



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



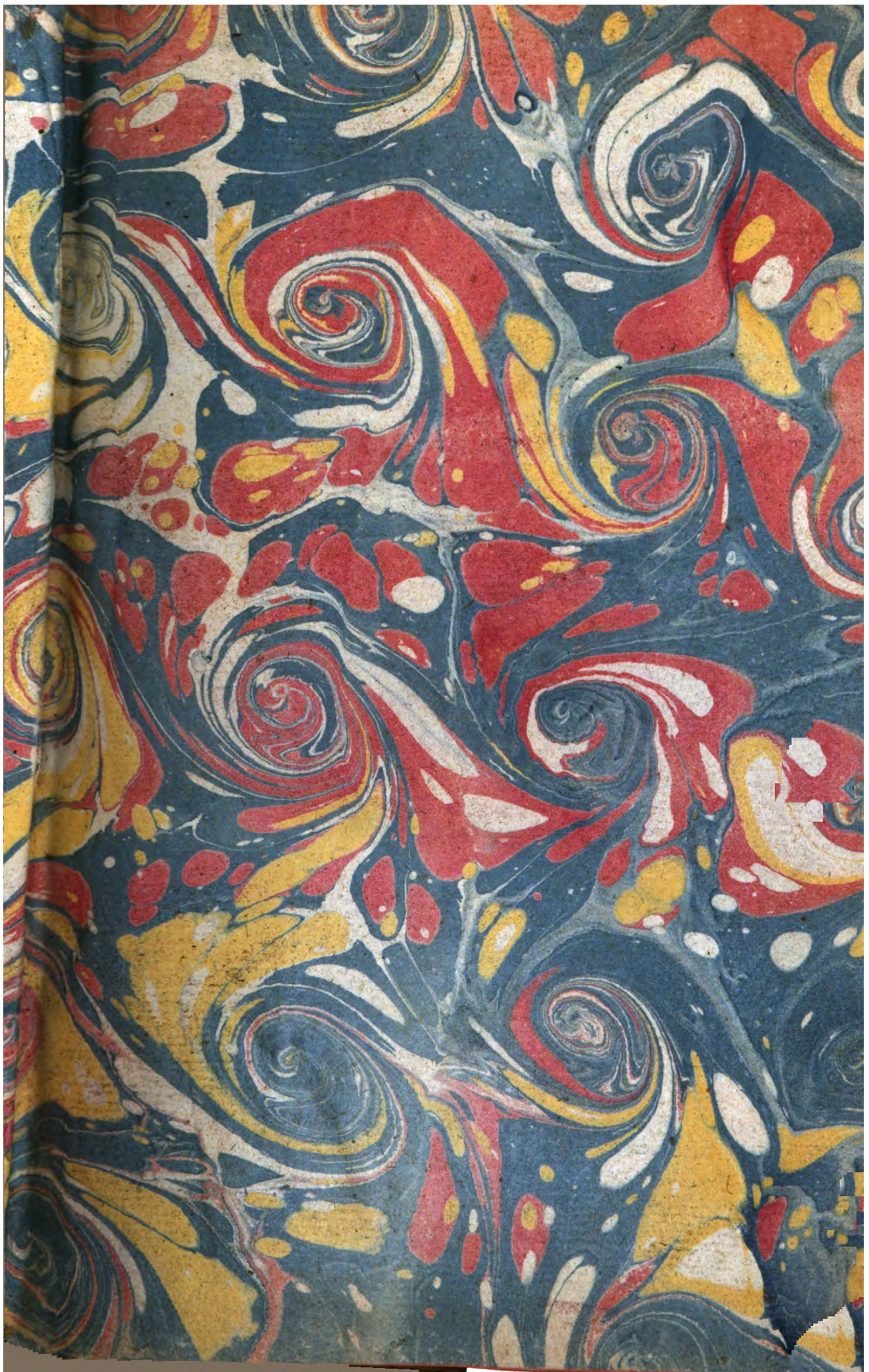
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Ex libris apud
F. S. G. Simmons
Oxonie hospitantibus



Vet. Fr. II B. 809



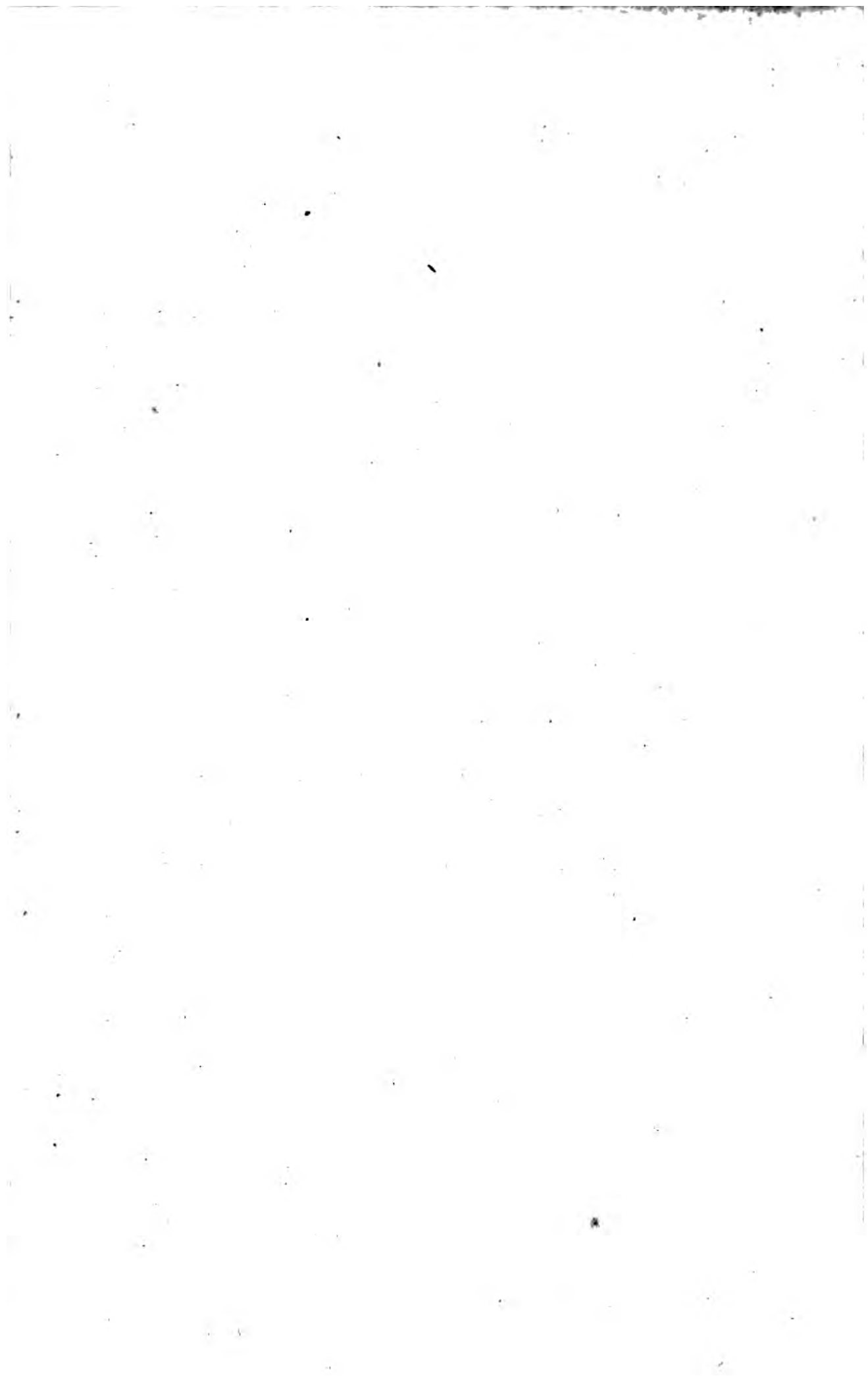
Ex libris apud
F. S. G. Simmons
Oxoniae hospitantibus



Vet. Fr. II B. 809









THÉÂTRE
DU PRINCE
CLÉNÉRSOW,
RUSSE.

TRADUIT EN FRANÇOIS,
PAR LE BARON DE BLÉNING,
SAXON.

TOME SECOND,



A PARIS,

Chez { SÉBASTIEN JORRY, vis-à-vis la Comédie
Françoise.
Le JAY, rue Saint-Jacques, près celle des
Mathurins.



M. DCC. LXXI.

AVEC PERMISSION.



LE
MARI MÉDECIN.
COMÉDIE EN UN ACTE.

II. Vol.

A

PERSONNAGES.

Le COMTE De SAINT-ORMIN.

La COMTESSE De SAINT-ORMIN.

La PRÉSIDENTE De MORBIAN.

Le MARQUIS De RÉNONVILLE.

M. DEMAIN, *Médecin de femmes.*

ROSALIE, *Femme-de-Chambre de la Comtesse
de Saint-Ormin.*

LEBLOND, *Valet-de-Chambre de la Comtesse
de Saint-Ormin.*

La Scène est dans un salon, chez la Comtesse.



LE
MARI MÉDECIN.
COMÉDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

La COMTESSE, ROSALIE.

La COMTESSE, *entre une lettre à la main, l'air inquiet, rêveuse & agitée, Rosalie la suit avec curiosité, & feint de chercher quelque chose. La Comtesse veut s'asseoir, & Rosalie approche son fauteuil; la Comtesse est étonnée & dit:*

QUOI, vous étiez là?

ROSALIE.

Non, Madame, je ne fais que d'entrer.

La COMTESSE.

Qu'est-ce que vous voulez?

A iij

ROSALIE.

Je cherche le manteau de Madame.

La COMTESSE.

Je n'en ai que faire.

ROSALIE.

Mais c'est que. . . Je cherche aussi le Livre ;
que Madame, m'avoit dit de ferrer , & je ne le
trouve pas.

La COMTESSE.

Il est dans le boudoir.

ROSALIE.

Je crois que non , Madame.

La COMTESSE.

Ce n'est pas là ce que vous cherchez.

ROSALIE.

Moi , Madame ?

La COMTESSE.

Qui , vous ; vous avez l'air de m'épier.

ROSALIE.

Madame, ne me rend pas justice assurément ;
& si elle connoissoit mon attachement pour elle,
au lieu de se défier de moi , elle auroit de la
confiance. . . .

La COMTESSE.

Qu'est - ce que vous voulez que je vous
confie ?

ROSALIE.

Ce qui vous agite , ce qui vous chagrine ;
Madame,

La COMTESSE.

En vérité , Rosalie , vous êtes folle !

ROSALIE.

Quand je suis entrée au service de Madame ,
on m'avoit bien dit qu'elle étoit très-raisonna-
ble ; mais je ne croyois pas que ce fût à ce
point là.

La COMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

ROSALIE.

Que , Madame , n'a point d'amant , & qu'elle
craint d'en avoir un.

La COMTESSE.

Est-ce que vous me le conseillerez , Ma-
demoiselle , d'en avoir ?

ROSALIE.

Moi , je n'ai point de conseil à donner à
Madame ; mais je n'ai point servi de maîtresses ,
qui n'en eussent , & il me paroît étonnant que ,
Madame , ne fasse pas comme les autres.

La COMTESSE.

Mon mari seroit fort aise , je crois , s'il vous
entendoit.

ROSALIE.

Oh, Monsieur le Comte, sçait bien que c'est l'usage, & puis, il n'aime pas Madame, il est occupé de son côté; c'est très-commode cela.

La COMTESSE.

Il est occupé?

ROSALIE.

Oui. Je veux dire... Mais; c'est que je ne sçais pas si, Madame n'est pas jalouse de lui.

La COMTESSE.

Point du tout. Dites donc?

ROSALIE.

Madame, sçait bien le jour, qu'elle m'a donné sa petite Loge de l'Opéra?

La COMTESSE.

Mardi?

ROSALIE.

Oui, Mardi, j'ai rencontré Monsieur le Comte, qui donnoit le bras à une Demoiselle, qui s'appelle... Une Danseuse enfin; c'est sa maîtresse, à ce qu'on m'a dit. Cela n'empêche pas qu'il ne soit un fort honnête homme. Il ennuie quelquefois Madame.

La COMTESSE.

Comment l'avez-vous vu?

ROSALIE.

C'est qu'il parle Médecine très-souvent ; je n'aime pas trop cela , & je crois que Madame pense comme moi.

La COMTESSE.

Il est un peu tourmentant , sur-tout quand il a quelque chose dans la tête.

ROSALIE.

Oh , pour cela oui ; il arrive , il s'en-va , il revient. . . .

La COMTESSE.

Il ne finit pas. Est-ce qu'il ne voulut pas un jour me saigner ? Il me fit une peur épouvantable !

ROSALIE.

Cela ne lui arrivera plus.

La COMTESSE.

Pourquoi donc ?

ROSALIE.

C'est qu'il a saigné une de ses maîtresses , qui ne danse plus depuis ce tems-là ; parce qu'elle ne peut pas étendre le bras.

La COMTESSE.

Vous êtes bien instruite , Mademoiselle.

ROSALIE.

Oui , de ce qui regarde Monsieur le Comte , mais pour à l'égard de Madame la Comtesse. . . .

La COMTESSE.

C'est qu'il n'y a rien à sçavoir.

ROSALIE.

Et voilà ce qui me fâche ; c'est que Madame ;
passera comme cela toute sa jeunesse à être mal-
heureuse.

La COMTESSE.

Malheureuse ?

ROSALIE.

Oui, Madame. Rien n'amuse quand on vit
dans la langueur ; enfin on a un cœur, & c'est
perdre du tems, que de se refuser à ce qu'il de-
mande ; parce que tôt ou tard. . . .

La COMTESSE.

Tôt ou tard ? Quoi, vous pourriez penser ?..

ROSALIE.

Je l'espere, & je voudrois que Madame se
déterminât.

La COMTESSE.

Non, je veux être toujours sage.

ROSALIE.

Ma foi, Madame, je ne sçais pas à quoi cela
peut être bon.

La COMTESSE.

A ne pas ternir sa réputation.

ROSALIE.

Mais , je n'ai jamais entendu louer la sagesse des femmes , ce n'est point par - là qu'on les vante.

La COMTESSE.

Ce n'est point par-là ?

ROSALIE.

Non , Madame , au contraire ; on parle de leurs charmes , de leur esprit , de leur conduite : quand je dis de leur conduite ; c'est en amour.

La COMTESSE.

Et vous croyez que toutes les femmes aiment ?

ROSALIE.

Oui , Madame ; je veux dire , qu'elles ont des amans. Il n'y en a qu'une , qu'on disoit , qui n'en avoit pas ; mais on sçavoit pourquoi ; encore y a-t-il des gens qui assurent qu'avec de l'argent elle en avoit pu trouver.

La COMTESSE.

Et qui sont donc les femmes que l'on loue ?

ROSALIE.

Celles qui ont un seul amant , qu'elles ne trompent point & qui le méritent.

La COMTESSE.

Eh, peut-on en avoir plusieurs?

ROSALIE.

Oh, mon dieu, Madame, sûrement.

La COMTESSE.

Eh, comment font ces femmes-là?

ROSALIE.

Elles donnent des heures différentes à chacun, & elles profitent encore de toutes les occasions qui se présentent avec leurs amis & leurs connoissances.

La COMTESSE.

C'est épouvantable!

ROSALIE.

Eh bien, Madame, ce sont pourtant celles-là qui font les plus fêtées, les plus recherchées, & à qui les hommes font quelquefois le plus fortement attachés.

La COMTESSE.

Ce que vous me dites là est affreux!

ROSALIE.

Oui, cela n'est pas trop bien.

La COMTESSE.

Est-ce que vous penseriez comme cela, Mademoiselle?

ROSALIE.

Oh! Madame, ce n'est pas nous autres qui

pouvons faire de ces choses-là , il faut se tenir dans son état , ou bien entrer à l'Opéra , & c'est à quoi je n'ai jamais voulu consentir. Mais si Madame , sçavoit ce que c'est que d'avoir un seul amant bien tendre , point fat , & qui n'aime que vous ; ah ! Madame , les femmes qui sont comme cela , sont bienheureuses ?

La COMTESSE.

Je le croirois , si cela étoit possible & s'il y avoit des hommes capables d'avoir cette façon d'aimer.

ROSALIE.

Il y en a , Madame , & j'ai eu une maîtresse comme je viens de le dire , qui étoit aimée ; mais comme aucune femme ne l'a jamais été.

La COMTESSE.

Et quel homme étoit celui qui l'aimoit ?

ROSALIE.

Je ne sçais pas si Madame , le connoît ; je crois pourtant l'avoir vu une fois ici.

La COMTESSE.

Comment se nomme-t-il ?

ROSALIE.

Monfieur le Marquis de Rénonville.

La COMTESSE , *troublée.*

Le Marquis de Rénonville ?

ROSALIE.

Oui , Madame.

La COMTESSE.

Et pourquoi a - t - il cessé de l'aimer , cette femme ?

ROSALIE , *pleurant.*

Hélas ! Madame ; c'est qu'elle est morte il y a un an. Il a fait une grande perte & moi aussi !

La COMTESSE.

Et , l'avoit-il aimé long-tems ?

ROSALIE.

Cinq ans , Madame.

La COMTESSE.

C'est donc pour cela qu'on ne le voyoit nulle-part ?

ROSALIE.

Oui vraiment. Ah ! c'est un homme !
Le plus généreux ! rien ne lui coûte. Il est incapable de tromper jamais une femme , & je voudrois bien que Madame

La COMTESSE.

Achevez ?

ROSALIE.

Pût aimer un homme fait comme lui , & si Madame le connoissoit davantage

La COMTESSE.

Je le connois assez ; il a même beaucoup de soins & d'honnêteté pour moi.

ROSALIE.

Je voudrois qu'il vous aimât, vous verriez la différence qu'il y a, de lui aux autres hommes.

La COMTESSE.

Tu le crois, Rosalie ?

ROSALIE.

Je l'ai toujours vu le même, aussi tendre, aussi constant.

La COMTESSE, *soupirant.*

Ah ! mon enfant, que tu me fais de plaisir !

ROSALIE.

Quoi, Madame, seroit-il possible.... Que j'en aurois de joie ! On ne peut vous être plus attachée que je le suis, fiez-vous à moi, Madame, je suis discrète & jamais....

La COMTESSE.

Eh bien, le Marquis m'aime !

ROSALIE.

Il vous l'a dit ?

La COMTESSE.

Non, il ne l'a jamais osé.

ROSALIE.

Voilà comme il est ; le plus respectueux ,
le plus discret ! . . .

La COMTESSE.

Il me l'a écrit.

ROSALIE.

Il ne vous trompe point , j'en suis bien sûre.
Madame , n'a point d'aversion pour lui ?

La COMTESSE.

Non ; je n'ai point à m'en plaindre.

ROSALIE.

Mais , Madame . . .

La COMTESSE.

Quoi ?

ROSALIE.

L'aime-t-elle ?

La COMTESSE.

Hélas ! je le crains !

ROSALIE.

Pourquoi donc ? Est - ce que Madame , ne
croit pas tout ce que je lui ai dit ?

La COMTESSE.

Je desire trop qu'il soit comme vous me
l'avez peint , pour n'en pas être persuadée.

ROSALIE.

Il ne sçait donc pas encore ce que vous pensez ?

La

La COMTESSE.

Non , & je ne puis me résoudre à le lui dire :
il m'a demandé la permission de venir aujourd'hui
sçavoir son fort.

ROSALIE.

La lui avez-vous donnée ?

La COMTESSE.

Je lui ai mandé , que je ne sçavois pas s'il
me trouveroit.

ROSALIE.

Ah! Madame!...

La COMTESSE.

Paix donc ; J'entends quelqu'un.

ROSALIE.

C'est Monsieur le Comte.

S C E N E II.

La COMTESSE , Le COMTE ,

ROSALIE.

Le COMTE

AH , Madame , je suis bien-aîse de vous trouver ;
j'espérois pourtant que vous seriez partie.

La COMTESSE.

Voyez comme ce que vous dites là est conséquent.

Le COMTE, *s'assoyant.*

Je m'entends bien ; c'est que vous m'aviez promis d'aller faire ces visites de mariage , dont je vous prie depuis long-tems.

La COMTESSE.

Je ne sçaurois aujourd'hui.

Le COMTE.

N'en faites que deux , d'abord.

La COMTESSE.

Je ne peux pas.

Le COMTE.

C'est que les gens de Robe sont près regardants , ils croient toujours que nous les dédaignons , & l'on peut avoir besoin d'eux.

La COMTESSE.

Eh bien , j'irai.

Le COMTE.

Aujourd'hui ?

La COMTESSE.

Non , un de ces jours.

Le COMTE.

Bon ! allez-y aujourd'hui. *A Rosalie.* Mademoiselle , dites qu'on mette les chevaux de Madame.

ROSALIE.

Oui, Monsieur. *Elle sort.*

SCÈNE III.

La COMTESSE, Le COMTE.

La COMTESSE.

C'EST inutile ; parce que je n'irai pas.

Le COMTE.

Mais vous sortirez ; ainsi ce sera toujours
autant de fait.

La COMTESSE.

Non , j'ai envie de rester ici.

Le COMTE.

Vous n'irez pas à l'Opéra ?

La COMTESSE.

Non.

Le COMTE.

Eh bien , allez chez la Vicomtesse ; on y
fait ce soir de la Musique excellente.

La COMTESSE.

Je n'aime pas cette Musique-là.

Le COMTE.

Allez donc aux Italiens ; c'est aussi votre
Loge , on joue cette pièce que vous aimez
tant.

La COMTESSE.

Quoi ?

B ij

Le COMTE.

Rose & Colas.

La COMTESSE.

Je la sçai par cœur. Vous me tourmentez!...

Le COMTE.

Je vous tourmente ! c'est par intérêt pour vous ; je sçai que vous m'aimez , & je vous dois des soins , de la reconnoissance !...

La COMTESSE.

C'est bien fait de croire que je vous aime.

Le COMTE.

Quand je dis que vous m'aimez , c'est que je suis bien sûr même que vous n'en aimerez jamais d'autres.

La COMTESSE.

Sur quoi jugez-vous cela ?

Le COMTE.

Sur votre maniere d'être , sur votre paresse , votre impossibilité de vous agiter sur rien. Je crois que si vous aviez un amant , il feroit bien à plaindre.

La COMTESSE.

Vous le croyez ?

Le COMTE.

Je vous dis que j'en suis sûr ; il auroit beau vous écrire , par exemple , je le défierois de

tirer de vous le moindre billet. Vous riez ; mais ce que je vous dis là , est vrai. Quand je suis en campagne , me répondez-vous jamais ?

La COMTESSE.

Ne fais-je pas ce que vous me mandez ?

Le COMTE.

Pas toujours. *Il rit.* Je vois d'ici ce pauvre diable d'amant , au désespoir ; cette idée-là me divertit. *Il rit toujours.*

La COMTESSE.

Allons , vous êtes fou !

Le COMTE.

Ah ça , forttez donc.

La COMTESSE.

Vous êtes bien impatientant !

Le COMTE.

Tenez , quand vous ne feriez qu'une visite, *Il se leve.* Je ne vous demande que cela.

La COMTESSE.

C'est pour me contrarier apparemment ?

Le COMTE.

Non , c'est pour votre bien.

La COMTESSE.

C'est pour mon bien que vous voulez me donner de l'humeur ?

Le COMTE.

Au contraire. *Il s'affied.* Vous ne connoissez pas le principe qui me fait agir : je sçai que l'exercice est nécessaire à votre santé.

La COMTESSE.

Je me porte fort bien.

Le COMTE.

Vous n'avez pas de confiance en moi , & si vous vouliez , en suivant mes conseils , vous pourriez être sûre de n'être jamais malade.

La COMTESSE.

Je sçai bien que vous vous croyez le plus grand Médecin du monde.

Le COMTE.

Le plus grand , non , non ; mais je suis fort instruit ils en conviennent tous , & c'est parce que je fais la Médecine clinique.

La COMTESSE.

Voilà un grand mot !

Le COMTE.

Non ; cela veut dire , que je ne vois que les malades alités.

La COMTESSE.

Vous croyez guérir tout le monde ; c'est votre manie.

Le COMTE.

Je n'y réussis pas mal,

La COMTESSE,

Oui , nous soupions chez le Duc , son Valet-de-chambre , a les larmes aux yeux , on lui demande pourquoi ; il répond , que sa femme , qui languit depuis long-tems , se meurt. Vous quittez brusquement le souper pour monter chez elle ; vous lui donnez une drogue , & le lendemain elle est morte.

Le COMTE.

Ce n'est pas ma faute , je l'avois guérie pour le moment ; si le lendemain elle est morte , c'est qu'on ne peut pas prévoir une mort subite.

La COMTESSE.

Quel métier pour un homme de qualité , de courir tous les greniers , pour faire , ou voir faire des opérations !

Le COMTE.

C'est pour soulager les malheureux ; il faut être humain ; si vous aviez , comme moi , disléqué un Mendiant & un grand Seigneur , vous seriez convaincue que tous les hommes sont égaux.

La COMTESSE.

Ah , ne me parlez pas de vos dissections , cela me fait horreur !

B iv

Le COMTE.

Vous n'en connoissez pas l'utilité. L'Anatomie , me confirme dans un système que j'ai inventé , qui sera d'une grande utilité à la Médecine ; le Docteur Demain n'en peut pas disconvenir.

La COMTESSE.

Croyez que les gens qui font profession d'une Science , se moquent toujours de ceux qui s'en occupent , comme vous , sans nécessité.

Le COMTE.

Ma découverte les fera penser autrement : si vous voulez , je vais vous l'expliquer.

La COMTESSE.

Oh ! je vous prie que non.

Le COMTE.

C'est l'affaire d'un instant. Je prétends que ; suivant les différentes affections de l'ame , la cervelle doit se porter dans les différentes parties du corps , qu'elle met le plus en action , & je crois pouvoir le prouver.

La COMTESSE.

C'est d'un ennui à périr !

Le COMTE.

Ecoutez , écoutez. Avec la loupe , mon système s'est vérifié , & j'ai apperçu très-distinc-

tement , cette cervelle dans les articulations d'un danseur & d'un maître d'armes.

La COMTESSE.

Ils n'avoient donc plus rien dans la tête ?

Le COMTE.

Ils avoient toujours l'apparence de la cervelle ; mais fort peu de cette liqueur imperceptible , qu'on ne voit pas ; parce qu'il faut du mouvement pour l'appercevoir ; c'est ce qu'on appelle esprits animaux.

La COMTESSE.

Puisqu'on ne peut l'appercevoir qu'en mouvement , comment l'avez-vous reconnue ?

Le COMTE.

Dans la finovie , que l'on peut faire mouvoir. *Il rit.* Vous ne vous attendiez pas à cette réponse-là. Le premier sujet , en femme , qui me tombera entre les mains ; avec mon système , je crois que je me divertirai bien.

La COMTESSE.

En vérité , voilà un joli passe-tems ! Finissons , je vous prie , cette conversation-là.

Le COMTE.

Il le faut bien ; car j'ai un malade à aller voir. Ah ça , vous sortirez donc. *Il se leve.*

La COMTESSE.

Je vous dis que non.

S C E N E I V.

La COMTESSE , Le COMTE ,

ROSALIE.

ROSALIE.

MONSIEUR , on ne trouve pas le Cocher
de Madame.

Le COMTE.

Je vais lui donner un des miens.

La COMTESSE.

C'est inutile.

Le COMTE.

Cela fera arrangé dans l'instant. *Il s'en-va &*
revient. Puisque vous ne voulez pas aller au
Spectacle , je vous prie , faites une seule visite ,
je ne vous demande que cela. Hem ? Allons ,
j'y compte. *Il s'en-va.*



SCÈNE V.

La COMTESSE, ROSALIE.

La COMTESSE.

IL faut avouer qu'il est bien insupportable!

ROSALIE.

J'ai cru qu'il ne s'en-iroit jamais.

La COMTESSE.

Si vous aviez entendu ce qu'il vient de me dire....

ROSALIE.

Ce n'étoit pas ce qui m'inquiétoit ; je craignois toujours que Monsieur le Marquis de Rénonville n'arrivât.

La COMTESSE.

Vous m'y faites penser ; il faut absolument que je sorte.

ROSALIE.

Madame , songez-vous au désespoir où il fera , s'il ne vous trouve pas ?

La COMTESSE.

Mais quand mon mari a une bonne opinion de moi , dois-je risquer de la détruire ?

ROSALIE.

Et quelle opinion , Madame ?

La COMTESSE.

Il croit que je suis incapable d'aimer un autre homme que lui.

ROSAIE.

Tant-mieux.

La COMTESSE.

Que je n'aurois jamais les soins que peut donner une passion.

ROSALIE.

Vous êtes trop heureuse !

La COMTESSE.

Ce seroit trahir sa confiance.

ROSALIE.

N'étant point jaloux, il ne chechera pas à pénétrer vos sentimens.

La COMTESSE.

Allons je vais sortir ; j'éviterai toutes les inquiétudes que je pourrois avoir en me livrant trop facilement....

ROSALIE.

Madame, qu'y gagnerez-vous ? Tôt ou tard, Monsieur le Marquis, voudra sçavoir vos sentimens.

La COMTESSE.

Quoi, vous pensez qu'il ne se rebutera pas, qu'il ne pourra jamais croire que je ne sçauois l'aimer ?

ROSALIE.

Il le craindra, mais. . . j'entends du monde.
A part. Si ce pouvoit être lui.

SCÈNE VI.

La COMTESSE , Le MARQUIS ;
ROSALIE , LEBLOND.

LEBLOND.

MONSIEUR le Marquis de Rénonville.

La COMTESSE , *se levant.*

Rosalie , ne vous en-allez pas.

ROSALIE , *s'en-allant.*

Non , Madame.

La COMTESSE , *s'asseyant.*

Monsieur le Marquis , asseyez-vous donc.



SCENE VII.

La COMTESSE , Le MARQUIS.

La COMTESSE , à Rosalie , qui sort.

EH bien , Rosalie , Rosalie ? Monsieur le Marquis , appelez-la , je vous prie,

Le MARQUIS.

Eh ! Madame , voulez-vous me faire perdre l'instant le plus précieux , le plus désiré de ma vie ? Ce que je vous ai écrit est bien au-dessous de tout ce que je sens , & si j'avois le malheur de vous déplaire....

La COMTESSE.

Vous n'avez rien fait pour cela : vous m'aimez ; c'est-à-dire , vous le dites.

Le MARQUIS.

Ah ! Madame , si vous pouviez me croire capable de vous tromper....

La COMTESSE.

Non , je vous crois l'ame honnête , & je ne vous confond point avec les hommes à la mode , dont le ton & les maximes , m'ont toujours causé le plus grand éloignement.

Le MARQUIS.

Ce qui m'attache à vous , Madame , c'est

cette ame que vos yeux annoncent , cet esprit éclairé , ce goût simple & vrai ; tout en vous est réuni pour me fixer à jamais.

La COMTESSE.

Je ne puis vous cacher que je suis très-touchée de la maniere dont vous me voyez ; j'y suis très-sensible , je vous estime, votre cœur est délicat....

Le MARQUIS.

Achevez , Madame.

La COMTESSE.

Un ami tel que vous , me seroit bien précieux , & vous pourriez compter sur moi , pour toute la vie.

Le MARQUIS.

C'est de l'amour que vous m'inspirez , Madame , il remplit mon cœur , un sentiment plus foible , ne peut le satisfaire.

La COMTESSE.

En vérité , Marquis , votre obstination me chagrine ; l'avenir m'épouvante , je prévois des maux....

Le MARQUIS.

Et pour qui , Madame ? Vous dites que vous m'estimez , que pourriez - vous craindre en m'aimant ? Ce n'est point mon bonheur dont

je suis occupé ; c'est du vôtre , & il n'en est de réel que celui de ce qu'on aime ; quand vous aurez lu dans mon cœur , toutes vos craintes disparaîtront.

La COMTESSE.

Et voilà ce qui m'épouvante ! C'est de savoir que l'on n'a d'autres pensées , d'autres desirs que les vôtres ; c'est là , je crois , comme on aime , & l'on ne peut plus répondre de soi , le précipice s'ouvre à chaque pas....

Le MARQUIS.

Dites au contraire , que les obstacles qui environnent presque toujours le bonheur , disparaissent ; l'amour , éclaire , embellit toute la vie , & l'on ne respire qu'autant que l'on aime.

La COMTESSE.

Vous ne peignez que trop bien , tout ce que promet l'amour.

Le MARQUIS.

Et tout ce qu'il vous feroit goûter de charmant : le tems n'affoiblira point mes sentimens , & je ne craindrois pas que votre cœur pût changer : quels tourmens pourriez-vous redouter ?

La COMTESSE.

Ceux que caufent une féparation douloureuse & cruelle ! Oui , si votre métier me privoit un jour....

Le

Le MARQUIS, *avec joie.*

O ciel!

La COMTESSE.

Qu'ai-je dit?

Le MARQUIS.

Ah, Madame! serois-je assez heureux,
pour que cette crainte....

La COMTESSE.

Mon secret me seroit-il échappé malgré
moi?

Le MARQUIS.

Quel est mon bonheur!

La COMTESSE.

Je ne sçaurois m'en repentir. Oui, Marquis,
ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime,
& que je vous crois seul digne d'être aimé.

Le MARQUIS, *baisant la main de la Mar-
quise.*

Tous mes maux disparoissent : de quels biens
nous allons jouir ! Sans cesse occupés l'un de
l'autre, rien ne pourra troubler des jours aussi
doux.

La COMTESSE.

Il faudra observer des ménagemens.

Le MARQUIS.

Je ferai tout ce que vous voudrez, je suis

à vous fans réserve ; je n'ai point de caprices à redouter de votre part , ni de ces inégalités , qui seules peuvent allarmer l'amour : vos volontés feront toujours les miennes ; satisfait de les exécuter , vous n'entendrez jamais de plaintes de ma part , que lorsque je serai obligé de me séparer de vous.

La COMTESSE.

Ah ! croyez que tous les momens que je pourrai vous donner , ne vous feront point épargnés : je suis assez heureuse pour n'avoir point à craindre qu'on me blâme de mon choix ; car tôt ou tard , rien ne s'ignore , mon mari seul ne le croira pas.

Le MARQUIS.

Je veux me lier avec lui , flatter ses goûts.

La COMTESSE.

Il vous ennuiera.

Le MARQUIS.

J'en ferai bien récompensé avec vous.

La COMTESSE.

Que faites-vous aujourd'hui ?

Le MARQUIS.

Tout ce que vous voudrez : je n'ai qu'une affaire indispensable , qui ne sçauroit me tenir long-tems , si vous le permettiez , je reviendrois ?

La COMTESSE.

Vous le desirez , cela me suffit. Allez , & revenez promptement.

Le MARQUIS , *se levant.*

Je ne sçaurai ce que je ferai ni ce que je dirai ; car je ne penserai qu'à vous.

La COMTESSE.

Adieu , Marquis ; vous me laissez de quoi bien m'occuper , en attendant votre retour. *Elle lui tend la main , qu'il baise avec transport , & il la regarde sans pouvoir lui rien dire. Allez , allez donc. Il sort.*

S C E N E VIII.

La COMTESSE , ROSALIE.

ROSALIE.

EH bien , Madame , tout ce que je vous ai dit n'est-il pas vrai ? Convenez qu'il n'y a point d'homme comme Monsieur le Marquis de Rénonville , qui sçache si bien aimer.

La COMTESSE.

Ah ! ma chere Rosalie , je n'avois de lu qu'une idée bien imparfaite ! Qui pourroit

résister à son penchant, avec une ame aussi sincère, aussi tendre, aussi délicate!

S C E N E I X.

La COMTESSE, La PRÉSIDENTE,
ROSALIE, LEBLOND.

LEBLOND.

MADAME la Présidente de Morbian.
La COMTESSE.

Que me veut cette femme-là ! Leblond, mes chevaux ?

LEBLOND.

Madame, ils sont mis. *Il sort avec Rosalie.*

S C E N E X.

La COMTESSE, La PRÉSIDENTE.

La PRÉSIDENTE, *assise.*

VOUS allez sortir, Madame ?

La COMTESSE.

Pas encore ; Madame.

La PRÉSIDENTE.

Je ne vous retiendrai pas ; mais je veux vous

voir un moment ; parce que voilà six mois que je ne vous ai vue.

La COMTESSE.

Il y a tant que cela ?

La PRÉSIDENTE.

Oui vraiment ; ce n'est pas que je ne sois venue ici , plus de cinq ou six fois , depuis mon retour ; mais on ne vous trouve point , & cela n'est pas étonnant à Paris ; on a tant d'affaires ! Moi , par exemple , vous ne concevriez jamais tout ce qu'il faut que je fasse aujourd'hui. *Elle regarde en haut , en bas , autour d'elle.* Ah ! je trouve votre fallon très-bien.

La COMTESSE.

Comme tous les fallons du monde.

La PRÉSIDENTE.

Je le regarde, parceque nous bâtissons , c'est-à-dire , nous faisons des changemens: Monsieur le Président , avoit une antichambre qui étoit d'une petitesse incroyable , vous la connoissez ; moi , je n'avois point de garderobes ; cela fait que nous sommes dans un embarras ! ... Car les Maçons , vous sçavez ce que c'est ? Enfin , je suis reléguée dans un coin de la maison , avec tout mon monde , & c'est d'une incommodité

insupportable ! mais j'ai mieux aimé cela, que de passer tout l'hiver à la campagne.

La COMTESSE.

Vous avez bien raison.

La PRÉSIDENTE.

Et puis je ne le pouvois pas. Est-ce que ma fille, ne vient pas d'accoucher.

La COMTESSE.

Je n'en sçavois rien.

La PRÉSIDENTE.

C'est d'hier au soir, elle s'en porte à merveilles ; c'est une fanté comme il n'y en a point.

La COMTESSE.

Elle est bien heureuse.

La PRÉSIDENTE.

C'est vrai qu'elle est heureuse ; car son mari, ne la contrarie sur rien ; il est comme le mien, il n'est occupé que d'affaires, & puis dès le matin il est au Palais ou dans son cabinet, elle ne le voit presque point ; elle s'ennuyoit à mourir ! Par bonheur pour elle, qu'il a un cousin charmant qui s'en occupe beaucoup, & qui a bien voulu venir loger avec eux ; parce que leur maison est fort grande.

La COMTESSE.

C'est une ressource.

La PRÉSIDENTE.

Sans doute, comme ce cousin-là en toute la famille de son mari, c'est lui qui a nommé l'enfant avec moi. Il m'a donné une corbeille la plus jolie du monde ! Mais je n'ai que faire de tout cela, j'en ai fait présent à ma fille, & je crois, à dire vrai, que le cousin n'en est pas fâché, & qu'il se doutoit de ce que j'en ferois : ma fille la trouvoit charmante, j'ai été bien aise de lui faire ce petit plaisir.

La COMTESSE.

C'est d'une bonne mere.

La PRÉSIDENTE.

Ecoutez donc, il y a des gens qui croient qu'ils s'aiment ; moi, je ne crois jamais le mal, & puis je ne dois pas me mêler de sa conduite ; si elle étoit encore fille, cela seroit différent ; mais à présent, c'est l'affaire de son mari. Ne pensez-vous pas comme moi, Madame ?

La COMTESSE.

Assurément.

La PRÉSIDENTE.

Les hommes font leur métier de vouloir plaire aux femmes ; c'est à elles de s'en garantir, si elles peuvent. Monsieur le Président, par exemple, a tous les jours des belles Dames qui

viennent le solliciter ; je sçais qu'il a soixante-huit ans , cela me tranquillise.

La COMTESSE.

Vous êtes bien raisonnable.

La PRÉSIDENTE.

Mais si je ne l'étois pas , ce seroit toujours tout de même ; il ne s'embarrasse pas de ce que je fais ; pourquoi le tourmenterois - je ? Mon dieu ! j'avois mille choses à vous dire , & je ne m'en souviens pas d'une ; c'est que je suis distraite que c'est à mourir de rire , on me le reproche tous les jours ; ce n'est pas faute ; j'ai tant de choses dans la tête , & puis je lis beaucoup ; aimez-vous la lecture , Madame ?

La COMTESSE.

Bien plus que la conversation , & j'ai là un Livre , que je suis même fort pressée d'achever.

La PRÉSIDENTE.

Je suis comme vous ; quand j'ai mis une fois le nez dans un Livre , je ne peux pas le quitter. J'aime Clarice , par exemple , il y a un an que je l'ai commencé , & je n'ai pas encore eu le tems de le finir ; cela me désespere ! C'est qu'on a tous les jours de nouvelles connoissances , qu'il faut bien cultiver. A propos de connoissan-

ces ; qu'est-ce que c'est qu'un Monsieur qui sortoit de chez vous quand je suis entrée ? je n'ai pas pu le bien voir.

La COMTESSE.

C'est le Marquis de Rénonville.

La PRÉSIDENTE.

De Rénonville ? Ah ! mon dieu, que je suis fâchée de ne l'avoir pas vu !

La COMTESSE.

Pourquoi donc ?

La PRÉSIDENTE.

C'est qu'on m'en a dit tout le bien imaginable. Ma belle-sœur, me l'a amené déjà trois fois, sans m'avoir trouvée ; mais enfin je le verrai aujourd'hui.

La COMTESSE.

Où donc cela ?

La PRÉSIDENTE.

C'est un Roman que son aventure.

La COMTESSE.

Comment donc ?

La PRÉSIDENTE.

Voilà ce que je voulois vous dire, je m'en souviens à présent ; c'est que ma nièce se marie. Mais ce n'est pas de ces mariages ordinaires, où les mariés s'épousent sans se connoître, &

ne se voient, pour la première fois, que la veille du jour que l'on signe le contrat; il y a plus de six mois qui s'aiment à la folie.

La COMTESSE.

Qui ?

La PRÉSIDENTE.

Ma nièce & celui qu'elle épouse, Monsieur.... Je ne me souviens jamais de son nom; mais c'est égal. Ma belle-sœur, l'a trouvé en province, où elle avoit mené sa fille avec elle; c'est que c'est une passion de part & d'autre, on n'a jamais rien vu de pareil! & j'en suis bien aise; puisque vous me dites, ainsi que tout le monde, que c'est un excellent sujet.

La COMTESSE.

Moi? je ne sçais ce que vous voulez dire.

La PRÉSIDENTE.

Et pardonnez-moi; c'est celui que je viens de rencontrer, Monsieur.... Aidez-moi donc à dire.

La COMTESSE.

Monsieur de Rénonville ?

La PRÉSIDENTE.

Oui, c'est lui-même.

La COMTESSE.

Il se marie ?

La PRÉSIDENTE.

Oui , avec ma nièce.

La COMTESSE.

O ciel !

La PRÉSIDENTE.

Qu'avez-vous donc ?

La COMTESSE.

Je me meurs.

La PRÉSIDENTE.

C'est terrible , comme cela vous a pris tout de fuite. Je m'en-vais sonner. *Elle sonne.* Vous m'effrayez ; car j'ai vu mourir une femme comme cela , en six heures de tems ; mais ce n'est pas la même chose , elle étoit bien vieille , il faut espérer que ce ne fera rien.

S C E N E X I.

La COMTESSE , La PRÉSIDENTE ;

ROSALIE.

ROSALIE.

MADAME , veut-elle quelque chose ?

La PRÉSIDENTE.

Eh , mon dieu , Mademoiselle , arrivez donc ,

votre maîtresse se trouve mal : tenez , je crois qu'il faut la mettre sur cette chaise longue.

La COMTESSE.

Madame, je vous remercie.

La PRÉSIDENTE.

Non, non, aidez-moi, Mademoiselle. *Elles la font mettre sur la chaise longue.* Là, fort bien. Mon dieu qu'elle me fait de peine !

ROSALIE.

Qu'est-ce que c'est donc qui lui est arrivé ?

La COMTESSE, *bas à Rosalie.*

Renvoyez-là.

La PRÉSIDENTE.

Je n'y comprends rien ; nous étions là à causer ; c'est étonnant ! La pauvre petite femme !

ROSALIE.

Dans ces momens-là, Madame a besoin de repos ordinairement.

La PRÉSIDENTE.

Oh, oui, je le crois bien ; mais c'est qu'elle me fait une peine horrible ! Je l'aime de tout mon cœur, cette pauvre petite femme. Allons, je suis fâchée de ne pouvoir pas la secourir.

ROSALIE.

Il n'y a rien à faire, Madame.

La PRÉSIDENTE.

Sûrement, & puis vous en aurez bien soin ; vous, Mademoiselle. Allons, je m'en-vais. Oh ! jereviendrai, ou du moins j'enverrai. On s'adressera à vous, Mademoiselle, entendez-vous ?

ROSALIE.

Oui, Madame.

La PRÉSIDENTE.

Je voudrais bien qu'elle fût mieux, avant de m'en-aller ; mais comme vous dites, il faut la laisser tranquille. Mon dieu, cette pauvre petite femme, que je la plains ! *Elle sort.* Adieu, adieu.

SCÈNE XII.

La COMTESSE, ROSALIE.

ROSALIE.

EH bien, Madame ?

La COMTESSE.

Ah ! vous m'avez perdue !

ROSALIE.

Moi, Madame ?

La COMTESSE.

Oui, vous êtes cause que je me suis livrée à

tout l'amour que j'avois , & pour qui ? Pour le plus perfide, le plus faux de tous les hommes !

ROSALIE.

Qui donc ?

La COMTESSE.

Le Marquis.

ROSALIE.

Cela n'est pas possible , Madame.

La COMTESSE.

Je vous dis qu'il épouse une personne qu'il aime depuis six mois ; voilà pourquoi l'on a été long-tems sans le voir ; c'est qu'il étoit en province , où il est devenu amoureux. Peut-on être plus cruellement trompée ! pourquoi me disoit-il qu'il m'aimoit ? Sans vous , il n'auroit jamais sçu ma foiblesse ! Otez-vous , je ne puis vous souffrir , je me déteste , je me meurs !

ROSALIE.

Mais , Madame , calmez-vous ; peut - être n'est-il pas vrai....

La COMTESSE.

A quoi bon me flatter ? Il épouse la nièce de la Présidente.

ROSALIE.

Lui ?

La COMTESSE.

Oui , l'on signe demain le contrat ; c'est une trahison abominable !

ROSALIE.

Je m'y perds.

La COMTESSE.

Je ne veux plus vous écouter.

ROSALIE.

Madame , contraignez-vous ; j'entends Monsieur le Comte.

La COMTESSE.

Dites que je suis malade , vous ne le tromperez point ; car sûrement j'en mourrai de douleur & de honte.

S C E N E X I I I.

La COMTESSE , Le COMTE ,

ROSALIE.

Le COMTE , *en entrant.*

EN vérité , Madame , vous me laissez dans l'espérance que vous ferez au moins une des visites. . . . Mais , Mademoiselle , qu'est - ce qu'elle a donc ?

ROSALIE.

Monsieur, Madame vient de se trouver mal.

Le COMTE.

Voyons, voyons, donnez-moi votre pouls.

La COMTESSE.

Non, Monsieur, laissez, je vous prie.

Le COMTE.

Vous n'avez pas de confiance en moi, j'en suis fâché; mais il faut appeler du secours. Qu'on aille chercher Monsieur Demain, il est ici près, chez Madame Pourson.

ROSALIE.

Oui, Monsieur.

Le COMTE.

C'est un Médecin de femmes, vous y aurez plus de confiance qu'à moi. Vous avez aussi le plus mauvais régime du monde, je vous l'ai dit cent fois. Vous ne faites point d'exercice, premièrement.

ROSALIE.

Oui, Monsieur le Comte a raison.

Le COMTE.

Vous ne mangez que des drogues.

ROSALIE.

Madame, mange fort peu.

Le COMTE.

Oui; mais le café à la crème, qu'elle prend.

ROSALIE.

ROSALIE.

Tous les jours. Est-ce que cela ne vaut rien ?

Le COMTE.

Non , Mademoiselle.

ROSALIE.

C'est pourtant bien bon !

Le COMTE.

Oui ; voilà une jolie nourriture ! Et puis veiller.

ROSALIE.

Pas trop , Monsieur.

Le COMTE.

Non , jusqu'au jour seulement.

ROSALIE.

C'est que Madame , a peur des voleurs , la nuit.

Le COMTE.

Enfance que tout cela ! Elle ne fait rien qui ne coagule le sang , qui n'épaississe les humeurs ; vous n'entendez rien à cela , vous Mademoiselle ?

ROSALIE.

Non , Monsieur , en vérité.

Le COMTE.

Je m'en vais vous expliquer . . .

S C E N E X I V .

La COMTESSE, Le COMTE,
M. DEMAIN, ROSALIE.

Le COMTE.

AH, voilà le Docteur. Docteur, tenez, voyez un peu, si vous ne ferez pas de mon avis.

M. DEMAIN.

Voyons, Madame. *Il tate le pouls de la Comtesse.* Qu'est-ce qui est arrivé?

Le COMTE.

Dites, Mademoiselle?

ROSALIE.

Madame, s'est trouvée mal tout-d'un-coup.

M. DEMAIN.

Monfieur le Comte étoit-il ici?

ROSALIE.

Non, Monfieur.

M. DEMAIN.

Fort bien. Voyons votre langue, Madame?

La Comtesse, montre sa langue. Fort bien.

Le COMTE.

Jem'en-vais vous dire ce que je pense, Docteur.

M. DEMAIN.

Un moment ; il faut que je parle à Mademoiselle Rosalie. *Bas.* Brouilleries d'amans ; désespoir ? n'est-ce pas ?

ROSALIE.

Oui , Monsieur.

M. DEMAIN.

Fort bien.

Le COMTE.

Pourquoi ne pas dire haut ?

M. DEMAIN.

Madame, ne le voudroit peut-être pas. Tout indique, Monsieur le Comte, que c'est agacement, irritation, crispation de nerfs. C'est la première fois, Mademoiselle ?

ROSALIE.

Oui, Monsieur.

M. DEMAIN.

Fort bien ; dans ces cas-là , ces fortes d'accidens sont toujours très-forts ?

Le COMTE.

Mais Docteur , ce n'est pas mon sentiment.

M. DEMAIN.

Monsieur le Comte , cependant je n'y vois pas autre chose.

Le COMTE.

C'est que vous ne connoissez pas son tempérament comme moi, son mauvais régime.

M. DEMAIN.

Pardonnez - moi ; c'est celui de toutes les femmes. Allons , Mademoiselle , faites faire de l'eau de poulet , je vous prie.

ROSALIE.

Oui, Monsieur.

Le COMTE.

Attendez donc , Docteur.

M. DEMAIN.

Monsieur le Comte , permettez. Madame ; n'est ni grasse , ni maigre ; elle est très-bien. Si elle étoit maigre , je dirois , c'est un desséchement ; donc , il faut de l'eau de poulet pour humecter : si elle étoit grasse , je dirois , c'est épaisissement ; donc , il faut de l'eau de poulet pour délayer : c'est crispation , il faut de l'eau de poulet pour détendre.

Le COMTE.

Mais , Docteur , de l'eau de poulet , dans cette position-ci . . .

M. DEMAIN.

Sans doute , elle est délicate , la position ; & avec du tems , tout ira bien.

Le COMTE.

Mon sentiment à moi. . . .

M. DEMAIN.

Voyons.

Le COMTE.

Est, que ce sont les fluides. . . .

M. DEMAIN.

Fort bien.

Le COMTE.

Les humeurs. . . .

M. DEMAIN.

Bon.

Le COMTE.

Qui sont coagulées, & qu'il n'est point question de nerfs du tout.

M. DEMAIN.

Voilà ce que je ne sçaurois vous accorder, Monsieur le Comte.

Le COMTE.

Et que par conséquent, il ne faut point détendre ni adoucir; mais diviser.

M. DEMAIN.

Il y a assez de division dans ceci, Monsieur le Comte.

Le COMTE.

Non, Monsieur, je n'en trouve point assez.

M. DEMAIN.

Il faut laisser à d'autres que vous , Monsieur ;
le soin de guérir Madame.

Le COMTE.

Je vous dis , que je la guérirai.

M. DEMAIN.

Vous ne le pourriez pas ; même en connois-
sant le principe de la maladie ; ce n'est pas là
votre métier , Monsieur.

Le COMTE.

Voilà , comme vous pensez , vous n'avez
pas opinion de ma science en Médecine.

M. DEMAIN.

Pardonnez-moi.

Le COMTE.

Eh bien , vous devez sentir que pour divi-
fer , il n'y a que la poudre dont j'ai trouvé la
composition , en travaillant en Chymie , & en
Pharmacie.

M. DEMAIN.

Ah ! voilà ce que c'est ; vous voulez propo-
ser votre poudre.

Le COMTE.

C'est qu'avec elle , je fais tous les jours des
miracles.

M. DEMAIN.

Mais ce n'est pas ici le cas de l'employer ;
vous irriteriez encore davantage les nerfs.

Le COMTE.

Il n'y a point de nerfs ; laissez-moi faire. Je
vais chercher une dose de ma poudre.

SCÈNE XV.

La COMTESSE , M. DEMAIN ,

ROSALIE.

ROSALIE.

QUOI , Monsieur , vous laisserez prendre
de cette poudre , à Madame ?

M. DEMAIN.

Non , non.

La COMTESSE.

Eh ! Mademoiselle , que m'importe !

M. DEMAIN.

Madame , faites tout ce que je vais dire à
Monsieur le Comte , & tranquillisez-vous.

ROSALIE.

C'est de quoi Madame , a le plus de besoin.

M. DEMAIN.

Je le sçai bien. Vous ne prendrez point cette

poudre , mais vous direz que vous l'avez prise ;
& du reste laissez-moi faire.

ROSALIE.

J'entends Monsieur le Comte.

M. DEMAIN.

Vous allez voir.

S C E N E X V I.

La COMTESSE , Le COMTE ,
M. DEMAIN , ROSALIE.

Le COMTE , *avec sa poudre.*

MADemoisELLE , un verre d'eau , je
vous prie.

M. DEMAIN.

Monsieur , un moment ; permettez : Madame , paroît vouloir s'assoupir.

Le COMTE.

Tant-mieux , tout étant en équilibre , ceci
fera mieux son effet.

M. DEMAIN.

Allons doucement : si vous voulez que je
consente qu'elle prenne votre poudre , il faut
au moins la laisser un quart d'heure tranquille ;
après cela , Mademoiselle , la lui donnera.

Le COMTE.

C'est que j'aurois bien voulu la donner moi-même.

M. DEMAIN.

Ce n'est pas une chose difficile à faire.

Le COMTE.

Non, il ne faut que la délayer dans de l'eau.

M. DEMAIN.

Eh bien, c'est bon. Attendez. *Il tâte le pouls de la Comtesse.* Allons-nous-en.

Le COMTE.

Mais je pourrois rester sans faire de bruit!

M. DEMAIN.

C'est inutile, & cela inquiète toujours un malade, d'avoir du monde dans sa chambre.

Le COMTE.

Vous avez raison. Vous n'oublierez pas, Mademoiselle?

ROSALIE.

Non, Monsieur?

Le COMTE.

Délayer dans de l'eau. . .

ROSALIE.

Je sçai fort bien.

Le COMTE,

Où allez-vous, Docteur?

M. DEMAIN.

Ici près.

Le COMTE.

Vous reviendrez ce soir ?

M. DEMAIN.

Sans doute.

Le COMTE.

Tant-mieux ; je serai bien-aise de vous convertir sur l'effet de mon remède. Je fors avec vous , je m'en-vais voir un de nos amis , qui ne va point bien du tout.

S C E N E X V I I .

La COMTESSE , ROSALIE.

La COMTESSE.

MADEMOISELLE, faites dire à ma porte , que je n'y suis pour personne.

ROSALIE.

Hors , Monsieur le Marquis ?

La COMTESSE.

C'est pour lui précisément que je donne cet ordre.

ROSALIE.

Madame.....

La COMTESSE.

Faites ce que je vous dis.

ROSALIE.

Mais s'il n'est pas coupable. . . .

La COMTESSE.

Laissez-moi, Mademoiselle, laissez-moi, ne m'en parlez jamais.

ROSALIE.

Eh bien, Madame, je vais vous en parler pour la dernière fois : malgré mon attachement pour vous, je consens à perdre vos bontés, à être renvoyée honteusement, s'il est possible que Monsieur le Marquis, soit un homme capable de la fausseté dont vous l'accusez.

La COMTESSE.

Sortez.

ROSALIE, *voyant le Marquis.*

Ah, oui, Madame, de grand cœur ; je n'ai pas besoin ici à présent. *Elle sort.*



S C E N E X V I I I .

La COMTESSE , Le MARQUIS.

La COMTESSE.

O Ciel ! que vois-je !

Le MARQUIS.

'Ah ! Madame , qu'avez-vous donc ? Quoi ;
depuis tantôt. . .

La COMTESSE.

Otez-vous de mes yeux , monstre que vous
êtes , & ne me revoyez jamais.

Le MARQUIS.

Moi , Madame ! qui peut causer ce cruel
changement ? Pourquoi vous repentir si promp-
tement de faire mon bonheur ?

La COMTESSE.

Si vous ne vous retirez , je vais fuir. *Elle
veut se lever.*

Le MARQUIS , *l'empêchant en se jettant à
ses pieds.*

Quel est donc mon crime , Madame ?

La COMTESSE.

Vous pouvez le demander ? Quelle horrible
fausseté !

Le MARQUIS.

C'est aussi trop me mépriser, Madame, que de m'accuser comme vous le faites ; il faudroit me connoître mieux.

La COMTESSE.

Vous joignez l'affurance à la perfidie, je vais vous convaincre. Levez-vous & écoutez-moi. *Le Marquis se leve.*

Le MARQUIS.

De quoi peut-on m'avoir noirci auprès de vous, Madame ?

La COMTESSE.

Asséyez-vous, & répondez-moi.

Le MARQUIS, *s'assied.*

Parlez, Madame.

La COMTESSE.

Connoissez-vous la Présidente de Morbian ?

Le MARQUIS.

Je ne l'ai jamais vue. Je l'ai attendue une heure dans la maison où j'ai été en vous quittant, elle n'est point venue, & mon impatience ne m'a pas permis d'être plus long-tems éloigné de vous.

La COMTESSE.

Quand la verrez-vous ?

Le MARQUIS.

Demain, Madame.

La COMTESSE.

Demain ?

Le MARQUIS.

Oui ; l'on signe demain le contrat de mariage de sa nièce. . . .

La COMTESSE.

Avec qui ?

Le MARQUIS.

Avec mon frere.

La COMTESSE.

Que dites-vous ? Votre frere s'appelle-t-il. . .

Le MARQUIS.

Le Comte de Rénonville , Madame.

La COMTESSE.

Est-il bien vrai ?

Le MARQUIS.

Oui , Madame. Il est bien plus heureux que moi , il épouse une personne qu'il aime , dont il est adoré ; & moi. . . .

La COMTESSE.

Ah ! Marquis ! quelle étoit mon erreur ! Le faifissement que me cause la joie. . . .

Le MARQUIS.

De quoi donc ?

La COMTESSE.

De ne vous point trouver coupable ;

Le MARQUIS.

Comment ?

La COMTESSE.

La Présidente s'est trompée : en vous entendant nommer ; elle a cru que c'étoit vous qui épousiez sa nièce , elle me l'a assuré , je vous ai cru perfide , vous avez vu ma colere ; elle doit vous prouver combien je suis désespérée de vous avoir soupçonné de vouloir me tromper.

Le MARQUIS. *Il lui baise la main,*
Ah ! je suis trop heureux !

La COMTESSE.

Vous n'avez du moins rien à vous reprocher.
Appercevant son mari. Voici le Comte , il a vu que vous teniez ma main ; dites que mon poul est fort bon.



SCENE XIX.

La COMTESSE , Le COMTE ,
Le MARQUIS , ROSALIE.

Le MARQUIS.

JE tâtois le pouls à Madame la Comtesse ;
qui me paroît on ne peut pas meilleur.

Le COMTE.

Bonjour , Monsieur le Marquis , eh bien ?
c'est ma poudre. Voyons *Il tâte le pouls à la
Comtesse.*

ROSALIE.

Oh ! Monsieur , elle a fait un effet admira-
ble !

Le COMTE.

Je vous l'avois bien dit. Il y a de l'émotion ;
mais cela doit être.

ROSALIE.

Il feroit impossible que cela fût autrement ;
après la secousse que Madame a éprouvée.

Le COMTE.

Cela a donc été violent ?

ROSALIE.

Je vous en répons.

Le

Le COMTE.

Oui , mais après ?

ROSALIE.

Madame a goûté le calme le plus doux.

La COMTESSE , *regardant le Marquis.*

C'est vrai.

Le COMTE.

Vous ne vouliez pas me croire. Je voudrois
que le Docteur arrivât.

ROSALIE.

Il me semble que je l'entends.

Le COMTE.

C'est lui-même !

S C E N E X X.

La COMTESSE , Le COMTE ,
Le MARQUIS , M. DEMAIN , ROSALIE.

Le COMTE.

EH bien Docteur , vous n'aviez pas de foi à
ma poudre.

M. DEMAIN

Elle a réussi ?

Le COMTE.

Vous voyez.

II. Vol.

E

M. DEMAIN.

On ne peut pas mieux.

Le COMTE.

Vous autres, vous ne faites nul cas de ce que vous n' imaginez point.

M. DEMAIN, *souriant.*

Me voilà converti.

Le COMTE.

Vous plaisantez ?

M. DEMAIN.

Non, vraiment ; je ferai usage de votre remède, toutes les fois que je le pourrai.

Le COMTE.

Vous êtes confondu. Vous vous en-allez ?
Quelle folie ! soupez avec nous.

M. DEMAIN.

Je ne soupe jamais.

Le COMTE.

Vous causerez.

M. DEMAIN.

Il faut que je me leve demain à cinq heures,
pour aller voir un malade à la campagne.

Le COMTE.

Voulez-vous de ma poudre pour le tirer d'affaires ?

M. DEMAIN.

Ce n'est pas la même maladie.

Le COMTE.

Docteur, vous vous tromperez encore.

M. DEMAIN.

Je ne me suis pas trompé.

SCÈNE DERNIÈRE.

La COMTESSE, Le COMTE.

Le MARQUIS, ROSALIE.

Le COMTE.

IL ne s'est pas trompé ! ces gens-là ne démentent jamais de leur opinion. En vérité, Marquis, je suis bien-aïse que vous ayez été témoin de mon triomphe.

Le MARQUIS.

Et moi aussi, je vous assure.

Le COMTE.

Qu'êtes-vous donc devenu ? il y a mille ans que nous ne vous avons vu. Vous devriez ne plus nous quitter.

Le MARQUIS.

Je ne demande pas mieux.

Le COMTE.

Vous ne sçauriez me faire un plus grand plaisir ; vous ne me verrez peut-être guère , parce que j'ai beaucoup d'affaires ; mais vous tireriez la Comtesse , de son engourdissement ; elle ne veut ni sortir , ni voir personne , faites-moi ce plaisir-là.

Le MARQUIS.

De tout mon cœur.

Le COMTE.

Tenez , pour nous lier davantage , je veux vous faire faire un cours d'Anatomie avec moi.

Le MARQUIS.

Je ferai ce que vous voudrez.

La COMTESSE.

Voilà une jolie occupation !

Le COMTE.

Laissez-la dire. Pour commencer notre liaison , soupez avec nous. N'allez-vous pas lui demander son consentement ? C'est moi qui vous en prie , & pour toujours.

La COMTESSE.

Mais , Monsieur , vous ne deviez pas souper ici.

Le COMTE.

Je me suis dégagé ; parce que j'ai affaire.

La COMTESSE.

Comment , ce soir ?

Le COMTE.

Oui ; je demanderai au Marquis , la permission de le quitter à onze heures.

Le MARQUIS.

Tant que vous le voudrez , je ferois au désespoir de vous gêner.

Le COMTE.

C'est que ce pauvre diable de Chevalier. . . .
Ah , vous ne le connoissez pas. Il a la gangrene à un pied ; cela gagne , je crois qu'on sera obligé de lui couper la jambe ce soir ; c'est mon meilleur ami , & je veux lui voir faire cette amputation-là.

Le MARQUIS.

Vous avez raison , vous ne devez pas y manquer.

Le COMTE.

J'ai fait demander à souper en entrant , & je vois qu'on vient me dire qu'on a servi. Allons , donnez la main à la Comtesse.

Le MARQUIS.

Très-volontiers.

Le COMTE.

Passez-donc, Madame, n'allez-vous pas faire des complimens avec le Marquis ? je ne veux pas de cela ; c'est du tems perdu. *Ils s'en-yont.*

Fin du Mari Médecin.

LES
LIAlSONS
DU JOUR.
COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

La MARQUISE, *Veuve.*

La VICOMTESSE.

La COMTESSE, *Veuve.*

Le VICOMTE, *Mari de la Vicomtesse.*

Le MARQUIS.

Le CHEVALIER, *Frere de la Comtesse.*

Le BARON.

Le COMTE.

M. DESVALONS, *Auteur.*

JULIE, *Femme-de-chambre de la Marquise.*

DUVAL, *Valet-de-chambre de la Vicomtesse.*

M. DROUSSIN, *Notaire.*

*La Scène est à Meudon, chez la Marquise, dans
un cabinet de treillage qui touche la maison.*



LES

LI AISONS

DU JOUR.

COMÉDIE EN CINQ ACTES:



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La COMTESSE, Le CHEVALIER,

La COMTESSE.

CETTE femme-là est charmante! Elle prend tous les tons qu'elle veut; pour moi, elle m'étonne toujours. A quoi rêvez-vous donc, mon frere ?

Le CHEVALIER,

Mon frere ?

La COMTESSE.

Eh bien, Chevalier. Dites, est-ce que la Vicomtesse, ne vous a pas paru aujourd'hui la plus aimable du monde ?

Le CHEVALIER.

Ah ! que trop ! & c'est ce qui me perdra !

La COMTESSE.

Vous l'aimez mieux quand elle a de l'humeur, convenez-en ?

Le CHEVALIER.

J'espère pour lors, que la Marquise, pourra s'en détacher.

La COMTESSE.

Oui ; mais votre espérance dure peu. Le desir qu'elle a de plaire à tout le monde, ne lui laisse pas avoir tort long-tems : cet art de séduire, qu'elle possède si bien, redouble ; l'enchantement renaît, l'on est obligé de lui céder, & de n'avoir plus d'autre volonté que la sienne

Le CHEVALIER.

Il n'est que trop vrai ! Par exemple, cette envie de jouer ici la Comédie, à la porte de Paris, ne plaifoit point du tout à la Marquise.

La COMTESSE.

La Vicomtesse, sembloit même y avoir renoncé ; & la Marquise s'est crue obligée de la prier de reprendre ce projet.

Le CHEVALIER.

Et voilà comme la Marquise sera dominée en tout, par cette femme-là.

La COMTESSE.

Pourquoi ne pas songer à la mettre dans vos intérêts ?

Le CHEVALIER.

Je vous l'ai déjà dit, elle ne me pardonnera jamais de lui avoir résisté, & de lui préférer la Marquise. Voilà ce qui m'a fait naître l'idée de cacher que vous êtes ma sœur, & de feindre de vous rendre des soins, pour voir si le cœur de la Marquise, ne sera pas allarmé de mon changement, & si je ne parviendrai point enfin, à la déterminer en ma faveur.

La COMTESSE.

Depuis quelques jours elle est très-rêveuse ; sans vouloir le paroître, & elle me traite même un peu froidement.

Le CHEVALIER.

Elle ne se porte pas bien.

La COMTESSE.

Elle le dit ; mais en êtes-vous la dupe ? Quand nous voulons cacher le motif de nos inquiétudes ou que nous croyons être moins belles, nous

nous plaignons toujours de notre santé : est-ce que vous ne sçavez pas cela ?

Le CHEVALIER.

Il est vrai que la Marquise n'est pas moins fraîche, moins. . . .

La COMTESSE.

Au contraire, son inquiétude lui donne un air encore plus tendre, plus touchant ; mais il faut avoir la force de vous conduire toujours de même.

Le CHEVALIER.

Sûrement.

La COMTESSE.

Oui, sûrement : comment pouvez vous répondre de vous ? Les hommes me font pitié quand ils aiment, ils sont plus foibles !

Le CHEVALIER.

Ai-je rien fait qui contrarie mon projet ?

La COMTESSE.

Non, pas encore.

Le CHEVALIER.

Je la regarde beaucoup moins.

La COMTESSE.

Vous le croyez. Je suis persuadée que si elle vous disoit, avec ce ton de reproche qui pénètre si aisément vos ames, quand vous aimez :

Chevalier , que vous ai-je donc fait ? Vous me traitez bien mal depuis quelque tems.

Le CHEVALIER , *troublé.*

Mais. . . .

La COMTESSE.

Vous êtes déjà ému. Allez , mon pauvre Chevalier , vous seriez bien tenté de tomber à ses pieds ; sur-tout , si vous étiez seul avec elle.

Le CHEVALIER.

Je vous réponds que je ne m'y exposerai point.

La COMTESSE.

Mais si la Vicomtesse , découvre que je suis votre sœur.

Le CHEVALIER.

Comment voulez - vous que cela se puisse ? Vous demeuriez si loin de Paris ! On ne vous connoissoit que sous le nom de votre mari , qui en a changé après votre mariage , & un mois avant sa mort ; depuis , vous êtes restée deux ans dans ce pays-là. L'on oublie promptement ici , ceux qui s'en éloignent.

La COMTESSE.

Songez donc à ne point laisser pénétrer votre secret , & à ne rien faire qui nous décele.

Le CHEVALIER.

Songez vous - même à ne m'appeller que

Chevalier. Quand je ferai heureux, pour lors nous ne nous contraindrons plus.

La COMTESSE.

Ce n'est pas sans impatience, que j'attends ce moment-là.

Le CHEVALIER.

Vous ?

La COMTESSE.

Oui.

Le CHEVALIER.

Je ne vous comprends pas.

La COMTESSE.

Ce n'est rien.

Le CHEVALIER.

Vous avez des secrets pour moi ?

La COMTESSE.

Je ne sçaurois vous dire encore. . . .

Le CHEVALIER.

Ah ! ma sœur ! . . .

La COMTESSE.

Ma sœur ! Ce n'est pas moi pour cette fois. . . .

Le CHEVALIER.

Votre intérêt me fait oublier le mien, vous le voyez.

Le COMTE.

J'y suis on ne peut pas plus sensible ; mais ne songeons qu'à vous.

Le CHEVALIER.

Je vous conjure de m'apprendre. . . .

La COMTESSE.

Eh bien , promettez moi que ce que je vous dirai , ne vous fera point changer de dessein ; ce n'est qu'à cette condition que je parlerai.

Le CHEVALIER.

Je vous le promets.

La COMTESSE.

Le Baron est un homme honnête , aimable. . . .

Le CHEVALIER.

Vous aime-t-il ?

La COMTESSE.

Il me le dit , & il me convient assez.

Le CHEVALIER.

C'est-à dire , que vous l'aimez.

La COMTESSE.

Comme vous le voudrez ; mais il ne sçait pas ce que je pense.

Le CHEVALIER.

Je vois que vous craignez que notre feinte ne l'inquite ; elle durera trop peu pour cela ; cependant , si vous le voulez , je vais la faire cesser ; oui , il n'est pas juste. . . . *Il veut s'en aller.*

La COMTESSE.

Arrêtez , vous oubliez nos conditions.

Le CHEVALIER.

Faut-il que pour moi. . . .

La COMTESSE.

Je ne ferai pas fâchée d'éprouver le Baron.

Le CHEVALIER.

Soit ; mais songez que dès qu'il fera nécessaire , je n'hésite plus. Votre bonheur est sûr , & le mien. . . .

La COMTESSE.

Le fera bien-tôt , je l'espère. Voici la Vicomtesse , je veux sçavoir ce qu'elle pense & de vous & de moi. Laissez-nous.

S C E N E I I.

La VICOMTESSE , La COMTESSE.

La VICOMTESSE.

JE fors de chez vous , Comtesse ; je me reprochois d'y avoir été aussi peu , depuis que vous êtes ici.

La COMTESSE.

A quoi bon ces façons-là , Madame ?

La VICOMTESSE.

Quelle folie , des façons ! est-ce qu'on en fait avec les personnes qu'on aime ?

La

La COMTESSE.

Je voudrais pouvoir me flatter que vous me voyez avec quelque intérêt.

La VICOMTESSE.

Mais je vous dis beaucoup, & cela dès le premier moment ; je l'ai même dit à la Marquise : tenez, voilà une personne que vous & moi nous aimerons à la folie.

La COMTESSE.

Je ne sçais pas trop si la Marquise, pense comme vous, sur-tout depuis quelques jours.

La VICOMTESSE.

Eh mais, écoutez donc ; à sa place, je vous en voudrais un peu.

La COMTESSE.

Pourquoi cela ?

La VICOMTESSE.

Vous le sçavez bien.

La COMTESSE.

Moi ?

La VICOMTESSE.

Oui, vous ? Tenez, asséyons-nous. *Elles s'asséyent.* Croyez-vous qu'il soit agréable de se voir enlever un amant, par son amie ?

La COMTESSE.

En vérité, j'ignore. . . .

La VICOMTESSE.

Je ne vous blâme pas , moi , vous plaidez davantage au Chevalier , peut-être n'en avez-vous pas même eu le projet ; mais quand vous l'auriez eu , cela est tout simple.

La COMTESSE.

Je ne sçavois pas que le Chevalier aimât la Marquise.

La VICOMTESSE.

Vous ne le sçaviez pas ? Allons , vous n'êtes pas de bonne foi ; mais vous ne faites aucun tort au Chevalier.

La COMTESSE.

Comment ?

La VICOMTESSE.

La Marquise , aime sa liberté , & il ne l'auroit jamais déterminée en sa faveur. Je lui en ai parlé mille fois , à elle : il me faisoit pitié ce pauvre Chevalier , & j'ai été bien-aïse de le voir enfin , tourner de votre côté.

La COMTESSE.

Vous voulez absolument croire qu'il m'aime.

La VICOMTESSE.

A quoi bon nier ? Je vous réponds que j'approuve fort ce choix. Vous avez une façon de penser , vous , que vous ne changerez point.

La COMTESSE.

Qu'entendez-vous par-là , Madame ?

La VICOMTESSE.

Je veux dire que vous ne sçavez pas jouir du bonheur d'être veuve. Pour moi , je ne conçois pas cela ! Quoique j'aie un mari que je voye fort peu ; parce qu'il vit à sa fantaisie & moi à la mienne. Il me semble qu'il manque toujours quelque chose à ma liberté , & la raison c'est , que d'un moment à l'autre , il peut m'arriver de la perdre. Ce n'est pourtant pas que le Vicomte , desire plus que moi de se rapprocher ; vous le verrez aujourd'hui ; c'est un homme charmant ! qui n'exige rien de sa femme , qui est absolument nul pour elle. Vous ne voudriez pas avoir un mari comme lui , vous , convenez-en ?

La COMTESSE.

Je vous assure que je n'ai point encore pensé à me remarier.

La VICOMTESSE.

La Marquise dit de même , & je n'en crois rien. Voilà ce qui m'avoit fait m'intéresser en faveur du Chevalier.

La COMTESSE.

Pourquoi ne croyez-vous pas ce que dit la Marquise ?

F ij

La VICOMTESSE.

C'est qu'elle a des principes romanesques , & en vérité, je trouve que vous vous conviendriez à merveille. Moi , j'ai toujours aimé les femmes qui pensent comme vous : est-ce que je n'ai pas été de même ? Quand on est fort jeune , c'est une situation si délicieuse ! Il est vrai cependant , qu'un amant qui devient mari , change quelquefois de conduite ; mais quand on sçait aimer , on en est quitte pour soupirer après un infidèle ; on attend que le caprice le ramene , on espère le fixer , & l'espérance est toujours une espèce de jouissance : qu'en dites-vous ?

La COMTESSE.

Qu'on ne sçauroit plaisanter plus agréablement que vous le faites.

La VICOMTESSE.

La Marquise me disoit autrefois , que l'on ne connoissoit bien le prix de la liberté , que lorsqu'on en jouissoit. Et comment en jouissoit-elle ? En dirigeant elle-même sa maison , en s'occupant de mille détails très-ennuyeux , dont on est trop heureux de se débarrasser en faveur de gens qui vous trompent , il est vrai ; mais il vaut mieux être trompé , qu'ennuyé.

La COMTESSE.

Il faut être bien riche pour cela.

La VICOMTESSE.

Bon ! quand on l'a été une fois , on l'est toujours ; tout dépend du ton que l'on prend.

La COMTESSE.

Mais on a des dettes ?

La VICOMTESSE.

Cela ne fait rien aux gens avec qui on vit ; tant que vous les recevez bien qu'importe ? On dit , tout au plus , je ne sçais pas comment fait cette femme-là , elle dépense prodigieusement , il y a vingt ans qu'on la croit ruinée , & voilà tout. La Marquise est faite pour tenir le plus grand état , & je veux qu'elle le tienne toujours , elle sera adorée de tout le monde. vous êtes riche , à ce que l'on dit ; laissez-moi faire , car le Chevalier n'y entendra rien , lui , si vous lui laissez diriger votre dépense.

La COMTESSE.

La Marquise a grande confiance en vous ?

La VICOMTESSE.

C'est qu'elle sçait combien je l'aime : elle hésite encore sur mille choses que je lui conseille.

La COMTESSE.

Sur la Comédie , par exemple.

Fiiij

La VICOMTESSE.

Elle avoit tort , elle en est convenue. J'espere que nous jouerons aussi des Opéra-Comiques. A propos , vous avez de la voix.

La COMTESSE.

Point du tout , je vous le jure.

La VICOMTESSE.

Je vous ai entendu chanter.

La COMTESSE.

Et puis je meurs de peur.

La VICOMTESSE.

Bon ! quelle enfance ! le Marquis , est Musicien , il vous aidera.

La COMTESSE.

Revient-il aujourd'hui ?

La VICOMTESSE.

Sûrement , il devrait être arrivé. Ah ça ; vous chanterez donc , voilà qui est arrangé.

La COMTESSE.

N'y comptez pas ; ce fera tout ce que je pourrai faire que de jouer la Comédie. N'est-ce pas là , Monsieur le Vicomte , qui vient ici ?

La VICOMTESSE.

C'est lui même ; j'ai à lui parler. Je vois la Marquise , empêchez-la d'approcher pendant un moment ; car après je serai bien-aïse de causer avec elle.

SCÈNE III.

La VICOMTESSE, Le VICOMTE.

La VICOMTESSE.

ENFIN, Monsieur, vous voilà donc ! Il y a trois jours que je vous attends avec la plus grande impatience ; mais qu'est-ce que vous avez ? Quel air sombre !

Le VICOMTE.

Il vient de m'arriver une chose qui me fâche très-fort.

La VICOMTESSE.

Et contre qui ?

Le VICOMTE.

Contre mes créanciers.

La VICOMTESSE.

Et pourquoi vous fâcher contre ces gens-là ? Ils font leur métier de vous tourmenter ; le vôtre est d'en rire.

Le VICOMTE.

D'en rire ; c'est bien-tôt dit. Ils ont obtenu un decret de prise-de-corps contre moi.

La VICOMTESSE.

Ah ! ce pauvre Vicomte ! Oh ! mais contez-moi donc cela ; quoi vous iriez en prison ?

F iv

Le VICOMTE.

Je ne le crois pas ; mais pour éviter leurs entreprises, là-dessus, je suis venu ici ventre à terre, & je crois que je perdrai un cheval de mon nouvel attelage, de cette affaire-là.

La VICOMTESSE.

Si ce n'est que cela. . . .

Le VICOMTE.

Comment, que cela ? . . . Mon Postillon est un coquin, qui menoit autrefois à ravir ; à présent il ne tient seulement pas ses chevaux ; les deux premiers sont tombés, se sont embarrassés. . . .

La VICOMTESSE.

Et lui, est-il blessé, le Postillon ?

Le VICOMTE.

Oui, je crois qu'il a la tête cassée, quelque chose comme cela, c'est égal : mais le plus beau & le meilleur de mes chevaux, fera au moins six semaines, hors d'état de me servir.

La VICOMTESSE.

Et Vicomte, vous croyez que vous auriez pu être arrêté ?

Le VICOMTE.

Non pas du train dont j'allois, sûrement. En vérité, c'est vous aussi qui êtes la cause de tout

cela ; vous ne payez rien , ces gens-là ne font pas en état de faire crédit à tout le monde.

La VICOMTESSE.

Celui-là est fort bon , est-ce que je dépense autant que vous ?

Le VICOMTE.

Un homme est fait pour dépenser.

La VICOMTESSE.

Votre maison de Clichy est très-chère , sans ce qu'il vous en coûte d'ailleurs ; car on dit que vos Opéras sont charmans.

Le VICOMTE.

Oh , j'ai une Décoration dans la tête...
Mais parlons de ce qui m'amène ici.

La VICOMTESSE.

Je m'en-vais vous le dire.

Le VICOMTE.

Et non pas.

La VICOMTESSE.

Quoi donc ?

Le VICOMTE.

Vous sentez bien qu'il faut arrêter les poursuites de ces marauds de créanciers , qui s'ameutent peu-à-peu.

La VICOMTESSE.

Eh bien , comment ?

Le VICOMTE.

Je ne suis point un mari tracassier , insupportable.

La VICOMTESSE.

Non.

Le VICOMTE.

Vous n'avez pas , je crois , à vous plaindre de moi.

La VICOMTESSE.

Est-ce que je m'en plains ?

Le VICOMTE.

Non , du tout , & notre union fait l'admiration de tout le monde ; parce que nous sommes tous deux raisonnables.

La VICOMTESSE,

Je ne conçois pas qu'on puisse vivre autrement ; je n'ai point de mérite à cela.

Le VICOMTE.

Pardonnez-moi , il faut dire les choses comme elles sont , j'aime à vous rendre justice ; votre caractère est charmant , je le dis à tout le monde.

La VICOMTESSE.

Mon éloge finira-t-il , Vicomte ?

Le VICOMTE.

Je suis dans un grand embarras : Il me faut absolument cinquante mille francs , & il m'est

impossible de les trouver. Je ne vous en parlerois pas sans cela.

La VICOMTESSE.

Que voulez-vous que je fasse pour vous les faire avoir ?

Le VICOMTE.

Oh , presque rien.

La VICOMTESSE.

Mais encore ?

Le VICOMTE.

Signer un mot d'écrit , à ce que m'a dit votre Notaire , par lequel vous vous engagez. . . . Il m'a dit un terme de chicane , dont je ne me souviens plus.

La VICOMTESSE.

Cela ne fait rien. Achevez.

Le VICOMTE.

Voyez , si vous voulez me faire ce plaisir-là ?

La VICOMTESSE.

Aurez-vous les cinquante mille francs ?

Le VICOMTE.

Oui , ils sont tous prêts.

La VICOMTESSE.

Eh bien , attendez. . . . Je ne demande pas mieux que de vous obliger ; mais j'ai besoin de dix mille francs ; donnez-les moi sur vos cinquante.



Le VICOMTE.

Oui , je pourrois.... Mais c'est qu'il ne m'en resteroit plus que quarante ; cela ne se peut pas.

La VICOMTESSE.

Et empruntez-en soixante.

Le VICOMTE.

C'est bien imaginé ! Parbleu , je n'aurois jamais trouvé cet expédient-là !

La VICOMTESSE.

Vous n'entendez rien aux affaires , vous-autes hommes.

Le VICOMTE.

C'est vrai au moins.

La VICOMTESSE.

Quand faudra-t-il que je signe ?

Le VICOMTE.

Mais aujourd'hui ; je vais retourner à Paris ; & faire faire l'Acte.

La VICOMTESSE.

Quelle folie ! Ecrivez au Notaire , & faites-lui apporter cet Acte ici.

Le VICOMTE.

Vous avez raison ; mais c'est que j'ai d'autres choses à faire.

La VICOMTESSE.

Bon ! nous avons besoin de vous. Et puis en vérité je ne vous vois pas assez non plus.

Le VICOMTE.

Qu'est - ce que vous voulez donc faire de moi ?

La VICOMTESSE.

C'est que j'ai envie que nous jouions un Opéra-Comique , après notre Piece.

Le VICOMTE.

Mais , je ne sçauois. . . .

La VICOMTESSE.

Je vous dis , que vous nous êtes très-nécessaire. Il faut que vous restiez , ou je ne signerai pas.

Le VICOMTE.

Je ferai ce que vous voudrez.

La VICOMTESSE.

Allez écrire au Notaire , je vous expliquerai après , notre projet.

Le VICOMTE.

J'y vais.

La VICOMTESSE.

Embrassez - moi donc. *Le Vicomte la baise au front , & il s'en - va.* Attendez , & mon affaire que j'oubliois.

Le VICOMTE.

Qu'est-ce que c'est ?

La VICOMTESSE.

Le Baron , a-t-il actuellement quelque engagement ?

Le VICOMTE.

Je ne crois pas ; pourquoi ?

La VICOMTESSE.

C'est qu'il m'est venu une idée. La Marquise ; ne restera jamais veuve , elle paroïssoit aimer le Chevalier , il a pris son parti : las de ses irrésolutions , il s'attache à la Comtesse. Il faut occuper la Marquise , & j'ai envie de lui faire épouser le Baron. Qu'en pensez-vous ? C'est une idée admirable !

Le VICOMTE.

Oui , & que je crois facile à exécuter. Mais le Marquis a des projets sur elle , je vous en avertis.

La VICOMTESSE.

Le Marquis ?

Le VICOMTE.

Oui , le Marquis.

La VICOMTESSE.

Il est vrai qu'il n'est pas riche ; mais il est fat & avare ; je préfère le Baron ; nous en ferons tout ce qu'il nous plaira.

Le VICOMTE.

Comme vous voudrez , tout cela m'est égal.

La VICOMTESSE.

N'en parlez point au Marquis.

Le VICOMTE.

Vous n'avez que faire de me le recommander ; car je l'aurois oublié.

La VICOMTESSE.

Laissez-moi faire.

Le VICOMTE.

Je m'en-vais écrire pour ce que nous sommes convenus.

La VICOMTESSE.

Allez, allez.

SCÈNE IV.

La MARQUISE, La COMTESSE,

La VICOMTESSE.

La COMTESSE.

JE vous amène la Marquise, nous n'avons pas été indiscrettes ; comme vous voyez.

La VICOMTESSE.

Qu'appellez-vous indiscrettes ? Vous auriez été bien ennuyées si vous nous aviez attendus.

La MARQUISE.

Vous le croyez ? Un mari & une femme qui vivent bien ensemble, me font le plus grand plaisir à voir.

La VICOMTESSE.

La Marquise, est charmante ! elle croit que l'amour conjugal est une chose délicieuse.

La MARQUISE.

Sans doute. Pourquoi donc pas ?

La VICOMTESSE.

On voit bien que vous n'avez été mariée qu'un mois, & que vous étiez encore bien enfant ; mais laissons cela : j'ai à vous parler sérieusement.

La COMTESSE.

Moi, je vais vous quitter ; car on vient de me dire que mon habit est arrivé, & je meurs d'envie de le voir. *Elle sort.*

S C E N E V.

La VICOMTESSE, La MARQUISE.

La VICOMTESSE.

AH ça, ma chere Marquise, vous sçavez comme je vous aime, comme je suis occupée de votre bonheur ; la tristesse peu-à-peu s'empare de vous, je ne sçauois souffrir cela.

La MARQUISE.

Je vous assure, Madame, que je suis toujours
de

de même ; mon caractère n'est pas naturellement gai ; mais je ne suis pas triste non plus.

La VICOMTESSE.

Je ne vous contrarierai point. J'aurois souhaité que vous fussiez restée veuve ; mais vous ne connoissez pas tout l'avantage de cet état. Vous avez l'ame tendre ; délicate ; vos principes vous font croire , qu'en vous mariant , vous seriez heureuse....

La MARQUISE.

En me mariant ? Non , Madame , je n'en ai point du tout d'envie.

La VICOMTESSE.

Vous avez donc changé de sentiment ?

La MARQUISE.

Je vous réponds que je veux rester comme je suis.

La VICOMTESSE.

C'est une plaisanterie , ou bien.... Voulez-vous que je vous parle vrai ? Vous vous conservez pour le Chevalier.

La MARQUISE , *avec embarras.*

Moi ?

La VICOMTESSE.

J'ai cru pendant quelque tems que vous l'aimiez , prenez que je me sois trompée. Vous

êtes un peu irrésolue , ma chere Marquise , & je veux absolument vous en corriger.

La MARQUISE.

Vous voyez que d'après vos conseils , je suis très-déterminée à ne me point remarier.

La VICOMTESSE.

Vous ne sçauriez penser long - tems comme cela ; ceci même , si vous voulez que je vous le dise , ressemble beaucoup au dépit.

La MARQUISE.

Au dépit ? Je vous avoue que je ne vous comprends pas.

La VICOMTESSE.

La Comtesse , avec qui je vous croyois plus de rapport , est d'un autre sentiment , à ce qu'il me paroît.

La MARQUISE.

Comment ?

La VICOMTESSE.

Oui , le Chevalier semble l'avoir persuadée.

La MARQUISE.

Vous croyez....

La VICOMTESSE.

Je suis presque sûre qu'ils s'aiment : je ne vous en dirois rien , si vous ne m'assuriez que le Chevalier ne vous intéresse pas ; & à dire vrai , il

ne vous convenoit point du tout ; il est tyran dans la société ; il veut que l'on soit sans cesse occupé de lui : cela auroit fait un mari odieux ! Un mari, doit être un homme qui ne vous gêne point , même en vous aimant à la folie. Il vaut mieux avoir affaire à un ingrat , qu'à un jaloux ; ou bien à ces maris , qui , sans être jaloux , ont l'air de s'intéresser à vous , veulent vous diriger ; que vous ne fassiez rien que par leurs conseils ; qui reglent tout dans votre maison , qui veulent y commander en maîtres , & dont on ne sçau-roit se défaire. La Comtesse ne prévoit pas tout cela , avec le Chevalier ; mais moi , voilà comme je l'ai toujours vu , & c'est ce qui m'a-voit fait vous conseiller de préférer le veuvage à tout autre état. Il m'est venu à votre sujet une idée. . . . *La Marquise , paroît souffrir pendant tout ce couplet.* Mais qu'avez-vous ? Je parie que ce sont vos nerfs ?

La MARQUISE.

Je crois qu'oui , dès le matin. . . .

La VICOMTESSE.

Sûrement ; c'est ce tems-là. Tenez , voilà Julie , qui vous cherche , une autre fois je vous dirai mon projet. Je vais vous laisser , j'ai mille choses à faire.

S C E N E V I.

La VICOMTESSE , La MARQUISE ,
JULIE.

JULIE.

MADAME , votre habit est arrivé.

La VICOMTESSE.

Le mien doit l'être aussi. En sçavez-vous
quelque chose , Mademoiselle Julie ?

JULIE.

Oui , Madame ; on l'a porté chez vous.

La VICOMTESSE.

En ce cas-là , nous pourrions jouer demain ;
qu'en pensez-vous , Marquise ?

La MARQUISE.

Demain ?

La VICOMTESSE.

Oui , oui , il faut absolument que ce soit
demain. Je vais écrire au Comte , que je veux
qu'il nous arrive ce soir. *Elle sort.*



SCÈNE VII.

La MARQUISE, JULIE.

JULIE.

EH bien, Madame, vous ne venez pas ?

La MARQUISE.

Ah ! ma chère Julie !

JULIE.

Qu'avez-vous donc, Madame ? Vous m'effrayez !

La MARQUISE.

Ce que je disois n'est que trop vrai ! Le Chevalier, ne m'aime plus !

JULIE.

Qui vous l'a dit ?

La MARQUISE.

Je le craignois, je croyois m'être apperçue qu'il aimoit la Comtesse ; & la Vicomtesse, vient de me le confirmer.

JULIE.

Elle est bien indiscrete ! Pour moi, je ne l'aurois jamais dit à Madame.

La MARQUISE.

Vous le sçaviez ?

JULIE.

Ce n'est presque plus un secret.

La MARQUISE.

On ne peut donc jamais compter sur les hommes!

JULIE.

Moi, Madame, je crois qu'il vous aimeroit encore, si vous le vouliez.

La MARQUISE.

Si je le voulois?

JULIE.

Oui, Madame, votre indécision l'a empêché de sçavoir réellement ce que vous pensiez. Les hommes se rebutent à la fin, & cherchent à se guérir; sur-tout quand ils croient n'être pas aimés.

La MARQUISE.

Ai-je changé de conduite avec le Chevalier?

JULIE.

Non; mais vous ne lui avez jamais donné d'espérance.

La MARQUISE.

En avois-je moi-même?

JULIE.

Comment, n'êtes-vous pas maîtresse de l'épouser?

La MARQUISE.

Oui; mais sur quoi puis-je penser qu'il ne

cessera point de m'aimer, avec les exemples que nous avons des maris d'à présent.

JULIE.

D'à présent? Ils ont toujours été de même; Madame. Je suis bien jeune; mais je n'ai presque jamais vu de vieux mariés, bien vivre ensemble dans leur vieillesse, que parce qu'on ne veut plus d'eux dans le monde; dans leur jeunesse, ils ont été comme tous les autres: on ne sçait pas cela, & l'on imagine qu'ils ont toujours été amoureux l'un de l'autre. Il ne faut pas s'attendre à beaucoup d'amour dans le mariage; les gens mariés, les plus sensés, sont ceux qui ont de l'amitié. Quelquefois dans les commencemens il y a du bonheur: quand il vient il faut le prendre, & ne pas s'affliger quand il s'en va. Peut-être Monsieur le Chevalier, vous auroit-il aimé plus long-tems qu'un autre, & je le croirois assez.

La MARQUISE.

Sur quoi, Julie?

JULIE.

C'est que j'ai connu un homme qui lui ressembloit beaucoup, qui a été amoureux de sa femme, pendant trois ans.

La MARQUISE.

Trois ans?

JULIE.

Oui, Madame, & il le feroit peut-être encore, fans un Abbé de ses amis, avec qui il lui fit faire connoissance, & qui la dégoûta de lui. C'étoit une femme vertueuse: l'Abbé en trois mois de tems, la fit changer de façon de penser & de conduite.

La MARQUISE.

Et le mari, ressembloit au Chevalier ?

JULIE.

Oui, Madame, il me le rappelle parfaitement. Je le plaignois sincèrement; j'étois restée au près de sa femme, à cause de lui, & j'y ferois encore, fans cet Abbé.

La MARQUISE.

Pourquoi, fans l'Abbé ?

JULIE.

Parce qu'un jour, il entra dans un cabinet où j'étois seule, avec une bourse à la main & des yeux ardens, qui me firent peur. Je criai, Madame, arriva; l'Abbé, sans se déconcertér, tombe à ses pieds & lui dit, que si elle ne me renvoye pas, ils sont perdus; que je suis dans les intérêts de son mari, qu'il vient de faire tout ce qu'il a pu, avec de l'argent, pour me déterminer à me taire, & que je ne le veux point.

La MARQUISE, *révant.*

Le Chevalier , pourroit m'aimer ! & il semble m'éviter tout le jour.

JULIE.

Vous éviter ? Et quand il est où vous êtes , il ne regarde que vous.

La MARQUISE.

Tu le crois , Julie ?

JULIE.

Je l'ai vu.

La MARQUISE.

Comment faire ?

JULIE.

Déterminez-vous en sa faveur.

La MARQUISE.

Il faudroit être sûre qu'il n'aime pas la Comtesse. Allons , viens chez moi , j'y rêverai au parti que je dois prendre.

Fin du premier Acte.





A C T E S E C O N D.

S C E N E P R E M I E R E.

Le VICOMTE , Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

AH, parbleu , Vicomte , je n'imaginois pas que ce seroit toi que je rencontrerois le premier en arrivant ici. Est-ce que tu t'es jetté dans le sentiment? Il ne te manquoit plus que ce ridicule-là.

Le VICOMTE.

En vérité , Marquis , tu es bien fou !

Le MARQUIS.

Bien fou ? Je te trouve dans une maison où les femmes sont des vertus.... Excepté la tienne , qui est trop raisonnable pour.... Quand je dis raisonnable.... Je veux dire , qu'elle est de ces esprits supérieurs que rien n'arrête , & chez les femmes cela va loin ; mais très-loin. A propos , dis-moi donc , ce pauvre Chevalier , est ici dans l'esclavage? On dit que c'est un Roman que son amour pour la Marquise , & cette Marquise est l'Etre le plus insipide! ..

Le VICOMTE.

Tu es joliment instruit ! C'est la Comtesse ,
qui l'occupe.

Le MARQUIS.

Quoi , tout de bon ?

Le VICOMTE.

Je te dis vrai.

Le MARQUIS.

Ceci devient sérieux. J'avois bien eu envie
de lui enlever la Marquise , si elle n'eût pas de-
mandé des soins trop assidus , je n'avois pas le
courage de m'y déterminer ; mais cet obstacle
de moins ; puisqué me voilà tout porté , je veux
tenter l'aventure : c'est un grand parti ?

Le VICOMTE.

Sans doute.

Le MARQUIS.

Parlerai-je moi-même , que me conseilles-tu ?

Le VICOMTE.

Qui parleroit aussi bien que toi ?

Le MARQUIS.

Ne plaisante pas. Sçais-tu que comme il n'y
a personne à Paris , je me suis répandu depuis
huit jours dans le Marais , & que c'est incroya-
ble le succès que j'y ai eu ; mais à la fin j'ai
craint de me rouiller , je suis venu ici ; & puis
ne jouons-nous pas bien-tôt notre Piece ?

Le VICOMTE.

Mais la Vicomtesse , veut que ce soit demain ;

Le MARQUIS.

Demain ? Je ne me suis pas arrangé pour cela. Eh , parbleu , nous soupons ensemble à la Barrière blanche.

Le VICOMTE.

Non.

Le MARQUIS.

Comment non ! Qui te retient ici ?

Le VICOMTE.

La Vicomtesse.

Le MARQUIS , *riant*.

Ah , celui-là est délicieux !

Le VICOMTE.

Quelle idée est la tienne ?

Le MARQUIS.

Est-ce qu'elle est brouillée avec le Duc ?

Le VICOMTE.

Avec le Duc ?

Le MARQUIS.

Bon ! je ne sçais ce que je dis ! Il y a longtemps que c'est fini. N'est-ce pas le Président à présent ?

Le VICOMTE.

Ma foi , je n'en sçais rien ; je ne me mêle pas de ses affaires.

Le MARQUIS.

Mais, dis donc sérieusement, parlons raison :
est-ce que tu vis avec elle, à présent ?

Le VICOMTE.

L'imbécille ! On veut que je joue ici, dans
un Opéra-comique.

Le MARQUIS.

A la bonne heure ; c'est différent. Je crai-
gnois tout ce qui auroit pu confirmer les bruits
qui courent sur toi.

Le VICOMTE.

Quels bruits donc ?

Le MARQUIS.

Que tu es ruiné.

Le VICOMTE.

Quelle folie !

Le MARQUIS.

Ma foi, on le disoit hier tout haut à l'Opéra,
& l'on ajoutoit même, que Rosine, songe à
elle, qu'elle s'arrange avec l'Anguillière.

Le VICOMTE, *intrigué.*

Quoi, tout de bon ?

Le MARQUIS.

D'honneur, on me l'a dit encore ce matin.

Le VICOMTE, *s'en-allant.*

Adieu.

Le MARQUIS.

Où vas-tu donc ?

Le VICOMTE.

A Paris , où j'ai affaire.

Le MARQUIS , *le retenant.*

Mais un moment.

S C E N E I I.

La VICOMTESSE , Le MARQUIS

Le VICOMTE.

La VICOMTESSE.

QUOI, le Marquis est ici ?

Le MARQUIS.

Oui , Madame , & vous me voyez occupé
à retenir un fugitif.

La VICOMTESSE.

Ah , laissez-le aller , il faut qu'il fasse partir
ces lettres. *Elle donne des lettres au Vicomte.*

Le VICOMTE.

Je les porterai moi-même.

La VICOMTESSE.

Vous allez à Paris ?

Le VICOMTE.

Oui, j'aurai plutôt fait.

La VICOMTESSE.

Pourquoi n'y pas envoyer ? Nous ne pouvons pas nous passer de vous ici.

Le MARQUIS.

Ah, ma foi, c'est honnête, Vicomte.

La VICOMTESSE.

Oh, il sçait bien ce que je veux dire.

Le VICOMTE.

Je reviendrai.

La VICOMTESSE.

Mais quand ?

Le VICOMTE.

Tout de suite.

La VICOMTESSE.

Vous amenez donc, Monsieur Drouffin ?

Le VICOMTE.

Oui, oui.

Le MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est que Monsieur Drouffin ?

La VICOMTESSE.

C'est mon Notaire.

Le MARQUIS.

Peste, il est cher ! J'ai eu affaire à lui.

La VICOMTESSE.

Oui ; mais il n'est pas difficileux,

Le MARQUIS.

Cela se paye.

La VICOMTESSE.

Ah, Monsieur, je vous en prie, amenez-nous le petit Desvallons.

Le MARQUIS.

Celui qui avoit cette Piece, qu'il vouloit nous faire jouer?

La VICOMTESSE.

Lui-même. Je voudrois qu'il nous fît une fête.

Le VICOMTE.

Vous n'avez plus rien à me dire ? Je pars. *Il s'en-va.*

La VICOMTESSE.

Revenez.

Le VICOMTE.

Oui, oui.

SCENE III.

La VICOMTESSE, Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

CE pauvre Vicomte, me fait de la peine.

La VICOMTESSE.

Est-ce que vous sçavez ce qui le fait partir si précipitamment?

Le

Le MARQUIS.

Mais , je crois qu'oui ; j'en suis un peu la cause.

La VICOMTESSE.

Comment donc ! seroit-ce ses créanciers...?

Le MARQUIS.

Ses créanciers ? Je ne connois point ces gens-là ; parce que j'en ai jamais eu , je paye comptant.

La VICOMTESSE.

Pour avoir meilleur marché , n'est-ce pas ? Mais dites donc , si vous sçavez ce que c'est ?

Le MARQUIS.

Je lui ai dit que j'avois appris que Languilliere , vouloit lui enlever la petite Rosine , & il a pris l'allarme tout de suite.

La VICOMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que Languilliere ?

Le MARQUIS.

C'est ce diable d'homme fort riche , ou du moins , qui dépense beaucoup , & qui leur enleve toutes leurs Demoiselles.

La VICOMTESSE.

Et que ne prenoit-il cette petite Zéphirine qui a si bien dansé il y a huit jours , pour la premiere fois.

Le MARQUIS.

Elle n'est pas encore assez chère.

La VICOMTESSE.

Je suis fâchée qu'on tourmente ce malheureux Vicomte.

Le MARQUIS.

Il lui en coûtera quelque chose.

La VICOMTESSE.

Voilà apparemment, pourquoi il m'a dit qu'il avoit besoin d'argent.

Le MARQUIS.

Et qu'il en emprunte à votre Notaire ?

La VICOMTESSE.

Je crois qu'oui.

Le MARQUIS.

C'est bien employé !

La VICOMTESSE.

Vous avez quitté ce genre de vie-là, vous ?

Le MARQUIS.

Ma foi, oui : l'on est toujours dans l'inquiétude. Tant que mon père a vécu, c'étoit son bien que je mangeois ; mais à sa mort, quand j'ai vu que c'étoit le mien, je me suis jetté, dans ce qu'on appelle, la bonne compagnie ; on y est un peu triste, ou méchant ; les autres croient être gais, ils sont bêtes ; tout est compensé dans la vie.

La VICOMTESSE.

Vous devenez Philosophe , à ce que je vois.

Le MARQUIS.

Ne croyez pas plaisanter ; sçavez-vous que je lis beaucoup.

La VICOMTESSE.

Oui ; mais sçavez-vous votre Rôle ?

Le MARQUIS.

Non , vraiment.

La VICOMTESSE.

Nous jouons demain , je vous en avertis.

Le MARQUIS.

Mais , vous n'aurez pas le Comte.

La VICOMTESSE.

Je suis sûre de lui , je viens de lui écrire.

Le MARQUIS.

Il faut donc que j'étudie. Eh bien , vous ne me disiez pas ? Le Chevalier a délaissé la Marquise ?

La VICOMTESSE.

Oui , il épouse la Comtesse.

Le MARQUIS.

On me l'a dit. J'ai envie de me proposer pour épouser la Marquise.

La VICOMTESSE.

Cela ne se peut pas.

Le MARQUIS.

Quel conte!

La VICOMTESSE.

Je la destine au Baron; c'est une affaire arrangée.

Le MARQUIS.

Oh, que je dérangerai.

La VICOMTESSE.

Je ne le crois pas.

Le MARQUIS.

Bon!

La VICOMTESSE.

Vous ne sçauriez réussir.

Le MARQUIS.

Nous verrons. Le Baron, n'est pas plus riche que moi.

La VICOMTESSE.

Cela peut être.

Le MARQUIS.

J'y vais travailler.

La VICOMTESSE.

A la bonne heure. Etudiez votre Rôle.

Le MARQUIS.

N'en foyez pas inquiète. Adieu, Vicomtesse.
Il sort.

La VICOMTESSE.

Adieu, Marquis.

SCÈNE IV.

La VICOMTESSE, Le BARON.

La VICOMTESSE.

CET homme-là, me donne de l'humeur. *Au Baron.* Eh bien, Monsieur le Baron, me faites-vous attendre depuis assez long-tems?

Le BARON.

Ah! mon dieu, Madame, je ne croyois pas que vous voulussiez me parler sitôt, voilà pourquoi j'ai achevé la partie; je vous demande bien des pardons.

La VICOMTESSE.

Allons, des complimens à présent! Nous perdons du tems. Ecoutez-moi: vous ne sçavez pas combien je m'intéresse à vous.

Le BARON.

A moi, Madame?

La VICOMTESSE.

Oui, à vous.

Le BARON.

Je suis pénétré de reconnoissance.

La VICOMTESSE.

C'est bien de quoi il est question! Laissez.

moi donc dire. J'ai envie de vous faire faire un mariage très-avantageux.

Le BARON.

Moi, me marier ?

La VICOMTESSE.

Pourquoi donc pas ?

Le BARON.

Vous voulez vous amuser à mes dépens ?

La VICOMTESSE.

Qu'est ce qu'il y a donc là, de si extraordinaire ? Vous ne savez pas avec qui ; quand je vous l'aurai dit, je crois que vous prendrez un ton plus sérieux.

Le BARON.

Je vous réponds bien que non.

La VICOMTESSE.

Mais, celle que je vous destine est ici.

Le BARON.

Ici ?

La VICOMTESSE.

Oui. Ah, vous changez de ton.

Le BARON.

Moi ? Point du tout.

La VICOMTESSE.

C'est une femme très-aimable.

Le BARON.

La Comtesse ?

La VICOMTESSE.

La Comtesse ? Et le Chevalier donc ? Vous voyez bien que vous n'y êtes pas.

Le BARON.

Quoi, vous croyez que la Comtesse & le Chevalier. . . .

La VICOMTESSE.

Sont très amoureux l'un de l'autre.

Le BARON.

Et qu'ils s'épouseront ?

La VICOMTESSE.

C'est vraisemblable.

Le BARON, *à part.*

O ciel !

La VICOMTESSE.

Vous ne le sçaviez pas ?

Le BARON, *à part.*

Ah ! je ne le craignois que trop.

La VICOMTESSE.

Qu'est-ce que vous dites ?

Le BARON.

Que je ne comprends pas. . . .

La VICOMTESSE.

Comment, vous ne comprenez pas que c'est la Marquise que je vous destine ?

Le BARON.

Je vous suis très-obligé ; mais réellement je ne sçaurois penser encore à me marier.

La VICOMTESSE.

Il ne faut pas que vous y pensiez plus longtemps , j'y ai pensé pour vous ; ainsi c'est une chose décidée.

Le BARON.

J'ai l'honneur de vous assurer. . . .

La VICOMTESSE.

Que vous épouserez la Marquise ; c'est une femme charmante , qui n'a point de volonté , dont vous ferez aisément le bonheur ; que j'ai empêchée d'épouser le Chevalier , pour vous la ménager ; ainsi vous voyez bien qu'il n'y a pas à reculer.

Le BARON.

Mais en vérité. . . .

La VICOMTESSE.

Elle est fort riche , vous aurez une bonne maison , & c'est ce qui donne de la considération actuellement. Le plus grand nom , sans fortune , n'est rien.

Le BARON.

Songez donc , Madame. . . .

La VICOMTESSE.

Tout est songé, examiné, je le veux. Voici la Marquise, il ne faut pas différer davantage.

S C E N E V.

La MARQUISE, La VICOMTESSE.

Le BARON.

La VICOMTESSE.

MARQUISE, vous venez à propos. *Au Baron.*
Restez, Baron.

La MARQUISE.

Je ne sçavois ce que vous étiez devenue, je vous cherchois, Madame.

La VICOMTESSE.

J'allois vous mener le Baron. Je vous ai dit que j'avois un projet, il s'accorde parfaitement avec la façon de penser. Il n'ose vous parler lui-même, je ne sçais pas pourquoi, je pense que vous le devinez.

La MARQUISE.

En vérité j'ignore absolument ce que vous voulez dire, Madame.

La VICOMTESSE.

Il vous l'expliquera , Marquise ; adieu , je l'embarrasserois , & je ne veux pas le contraindre.

La MARQUISE.

Je ne sçaurois comprendre....

La VICOMTESSE,

Ecoutez , écoutez le Baron , vous ne pouvez mieux faire , je vous en réponds. *Elle sort.*

S C E N E V I.

La MARQUISE , Le BARON.

La MARQUISE.

JE ne conçois pas la Vicomtesse.

Le BARON.

Madame , je suis tout aussi étonné que vous ; de tout ce qu'elle vient de vous dire , & je vous en demande bien pardon.

La MARQUISE.

Monsieur le Baron , je vous estime , & je vois votre délicatesse ; je suis persuadée que vous blâmez son procédé.

Le BARON.

Ah ! Madame , je ne puis vous exprimer

combien je suis confus d'être la cause de cette imprudence.

La MARQUISE.

Il n'y a dans cela rien d'offensant, la Vicomtesse, vous aime, elle sçait ce que vous pensez, & elle a voulu vous servir : je ne vous en veux aucun mal ; je voudrois au contraire, de tout mon cœur, pouvoir vous rendre heureux, je vous prie de le croire ; mais il ne dépend pas de moi, de faire votre bonheur.

Le BARON.

Madame, j'étois si loin de le penser.... En vérité, l'aveu que j'ai à vous faire, pour me justifier, est très-embarrassant.

La MARQUISE.

Il n'est pas difficile à imaginer, & je vous en dispense.

Le BARON.

C'est pourtant le seul moyen de ne pas vous paroître coupable.

La MARQUISE.

Je vous réponds que vous ne me le paroissez point, Baron, vous méritez sans doute un autre sort, & je vous plains réellement.

Le BARON.

Ah ! Madame, vous ne sçavez pas combien je suis à plaindre.

La MARQUISE.

Il feroit extraordinaire que je l'ignorasse.

Le BARON.

Je vois, Madame, que....

La MARQUISE.

Vous m'aimez, voilà votre malheur.

Le BARON.

Madame....

La MARQUISE.

Eh bien ?

Le BARON.

Je ne sçais comment vous dire....

La MARQUISE

Achevez.

Le BARON.

Il est sûr que lorsqu'on vous connoît, on ne peut vous refuser l'hommage que tout le monde vous rend; mais un cœur prévenu d'une autre passion....

La MARQUISE.

Comment ?

Le BARON.

Ne voit qu'elle absolument.

La MARQUISE.

Vous aimez ailleurs ?

Le BARON.

Oui, Madame, & mon malheur est fait

ressource ! Je ne conçois pas que le Chevalier , puisse avoir perdu l'amour que vous lui aviez inspiré , & c'est lui cependant qui m'enleve le cœur de la seule personne. . . .

La MARQUISE.

Quoi , c'est la Comtesse ?

Le BARON.

Elle-même.

La MARQUISE.

Je vous assure que je prends beaucoup de part à votre peine. Vous aimoit-elle ?

Le BARON.

J'avois osé m'en flatter , & tout me prouve que je m'étois trompé. Le Chevalier, plus heureux que moi. . . .

La MARQUISE , *révant.*

Attendez , Baron. Il me vient une idée. . . . oui , qui pourroit décider la Comtesse pour vous , si elle vous a aimé.

Le BARON.

Dites promptement , Madame , je vous en supplie.

La MARQUISE.

Je consens à laisser croire que vous m'épouserez. La jalousie réveillera dans le Chevalier , l'amour. . . .

Le BARON.

Dans le Chevalier ?

La MARQUISE.

Ai-je dit le Chevalier ?

Le BARON.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

C'est la Comtesse, que je veux dire. Feignez de n'être plus occupé d'elle, de ne la revoir qu'avec indifférence. Pour lors il reviendra peut-être ; c'est encore elle que je veux dire ; voilà le seul moyen de la ramener. Jugez de ma joie, si je pouvois triompher de son inconstance.

Le BARON.

Vous, Madame ? De quelle inconstance ?

Le BARON.

De celle de la Comtesse.

La MARQUISE.

C'est toujours de mon bonheur que vous vous occupez, Madame ?

La MARQUISE.

Oui, Baron.

Le BARON.

Je suis troublé, je ne comprenois pas. . . .
Ah ! Madame, vous me rendez la vie par cet espoir ! Permettez. . . . *Il lui baise la main.*

SCÈNE VII.

La MARQUISE, Le CHEVALIER,
Le BARON.

Le CHEVALIER, *en entrant, à part.*

O Ciel ! que vois-je !

Le BARON.

Je suis pénétré de reconnoissance.

La MARQUISE.

Allez, Baron, vous pouvez compter sur
tout ce que je vous ai dit.

Le BARON.

Ah, Chevalier, c'est vous ?

Le CHEVALIER.

Monsieur le Baron, je vous félicite.

Le BARON.

Monsieur le Chevalier, je vous remercie. *Il*
sort.



S C E N E V I I I.

La MARQUISE , Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

LE Baron , fort d'un air triomphant , Madame.

La MARQUISE.

C'est un très-galant homme , que je connois-
fois fort peu.

Le CHEVALIER.

Et vous avez trouvé , sans doute , qu'il ga-
gnoit à être connu davantage?

La MARQUISE.

Il est vrai , il y a des personnes comme cela.
La Comtesse , par exemple , est charmante!
& tout le monde le trouve comme moi ; mais
il faut être avec elle un peu de tems de suite ,
n'est-il pas vrai?

Le CHEVALIER.

Oui , Madame.

La MARQUISE.

On est bien heureuse de sçavoir plaire comme
elle ! C'est une grace , simple , naturelle , une
humeur toujours égale : ne trouvez-vous pas ?

Le

Le CHEVALIER.

Elle paroît constante dans ses projets ; c'est un mérite de plus.

La MARQUISE.

Voilà ce qui fait que je l'admire. Il faut de la constance dans la maniere de penser & d'agir.

Le CHEVALIER.

Elle n'avoit jamais vanté le veuvage, comme un état fait pour assurer le repos de la vie.

La MARQUISE.

Personne ne voit mieux qu'elle.

Le CHEVALIER.

Oui, Madame. Cependant, je ne puis m'empêcher d'être étonné de vous voir approuver aujourd'hui cette façon de penser.

La MARQUISE.

On change quelquefois de sentimens ; tout dépend des situations.

Le CHEVALIER.

Des situations ?

La MARQUISE.

Sans doute.

Le CHEVALIER.

Ce que je soupçonne est donc une vérité ?

La MARQUISE.

Les soupçons se vérifient souvent, j'en suis plus convaincue que jamais.

Le CHEVALIER.

Vous devez l'être, Madame, puisque dans ce moment-ci, vous en êtes la preuve.

La MARQUISE.

Je parle de vous & de la Comtesse; pourquoi détourner la conversation? Il me semble qu'il est honnête à moi, de vous entretenir d'elle.

Le CHEVALIER, *à part.*

Quel perfidage cruel! Quel ton dégagé!

La MARQUISE.

Tenez, la voilà qui vous cherche. Il faut servir ses amis? Je vous laisse ensemble.

S C E N E I X.

La COMTESSE, La MARQUISE,

Le CHEVALIER.

La COMTESSE.

Vous partez, Marquise?

La MARQUISE.

Oui, Comtesse.

La COMTESSE.

Pourquoi donc?

La MARQUISE.

Je ne crois pas que vous en deviez être fâchée.

La COMTESSE.

On perd toujours beaucoup quand on ne vous voit pas.

La MARQUISE.

On peut en être dédommagé facilement.
Elle sort.

SCÈNE X.

La COMTESSE, Le CHEVALIER,

La COMTESSE.

POURQUOI donc ce ton d'ironie ?

Le CHEVALIER.

Quel air de satisfaction ! Ah ! ma sœur , je suis perdu !

La COMTESSE.

Quand j'ai sçu que vous étiez seul avec elle , j'ai crain que vous ne fissiez quelque imprudence , je suis accourue promptement.

Le CHEVALIER.

J'en aurois sûrement fait une affreuse , & qui ne m'auroit attiré que du mépris de sa part. Oui , las de vivre dans cette crue lle contrainte , je l'ai apperçue de loin , je l'ai crue seule , j'ai été entraîné malgré moi , vers elle ; j'allois tomber

à ses pieds , & lui tout avouer , lorsque j'ai vu le Baron , qui lui baiſoit la main.

La COMTESSE.

Le Baron ?

Le CHEVALIER.

Je ne m'étonne plus de ce changement vis-à-vis de moi , la perfide !

La COMTESSE.

Le Baron ? Il eſt donc vrai !

Le CHEVALIER.

Quoi ?

La COMTESSE.

Il l'épouſe.

Le CHEVALIER.

Il l'épouſe !

La COMTESSE.

La Vicomteſſe , m'en avoit dit quelque choſe ; mais comme je la connois , qu'elle fait ſouvent dans ſa tête des arrangemens , où il n'y a pas de vraieſemblance , je cherchois à m'inſtruire ſ'il étoit vrai.

Le CHEVALIER , *avec vivacité.*

Je verrai le Baron.

La COMTESSE.

Que voulez-vous faire ? Vous m'effrayez !

Le CHEVALIER.

Je veux ſçavoir d'où vient ce changement.

La COMTESSE.

S'il va refuser de vous le dire, en voyant la vivacité de vos questions ?

Le CHEVALIER.

Je me modérerai. Ne craignez rien.

La COMTESSE.

S'il est piqué de mon apparente inconstance ?

Le CHEVALIER.

Eh bien abandonnons cette feinte: Je vais trouver la Marquise.

La COMTESSE.

Et s'ils s'aiment réellement tous les deux ?

Le CHEVALIER.

Ah ! je le crains !

La COMTESSE.

Tâchons plutôt de sçavoir le vrai de la Vicomtesse, s'il est possible.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Le MARQUIS, Le CHEVALIER.

Le MARQUIS.

JE vous trouve à propos, Chevalier, je vous cherchois.

Le CHEVALIER.

On me l'a dit, que voulez-vous de moi? car je suis fort pressé.

Le MARQUIS.

Bon! pour une répétition, je parie? Ces Dames se font toujours attendre, nous aurons du tems: la Vicomtesse cause, elle ne finira pas sitôt, écoutez-moi: tant que j'ai cru que vous aviez envie d'épouser la Marquise, je me suis tenu tranquille, je ne sçais ce que c'est que d'aller sur les brisées de quelqu'un; on se doit des égards dans la société, & personne n'en est plus capable que moi.

Le CHEVALIER.

C'est très-bien fait.

Le MARQUIS.

C'est là ma maniere de penser; j'aurois eu

cent aventures plus agréables les unes que les autres ; mais dans ce cas-là , je m'y suis refusé. il faut de la bonne foi dans le commerce , convenez-en : je suis sûr que vous pensez comme moi.

Le CHEVALIER.

· Tout ce qui est honnête doit toujours nous guider.

Le MARQUIS.

Sûrement ; c'est pourquoi j'attends de vous un service.

Le CHEVALIER.

Je ferai fort aise de vous obliger.

Le MARQUIS.

J'y compte. voici de quoi il s'agit : la Marquise a paru vous aimer.

Le CHEVALIER , *à part.*

Ah !

Le MARQUIS.

N'est-ce pas ? Ainsi il doit lui rester du moins de la confiance en vous ; car vous ne me paraissez point brouillés. C'est une femme honnête ; je ne sçais si elle a réellement de l'esprit ; c'est égal. Sa confiance dans la Vicomtesse , est la seule chose que je condamne en elle. Il ne faut jamais se laisser dominer , & sur-tout par une femme comme celle-là , qui ne voit que son intérêt dans tout ce qu'elle conseille.

Le CHEVALIER.

Vous le croyez ?

Le MARQUIS.

J'en suis on ne peut pas plus convaincu. Son mari , avec un bien considérable , a trouvé le moyen de se ruiner. Elle regne ici , comme elle pourroit faire chez elle , & elle veut que cela continue ; elle vouloit que la Marquise restât veuve ; mais elle n'a pu y réussir.

Le CHEVALIER.

Je ne me suis point apperçu de ce que vous me dites.

Le MARQUIS.

Vous autres amans , vous ne voyez pas au-delà de votre amour ; nous autres oisifs , rien ne nous échappe ; aussi sommes-nous redoutables dans la société. Quand je dis oisifs ; c'est que je n'ai jamais donné dans les grandes passions. La Marquise , croit que la Vicomtesse , sacrifieroit tout pour elle , & elle n'ose lui résister en rien.

Le CHEVALIER.

Je me rappelle en effet....

Le MARQUIS.

Elle ne vous aime point la Vicomtesse , elle a eu des desseins sur vous , vous lui avez tenu rigueur , je le sçais.

Le CHEVALIER.

Moi ?

Le MARQUIS.

Oui, & vous avez eu tort. Il y a des femmes à qui il faut sçavoir sacrifier quinze jours, même un mois ; elle ne vous le pardonnera jamais. La Marquise est riche.

Le CHEVALIER.

Et belle.

Le MARQUIS.

Belle ? assez.

Le CHEVALIER.

Ah ! charmante !

Le MARQUIS.

Charmante, comme cela. Je n'en suis point amoureux.

Le CHEVALIER.

C'est une femme délicate, tendre. . . .

Le MARQUIS.

Délicate, tendre, comme sont toutes les femmes. Vous avez du romanesque, vous, dans votre façon de les voir.

Le CHEVALIER.

Il y a des femmes que l'on ne sçauroit s'empêcher d'estimer & d'admirer.

Le MARQUIS.

Vous êtes bien bon ! Voilà comme on se laisse

séduire par son imagination. Pour le peu qu'une femme soit passable, on la déifie; mais à la longue on éprouve toujours que c'est une mortelle; mais je dis, très-mortelle.

Le CHEVALIER.

Que gagnez-vous en voyant différemment ?

Le MARQUIS.

De n'être pas dupe comme vous.

Le CHEVALIER.

Mais quel plaisir trouvez-vous à dégrader la Marquise ?

Le MARQUIS.

Je ne la dégrade point, elle vaut ce qu'elle vaut, je n'en diminue rien.

Le CHEVALIER.

Croyez que vous ne la connoissez pas.

Le MARQUIS.

Il n'est pas essentiel pour moi.

Le CHEVALIER.

Vous me permettrez de ne pas penser comme vous; mais si vous aviez du pouvoir sur la Vicomtesse, vous pourriez me servir.

Le MARQUIS.

Imaginez donc qu'elle m'a refusé tantôt de s'intéresser en ma faveur.

Le CHEVALIER.

Et comment ?

Le MARQUIS.

Vis-à-vis de la Marquise.

Le CHEVALIER.

Que desiriez-vous donc ?

Le MARQUIS.

L'épouser.

Le CHEVALIER.

La Marquise ?

Le MARQUIS.

Ne vous l'ai-je pas dit ?

Le CHEVALIER.

Quoi , pensant d'elle comme vous faites ?

Le MARQUIS.

Oui ; pourquoi pas ? Voulez - vous que je prenne une femme pour l'adorer , pour en être l'esclave ? Ma foi non ; je l'épouserois pour augmenter ma fortune. C'est une femme sérieuse , qui aimera peut-être la solitude , elle a une belle terre , elle s'y tiendra si cela lui convient ; dès que j'aurai eu un enfant d'elle , je ne la contraindrai point ; nous ne nous verrons plus , si elle le veut.

Le CHEVALIER.

Ce projet-là a de quoi la tenter.

Le MARQUIS.

Si elle est raisonnable ; car elle doit sçavoir

qu'un mari qui n'est pas contrariant est un trésor, sur-tout, après celui qu'elle a eu, qui la tourmentoit cruellement, quoiqu'elle ne l'ait gardé qu'un mois.

Le CHEVALIER.

Vous croyez que j'aurois le pouvoir de la décider en votre faveur ?

Le MARQUIS.

Pourquoi pas ? Je me proposerois bien moi-même ; mais vous l'avez sûrement accoutumée aux fadeurs ; c'est une réflexion que j'ai faite, & qui m'arrête. Vous sçavez mieux que moi comment il faut la prendre pour la déterminer.

Le CHEVALIER.

C'est un art que je voudrois bien avoir. Et si elle consulte la Vicomtesse ?

Le MARQUIS.

Elle ne sera sûrement pas pour moi ; car j'ai des torts aussi avec elle ; j'ai refusé de lui prêter deux cent louis ; mais tôt ou tard, nous l'en déferons.

Le CHEVALIER.

Voilà ce que je voudrois bien voir.

Le MARQUIS.

Vous le verrez.

Le CHEVALIER.

Et le Baron ?

Le MARQUIS.

Je sçais qu'elle le protege; parce que c'est un bon diable; mais il ne peut m'être comparé. Là, entre nous, qu'en pensez-vous? Il croit qu'il époufera la Marquise, lui, c'est excellent!

Le CHEVALIER.

Elle le traite très-bien.

Le MARQUIS.

Il n'est pas possible! Oh, pour celui-là, je défie la Vicomtesse, de le faire réussir; elle me trouvera en son chemin, je vous en réponds.

Le CHEVALIER.

Ce sera très-bien fait. Le voici, le Baron.

S C E N E I I.

Le BARON, Le CHEVALIER.

Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

VENEZ, venez, mon cher Baron, recevoir nos complimens. Vous cherchez sans doute la Marquise?

Le BARON.

Oui, ces Dames l'attendent.

Le MARQUIS.

C'est surprenant , l'art que vous avez de subjuguer une femme , & dans l'instant !

Le BARON.

Qui vous a dit que ce n'est pas le fruit de beaucoup de soins & de tems ?

Le MARQUIS.

Et vous comptez l'épouser ?

Le BARON.

Oui.

Le MARQUIS.

Eh bien , tenez , je ne le crois pas.

Le BARON.

Cela n'y fait rien , que vous le croyiez ou non.

Le MARQUIS.

Je vous dis que je ne le crois pas. Je sçais bien que vous avez pour vous la Vicomtesse , n'est-ce pas ? Oui ; eh bien , malgré sa protection , vous ne me le persuaderez pas davantage , & je crois que j'ai raison. N'est-il pas vrai , Chevalier ?

Le CHEVALIER.

Je n'en sçais rien.

Le MARQUIS.

Allons , Baron , avouez de bonne foi , que

c'est une chimere que vous vous êtes mis dans la tête, & que vous voudriez nous faire croire.

Le BARON.

Vous le verrez.

Le MARQUIS.

Je vous réponds bien que non, que je ne le verrai pas.

Le BARON, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le MARQUIS.

Chevalier, vous sçavez ce que vous m'avez promis, je compte sur vous.

SCENE III.

Le BARON, Le CHEVALIER.

Le BARON.

CHEVALIER, vous êtes sûrement instruit de ce que veut dire le Marquis, convenez-en.

Le CHEVALIER.

Moi, je ne sçai ce qu'il vous a dit.

Le BARON.

Mais vous épousez toujours la Comtesse, vous ?

Le CHEVALIER.

Oui; c'est une femme dont je suis enchanté.

Le BARON.

La Marquise, est de même. Plus on la connoît. . . .

Le CHEVALIER.

Oui, elle est aimable, & je serois fâché si vous ne l'épousiez pas.

Le BARON.

La Comtesse, vous aime donc beaucoup ?

Le CHEVALIER.

A un autre qu'à vous, je ne le dirois pas ; parce qu'on pourroit croire qu'il y auroit de la fatuité. J'ai long-tems aimé la Marquise ; mais sans jamais pouvoir me flatter de réussir ; son indécision continuelle, m'a fait, avec un vrai regret, chercher à me guérir de ma passion, & j'ai bien fait, puisqu'elle vous aimoit.

Le BARON.

Vous croyez qu'elle m'aimoit ?

Le CHEVALIER.

Affurément, & vous avez été l'obstacle qui l'a empêchée de se déterminer pour moi.

Le BARON.

Bon ! quelle idée !

Le CHEVALIER.

Ne disiez-vous pas au Marquis, dans le moment, que vous n'aviez réussi auprès d'elle, qu'après beaucoup de tems & de soins ?

Le

Le BARON.

Oui, je le lui ai dit.

Le CHEVALIER.

N'est-il pas vrai ?

Le BARON.

Je n'aime point à me vanter.

Le CHEVALIER.

Pourquoi dissimuler avec moi, Baron, je vous veux plus de bien que vous ne pensez.

Le BARON.

Et moi de même, Chevalier, je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous servir, je vous le jure.

Le CHEVALIER.

Tenez, je suis comme le Marquis, je crois aussi que vous n'épouserez pas la Marquise.

Le BARON.

Je voudrois sçavoir sur quoi ?

Le CHEVALIER.

Je ne peux pas le dire.

Le BARON.

La voici. *Il va au-devant d'elle.*

Le CHEVALIER, *à part.*

Parlons - lui pour le Marquis, je sçaurai si elle aime le Baron.

SCÈNE IV.

La MARQUISE, Le BARON,

Le CHEVALIER,

Le BARON.

MADAME, on cherche à m'allarmer ; le Chevalier prétend que je n'aurai pas l'honneur de vous épouser.

Le CHEVALIER.

Moi, Madame, je n'affure rien. *A part.* Il est réellement inquiet.

Le BARON, *bas à la Marquise.*

Notre feinte est découverte. *Haut.* Le Marquis, est du même avis.

La MARQUISE.

Je ne sçais pas les raisons que ces Messieurs peuvent avoir de le penser.

Le CHEVALIER.

Cela paroît fondé. *A part.* Je voudrois lui donner de la curiosité.

Le BARON, *bas à la Marquise.*

Je vais vous laisser. *Haut.* Si je ne craignois de vous offenser, Madame, je serois dans la plus vive inquiétude.

La MARQUISE.

Vous sçavez sur quoi vous devez compter ;
Baron.

Le CHEVALIER, *à part.*

Que ces assurances sont cruelles à entendre !

Le BARON, *bas à la Marquise.*

Tâchez de sçavoir du Chevalier, ce qu'il
pense; je vais voir la Comtesse.

S C E N E V.

La MARQUISE, Le CHEVALIER.

La MARQUISE, *avec embarras.*

ME direz-vous, Monsieur, quelles raisons
vous avez, de croire ce que vous venez de dire ?

Le CHEVALIER.

Madame, c'est une opinion du Marquis.

La MARQUISE.

Du Marquis ?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame, & je suis même chargé de
vous parler de sa part.

La MARQUISE.

Est-ce quelque chose de fort extraordinaire ?

Le CHEVALIER.

Non pas, Madame ; quand on a le bonheur de vous connoître ; il est tout simple de penser comme lui, & d'avoir le même desir.

La MARQUISE.

Les complimens sont ennuyeux à mourir ; quand ils ne sont que cela. Expliquez-vous.

Le CHEVALIER.

Souvenez - vous, je vous prie, que c'est le Marquis qui parle, & non pas moi.

La MARQUISE.

A quoi bon tout ce préambule ?

Le CHEVALIER.

Il est nécessaire. Le Marquis, pense comme bien des gens, que vous vous êtes livrée trop facilement à la Vicomtesse, & sans la connoître assez. Il est étonné que vous convenant si peu, elle ait un empire sur vous, dont vous ne vous appercevez pas, & qu'elle puisse vous diriger entierement. L'intérêt qu'il prend à vous, fait qu'il en est allarmé.

La MARQUISE, *aigrement.*

Il a bien de la bonté !

Le CHEVALIER.

Il prétend ; c'est toujours lui qui parle...

La MARQUISE, *séchement.*

Je ne l'oublie pas, Monsieur.

Le CHEVALIER.

Il prétend que son projet est dangereux, qu'elle a ruiné en partie son mari, qu'elle vous entraînera dans une suite de choses qui vous feront le plus grand tort; qu'elle vous fera haïr les gens qu'elle hait, & qu'elle vous fait aimer & préférer ceux qui lui plaisent.

La MARQUISE.

Il fait là un joli portrait de nous deux! Continuez.

Le CHEVALIER.

Il ajoute que lui & moi, ayant des torts avec elle, elle veut s'en venger. Moi je ne le crois pas.

La MARQUISE.

Et quels sont vos torts à vous?

Le CHEVALIER.

Madame, permettez....

La MARQUISE.

Je veux le sçavoir absolument.

Le CHEVALIER.

Vous pourriez croire que je cherche à me faire valoir.

Le VIGOMTE.

Dites toujours.

Le CHEVALIER.

Elle ignoroit, fans doute, qu'occupé de

vous, rien ne pouvoit me distraire, & que je ne pouvois répondre à sa façon de penser. Elle en a été piquée apparemment; car depuis ce tems-là, elle m'a toujours moins bien traité. Le Marquis, n'en est pas surpris, il est convaincu même, qu'elle doit m'avoir desservi auprès de vous. Vous sçavez si ce qu'il dit est vrai.

La MARQUISE.

Et par où le sçait-il ?

Le CHEVALIER.

Je voudrois que ce qu'il pense fût fondé. Il m'a même blâmé de ne m'être par conduit plus adroitement avec elle; mais cela n'est point dans mes principes.

La MARQUISE.

Je crois qu'il n'y a que lui qui puisse blâmer cette conduite.

Le CHEVALIER.

Il imagine que le desir de la Vicomtesse, de vous faire épouser le Baron, est une suite de celui qu'elle a de régner toujours dans votre maison; parce qu'il n'auroit pas le courage de l'en empêcher. Ce n'est point pour affoiblir votre goût pour le Baron, que je vous dis cela, Madame; mais pour amener la proposition que le Marquis, m'a chargé de vous faire de sa part.

La MARQUISE.

Et quelle est elle ?

Le CHEVALIER.

De vous épouser.

La MARQUISE.

Et vous vous êtes chargé de cette commif-
sion ? Vous me le conseillerez sans doute.

Le CHEVALIER.

Moi, Madame ?

La MARQUISE.

Il vous croit bien du pouvoir sur mon esprit
apparemment ?

Le CHEVALIER.

Il n'avoit pas cru que cette proposition faite
par moi, vous déplairoit autant, quoique je
l'en eusse bien assuré. Je ne m'en ferois pas
chargé, s'il ne m'avoit pas paru essentiel de vous
faire connoître tout ce qu'on pense de la Vi-
comtesse.

La MARQUISE.

Et vous avez cru que je serois charmée de
me voir peindre aussi ridiculement ?

Le CHEVALIER.

Ridiculement ?

La MARQUISE.

Oui, Monsieur.

S C E N E V I.

La VICOMTESSE, La COMTESSE,
La MARQUISE, Le CHEVALIER,
Le BARON.

La COMTESSE, *en entrant.*

ELLE est ici, la Marquise, Madame,
La VICOMTESSE.

Ah ! c'est vous que nous cherchons, Mar-
quise.

La MARQUISE.

Je vous suis, Madame,

La VICOMTESSE.

Il n'est pas question de répétition. J'ai bien
imaginé autre chose.

La MARQUISE.

Quoi donc ?

La VICOMTESSE.

Il faut une fête pour votre mariage ; le petit
Desvallons va arriver ; je veux qu'il nous fasse
quelque chose d'absolument neuf. Envoyons
chercher le Marquis. Baron, faites-lui dire qu'il
vienne tout-à-l'heure. *Elle suit le Baron, qui
parle à un laquais.*

La COMTESSE, *bas au Chevalier.*

Ne vous êtes-vous point trahi ?

Le CHEVALIER.

Non , ne craignez rien. Je vous dirai.

La VICOMTESSE, *revenant.*

Vous entendez , Baron ?

Le BARON.

Oui , Madame.

La MARQUISE, *bas au Baron.*

Que dit-elle ?

Le BARON, *bas à la Marquise.*

Que c'est un moyen d'assurer le prétendu engagement qu'elle veut que vous & moi , nous formions.

La VICOMTESSE.

N'approuvez - vous pas mon projet , Marquise.

La MARQUISE.

Moi , Madame , sûrement , & je suis bien reconnoissante de toutes les peines que vous vous donnez.

La VICOMTESSE.

Ei donc ! vous vous moquez de moi. Qui arrive là ? Ah ! c'est le Vicomte.

Le BARON.

Et Monsieur Desvallons.

S C E N E V I I.

La VICOMTESSE , La COMTESSE , La
MARQUISE , Le CHEVALIER , Le
VICOMTE , Le BARON , M. DES-
VALLONS , M. DROUSSIN.

La VICOMTESSE.

AH, Vicomte, vous êtes charmant!

Le VICOMTE.

Je vous amène Monsieur Droussin, que j'ai
eu beaucoup de la peine à déterminer.

M. DROUSSIN.

Madame la Vicomtesse, je vous demande
bien pardon; mais c'est que j'ai à Paris, une
affaire très-pressée, & que j'ai bien des choses
à vous observer.

La VICOMTESSE.

Tant-pis; car dans ce moment-ci, je ne peux
pas vous entendre.

M. DROUSSIN.

Songez donc qu'on ne sçauroit remettre;
Madame.

La VICOMTESSE.

Eh bien, il n'y a qu'à toujours faire l'Acte.

M. DROUSSIN.

Je ne serai pas long-tems , je vous dirai en bref. ...

La VICOMTESSE.

Moi , je n'ai qu'un mot à vous dire , il me faut absolument dix mille francs. Passez dans mon cabinet , je vais vous y aller trouver. Je ne veux pas de représentations.

Le VICOMTE.

Allez , allez , Monsieur Droussin.

M. DROUSSIN.

J'espere que Madame , voudra bien m'entendre. *Il sort.*

S C E N E V I I I .

La VICOMTESSE , La MARQUISE , La
COMTESSE , Le VICOMTE , Le CHE-
VALIER , Le BARON , Le MARQUIS ,
M. DESVALLONS.

La VICOMTESSE.

DES représentations ! Les gens d'affaires font odieux ! mais je ne les écoute jamais ; ils sont obligés de se taire , de faire ce que je veux , &c

& de s'en - aller. Où est donc Monsieur Desvallons?

M. DESVALLONS.

Me voici , Madame.

La VICOMTESSE.

Et le Marquis?

Le BARON.

Le voilà , le voilà.

La VICOMTESSE.

Vicomte , ne vous en-allez pas.

Le VICOMTE, *voulant sortir.*

C'est que....

La VICOMTESSE.

Non , nous avons besoin de vous , il faut que vous restiez. Asseyons - nous donc. Monsieur Desvallons , mettez-vous là. *Monsieur Desvallons , les Dames & quelques hommes , s'assoyent.* Ah ça , je voudrais que vous nous fîtes quelque chose..... Là..... Comment vous dirai-je bien ? ... Attendez.

M. DESVALLONS.

Mais , Madame , pourquoi ne voulez-vous pas de la Piece que j'eus l'honneur de vous lire la dernière fois?

La VICOMTESSE.

Parce que c'est une aventure tout-à-fait bour-

geoise , toute simple. Et puis, c'est dialogué comme tout le monde parle.

La MARQUISE.

Il me semble pourtant que cette Piece est intéressante.

Le MARQUIS , *ironiquement.*

Si vous voulez. Mais une Piece qui n'est pas en Vers , ne sçauroit réussir. Le style est toujours commun. *Au Chevalier.* Je vais appuyer les raisonnemens de la Vicomtesse ; nous lui ferons dire de bonnes choses.

M. DESVALLONS.

Monfieur , il y a des ouvrages où la Prose est préférable , pour mettre plus de vérité.

Le MARQUIS , *ironiquement.*

On dit toujours cela , quand on ne sçait pas faire des Vers.

M. DESVALLONS.

Mais , Monfieur , j'en fais quand j'en ai besoin.

Le CHEVALIER.

Et de très-bons même , Marquis.

Le MARQUIS , *ironiquement.*

Cela peut être ; mais dans cette Piece - ci , il n'y a point de Personnages intéressans. Je suis comme la Vicomtesse , il faut des gens de considération.

La VICOMTESSE.

Je suis bien-aïse que vous pensiez comme moi, Marquis.

Le MARQUIS.

Oui, dans ce moment.

M. DESVALLONS.

Mais, Monsieur, Moliere...

Le MARQUIS.

Moliere, Moliere... Est bien vieux. Il faut de l'esprit à présent, on est éclairé.

M. DESVALLONS.

Moliere, en manquoit-il ? Il connoissoit bien les hommes!

La VICOMTESSE.

Oui, les hommes de ce tems-là, peut-être : mais le Marquis, a raison.

Le VICOMTE.

Pour moi, je pense comme lui. Et tenez, je cause souvent avec les Comédiens ; je leur ai toujours entendu dire une chose très-sensée ; & ils s'y connoissent.

Le MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est, Vicomte ?

Le VICOMTE.

Qu'il ne faut jamais qu'un Acteur quitte la Scène, sans une tirade, qui le fasse applaudir.

Le MARQUIS.

Sûrement, & voilà ce qu'on fait avec des Vers. Convenez - en , Monsieur Desvallons , cela manque à votre Piece.

La VICOMTESSE.

Je suis fâchée de vous le dire , elle tombera tout à plat.

M. DESVALLONS , *souriant.*

Tout à plat ?

Le MARQUIS.

Oui , oui ; il faut nous consulter , Messieurs les Auteurs , sur les choses de goût.

M. DESVALLONS , *souriant.*

Mais , Monsieur....

La VICOMTESSE.

Et puis le titre. Les Enfants reconnoissans ! Cela ne présente rien à l'imagination , du tout , du tout.

Le VICOMTE.

Quoi , Monsieur Desvallons , les Enfants reconnoissans sont de vous ?

Le MARQUIS.

Ah ! voilà le Comte.



S C E N E I X.

La VICOMTESSE , La MARQUISE , La
COMTESSE , Le CHEVALIER , Le
BARON , Le MARQUIS , Le COMTE ,
Le VICOMTE , M. DESVALLONS.

La VICOMTESSE.

POURQUOI donc n'êtes-vous pas venu plu-
tôt , Comte ?

Le COMTE.

Ma foi , Madame , je ne m'en repens pas.

Le VICOMTE.

C'est honnête pour ces Dames.

La VICOMTESSE.

Voilà comme il est , je l'aime à la folie comme
cela , le Comte.

Le COMTE.

Mais c'est que j'ai raison. Qu'est-ce que vous
faites tous , ici ? On joue une Piece charmante ,
& vous n'y êtes pas ?

La VICOMTESSE.

Quelle Piece donc ?

Le COMTE.

Elle s'appelle , les Enfans reconnoissans.

La

La VICOMTESSE.

Les Enfans reconnoiffans ? Quoi, la Piece de Monsieur Desvallons ?

Le COMTE.

Je ne connois pas l'Auteur ; mais c'est une Piece délicieuse !

Le VICOMTE.

Elle a eu le plus grand succès. Pourquoi donc ne m'en avez vous rien dit en chemin ?

M. DESVALLONS.

Parce que je venois ici, & de plus, que je ne me suis pas fait connoître des Comédiens.

Le COMTE.

Monfieur, vous devez être très-content d'avoir fait cette Piece.

Le MARQUIS.

Elle n'avoit donc été ni annoncée, ni affichée ?

Le COMTE.

Non, du tout.

La VICOMTESSE.

C'est une plaisanterie ; ces Messieurs se sont donnés le mot pour nous persifler.

Le COMTE.

Ce qu'il y a de sûr ; c'est que nous n'avons pas donné le mot au public, qui est de notre

parti. Je n'ai jamais tant vu applaudir , depuis que je vais au Spectacle.

Le MARQUIS, *ironiquement.*

Mais ce n'est pas une Piece.

Le COMTE.

Je n'en sçais rien ; apparemment que je ne m'y connois pas , ni le Public non plus. Cependant tout est d'une vérité singuliere ; un intérêt très-vif , une gaieté charmante , & du meilleur ton.

Le MARQUIS, *ironiquement.*

Cela n'est pas écrit.

Le COMTE.

Pas écrit ? C'est écrit comme il faut que soit écrite une Comédie. Qu'on m'en donne souvent de pareilles.

Le MARQUIS, *ironiquement.*

Mais , le Président l'a entendue , & il s'y connoît.

La VICOMTESSE.

Oui , il fait de jolis Vers , des Parodies charmantes.

Le COMTE

Oh , il n'y a là ni Vers ni Parodies. . . . Eh ; parbleu , vous dites , le Président ; nous y étions ensemble , & il n'a pas cessé d'applaudir.

Le MARQUIS. , *à la Vicomtesse.*

Madame , je pense une chose. Il pourroit fort bien faire votre fête , le Président.

La VICOMTESSE , *avec distraction.*

C'est vrai ?

Le COMTE , *bas au Marquis.*

Qu'est-ce que tu dis donc là ?

Le MARQUIS , *bas au Comte.*

Tu viens de me faire grand plaisir !

La VICOMTESSE.

Marquis , nous avons Morinval , le Secrétaire du Vicomte , à qui je ne pensois pas.

Le MARQUIS.

Et sans doute , c'est ce qu'il nous faut , cela vaut bien mieux.

La VICOMTESSE.

Mesdames , voulez-vous passer dans le salon ? Je vais vous y aller trouver. Monsieur Desvalons , allez avec ces Dames.



S C E N E X.

La VICOMTESSE, Le MARQUIS,
Le COMTE, Le VICOMTE.

Le MARQUIS, *au Vicomte, pendant que la
Vicomtesse, voit sortir ses Dames.*

EH bien, Rosine ? ce que je t'ai dit est-il vrai ?
Le VICOMTE.

Elle m'a dit que non ; je lui ai donné ce dia-
mant que tu me connoissois, elle m'a assuré que
jamais elle n'écouterait Languillière. J'ai ima-
giné une chose excellente ; restez tous les deux,
vous allez voir.

La VICOMTESSE.

Marquis, ne venez-vous pas ?

Le MARQUIS.

Je vous suis, Madame.

La VICOMTESSE.

Que dites - vous du petit Desvallons ? Cela
n'a point d'esprit du tout.

Le MARQUIS, *persiflant.*

C'est vrai, au moins.

La VICOMTESSE.

Il ne sçait qu'écrire. Le Comte est venu là,
nous le gâter.

Le COMTE.

J'ai dit ce que j'ai vu , & ce que j'ai éprouvé.

La VICOMTESSE.

Je ne sçais où j'avois pris l'idée de me servir de lui , je suis bien-aïse d'en être débarrassée ; j'aurois été obligée de lui faire un présent d'une cinquantaine de louis , & avec cela , je paierai ma Loge à l'Opéra.

Le MARQUIS , *ironiquement.*

Voilà ce qu'on appelle avoir de l'économie ! Et puis c'est la seule chose qu'il faut payer , rien ne doit aller avant.

La VICOMTESSE.

Allons , venez.

Le VICOMTE.

Madame , je voudrois bien vous dire un mot. Je peux parler devant eux.

La VICOMTESSE.

Qu'est-ce que c'est ?

Le VICOMTE.

Vous êtes amie de l'oncle de Languilliere , vous devriez lui écrire que son neveu se dérange fort , & qu'il se ruinera tôt ou tard. Je l'aime beaucoup moi , & ce seroit un service à leur rendre à tous les deux.

La VICOMTESSE.

Si cela vous intéresse, je ne demande pas mieux.

Le VICOMTE.

Vous me ferez le plus grand plaisir.

Le MARQUIS, *bas au Vicomte.*

Très-bien, Vicomte !

Le VICOMTE.

J'ai encore une autre chose à vous demander, & dont il y a long - tems que je vous ai prié. Le Procureur de mes créanciers, cherche à établir une direction: le Président, pourroit, par l'autorité qu'il a sur lui, arrêter ces gens-là. Ecrivez-lui; mais très-fortement.

La VICOMTESSE.

Je le veux bien.

Le VICOMTE.

Tout-à-l'heure.

La VICOMTESSE.

Dans l'instant. Je vais trouver Monsieur Drouffin.

Le VICOMTE.

Je vous suis. *Ils s'en-vont.*



SCÈNE XI.

Le MARQUIS, Le COMTE.

Le COMTE, *au Marquis.*

TU crois qu'elle écrira à l'oncle de Languillière ?

Le MARQUIS.

Pourquoi pas ?

Le COMTE.

Elle lui doit deux mille écus, elle n'aura garde de le faire souvenir d'elle.

Le MARQUIS.

Mais, au Président ?

Le COMTE.

Elle veut le quitter, il est presque ruiné, elle ne lui écrira pas plus qu'à l'autre.

Le MARQUIS.

Voilà donc le Vicomte, bien mal dans ses affaires ?

Le COMTE.

Je t'en réponds. Viens-tu ?

Le MARQUIS.

Allons.

Fin du Troisième Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

La VICOMTESSE, Le MARQUIS.

La VICOMTESSE.

LE petit Desvallons est parti, & le Secrétaire du Vicomte, n'arrive point!

Le MARQUIS.

Cela n'avance pas votre fête; c'est désespérant quand on a formé un projet, de le voir languir!

La VICOMTESSE.

Quand on est sûre que rien ne le fera manquer, l'inquiétude est moins vive. Il y a des gens, à ce qu'on m'a dit, qui se flattent de rompre le mariage de la Marquise & du Baron.

Le MARQUIS.

Cela pourroit arriver.

La VICOMTESSE.

C'est très-adroit, de prendre un homme rebuté d'une femme, pour lui faire faire des propositions de mariage.

Le MARQUIS.

Chacun a son petit manège ; ceux qui n'ont pas besoin d'adresse , ne s'en servent pas.

La VICOMTESSE.

On a pourtant cru en employer , en disant à la Marquise , qui est mon amie , beaucoup de mal de moi.

Le MARQUIS.

La première marque d'intérêt qu'on doit donner à une femme qu'on veut épouser , c'est de la servir.

La VICOMTESSE.

Et pour cela , on lui montre le desir de la détacher de quelqu'un qu'elle aime tendrement.

Le MARQUIS.

Il y a des erreurs en amitié comme en amour.

La VICOMTESSE.

Est-ce une erreur d'aimer une personne , à qui l'on a les plus grandes obligations ?

Le MARQUIS.

Mais quand , au lieu de lui avoir des obligations , elle vous entraîne vers votre ruine ; celui qui le voit doit en avertir.

La VICOMTESSE.

Qui peut avoir le projet de ruiner son amie ?

Le MARQUIS.

Je ne dis pas que le projet soit formé , on

n'en sçait rien ; peut-être est-ce innocemment que cela arriveroit , je le croirois même assez ; il est si naturel de conduire les autres , comme on s'est conduit soi-même.

La VICOMTESSE.

On blâme aisément la conduite d'autrui.

Le MARQUIS.

Et l'on a tort ; mais on n'a pas tort de prévoir & de s'inquiéter pour les gens à qui l'on est attaché.

La VICOMTESSE.

Cette conduite est donc bien répréhensible ?

Le MARQUIS.

Moi , je ne le trouve peut-être pas ; mais la voix publique s'accorde là-dessus : il faut suivre le torrent , malgré soi. Les ames foibles , ou subjuguées , ne le croiront pas , que vous importe ?

La VICOMTESSE.

Subjuguées ?

Le MARQUIS.

Oui ; puisque loin de sentir le bien qu'on leur veut , & de se garantir des pièges qu'on leur tend , elles s'y jettent à corps perdu.

La VICOMTESSE.

Des pièges ? Et qui peut tendre des pièges ?

Le MARQUIS.

Oh, tout le monde ; selon ses intérêts.

La VICOMTESSE.

C'est un peu général ; tout le monde.

Le MARQUIS.

Mais chacun peut prendre sa part dans ce que je dis là.

La VICOMTESSE.

Il est fort singulier que vous me teniez à moi-même de pareils propos !

Le MARQUIS.

Nous causons , la conversation entraîne.

La VICOMTESSE.

La conversation est impertinente.

Le MARQUIS.

Impertinente ? Cela n'est pas bien vu , permettez-moi de vous le dire , Vicomtesse. Quelqu'un qui se croit éclairé , & qui veut faire part de ses lumières , ne sçauroit avoir des torts.

La VICOMTESSE.

C'est donc celle qui écoute ce quelqu'un ; qu'elle ne devrait pas souffrir dans le lieu qu'elle habite.

Le MARQUIS.

Oui , si cette personne n'oublioit pas qu'elle est chez une autre , & qu'elle n'y domine pas

tout le monde , comme la maîtresse de la maison.

La VICOMTESSE.

Adieu. Vous avez quelquefois des manières de vous exprimer , si extraordinaires & si conséquentes , qu'on ne sçauroit causer avec vous.

Le MARQUIS.

Une autre fois , je m'exprimerai plus clairement ; mais j'avois compté sur la force & la sagacité de votre esprit.

La VICOMTESSE.

Je ne crois pas que nous reprenions jamais , ici , cette conversation. *Elle s'en-va.*

Le MARQUIS.

Est-ce que vous voudriez nous quitter ? Ah ! vous ne ferez pas assez cruelle pour cela. Et cette pauvre Marquise , que deviendrait-elle sans vous ?



S C E N E II.

Le COMTE, Le MARQUIS.

Le MARQUIS, *riant.***E**LLLE est désespérée, furieuse!

Le COMTE.

Qui donc ?

Le MARQUIS.

La Vicomtesse.

Le COMTE.

Tout de bon ? J'en suis enchanté !

Le MARQUIS.

Nous venons d'avoir une conversation excellente ! Je te réponds que je ne l'ai pas épargnée.

Le COMTE.

Tu as très-bien fait. Je lui en dois, elle m'a brouillé avec une femme. . . .

Le MARQUIS.

Voilà comme elle est. Elle veut empêcher la Marquise de m'épouser, & elle lui fait préférer le Baron : je sçais bien pourquoi. Le Chevalier, a dit à la Marquise, tout ce que je pensois de la Vicomtesse, pour l'en détacher apparemment, & la Marquise le lui aura redit.

Le COMTE.

Elle est foible , la Marquise.

Le MARQUIS.

Elle est de bonne foi ; elle ne croit pas que personne puisse l'aimer autant que la Vicomtesse , & celle-ci use de cette prétendue amitié , pour lui faire faire tout ce qui lui plaît.

Le COMTE.

Si tu veux , je te vengerai de la Vicomtesse.

Le MARQUIS.

Parbleu , si je le veux ! . . . Mais par-là , détromperons-nous la Marquise ?

Le COMTE.

Non ; mais nous chagrinerons la Vicomtesse ; c'est toujours autant de pris.

Le MARQUIS.

A la bonne heure ; mais comment cela ?

Le COMTE.

Ce que j'avois prévu est arrivé ; les deux lettres que le Vicomte avoit exigé d'elle , n'ont pas été portées à Paris ; le Valet-de-chambre a fait semblant de partir , & il a passé la nuit à boire avec le mien , qui me l'a dit , pour s'excuser de ce qu'il étoit yvre , ce matin.

Le MARQUIS.

C'est délicieux ! Il faut attendre le moment favorable , pour apprendre cela au Vicomte.

Le COMTE.

Sans doute. Je te cherchois pour te dire encore une découverte que j'ai faite.

Le MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est ?

Le COMTE.

J'ai été occupé hier , toute la soirée , de me rappeler où j'avois vu la Comtesse , sans pouvoir y parvenir ; enfin ce matin je me suis souvenu que c'est à Bordeaux , où je passois avec mon Régiment ; mais elle avoit un autre nom.

Le MARQUIS.

Il n'y a rien d'extraordinaire à cela.

Le COMTE.

D'avoir un autre nom , sans doute ; mais ce que je ne comprends pas ; c'est pourquoi l'on dit ici , qu'elle épouse le Chevalier.

Le MARQUIS.

Parbleu , tu t'étonnes de tout aujourd'hui.

Le COMTE.

Quoi , tu veux qu'elle épouse son frere ?

Le MARQUIS.

Son frere ?

Le COMTE.

Oui , il étoit avec elle à Bordeaux , je m'en

souviens très-bien , & je te réponds que je ne me trompe point du tout.

Le MARQUIS.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Le COMTE.

Je n'en sçais rien.

Le MARQUIS.

Ils ne t'ont donc pas reconnu ?

Le COMTE.

Non.

Le MARQUIS.

Plus je rêve , moins je pénètre l'objet de ce mystere.

Le COMTE.

Il y a un moyen tout simple de le découvrir.

Le MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est ?

Le COMTE.

Voici le Chevalier , tu vas voir.



SCENE

SCÈNE III.

Le MARQUIS, Le CHEVALIER,
Le COMTE.

Le CHEVALIER.

MARQUIS, je vous cherche pour vous dire...

Le MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est ?

Le CHEVALIER.

Que nous sommes vous & moi, très-mal
avec la Vicomtesse.

Le MARQUIS.

Cela doit être. Je viens de lui parler d'un
ton... Mais qui vous l'a dit ?

Le CHEVALIER.

Le Baron, qui vient d'être témoin d'une
conversation très-vive qu'elle vient d'avoir
avec la Marquise.

Le MARQUIS.

Tout de bon ?

Le CHEVALIER.

Oui ; elle a dit qu'elle vouloit absolument
s'en-aller, si vous demeuriez ici davantage.

Le COMTE.

Eh bien, la Marquise l'a priée de rester.

Le CHEVALIER.

Elle n'avoit garde de partir.

II. Vol.

M

Le MARQUIS.

Je le crois comme vous. Elle lui a donc fait promettre de me fermer sa porte ?

Le CHEVALIER.

Le Baron n'a pas voulu m'en dire davantage.

Le COMTE.

Si le Baron faisoit bien, il empêcheroit la Marquise, lorsqu'il l'aura épousée, de revoir jamais la Vicomtesse.

Le MARQUIS.

Le Baron, n'épousera pas la Marquise.

Le CHEVALIER, *avec joie.*

Vous le croyez ?

Le MARQUIS.

Rien n'est plus sûr.

Le CHEVALIER.

Ce sera donc vous ?

Le COMTE.

Lui ? Bon ! il a bien un autre projet :

Le MARQUIS.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

Le COMTE.

Pendant que nous tenons le Chevalier, pour quoi ne lui en pas parler ?

Le MARQUIS.

D'honneur, je crois qu'il est devenu fou.

Le COMTE.

Mais les mariages ne se font pas autrement.

Le CHEVALIER.

Je ne vous comprends pas.

Le MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus.

Le COMTE.

A quoi bon dissimuler ? Ne m'as-tu pas dit que tu desirois d'épouser la Comtesse ?

Le MARQUIS.

Le Chevalier, je crois, ne le trouveroit pas bon.

Le COMTE.

Le Chevalier, fera fort aisé d'être allié avec toi ; n'est-ce pas, Chevalier ?

Le CHEVALIER, *étonné.*

Que dites-vous ?

Le COMTE.

Qu'il vous sera fort aisé d'y faire consentir Madame votre sœur.

Le CHEVALIER.

Ma sœur ?

Le MARQUIS.

En vérité, la tête lui a tourné.

Le COMTE.

Oui, tourné ! Le Chevalier, peut te dire si elle a d'autres engagements, la Comtesse.

M ij

Le CHEVALIER.

Je vous avoue. . . .

Le COMTE.

Que vous êtes surpris, & que vous ne vous souvenez pas que nous avons soupé ensemble à Bordeaux, dans le tems qu'elle s'appelloit la Marquise de Beldour.

Le CHEVALIER.

Pardonnez-moi, je me le rappelle à présent: Je ne m'attendois pas que ce mystere seroit découvert: je vous demande en grace le plus grand secret.

Le COMTE.

C'est selon; il faut faire nos conditions.

Le CHEVALIER.

Quelles font-elles?

Le COMTE.

Que vous nous seconderez à détruire la Vicomtesse, dans l'esprit de la Marquise.

Le CHEVALIER.

C'est tout ce que je desire.

Le MARQUIS.

C'est elle qui vous a empêché d'épouser la Marquise.

Le CHEVALIER.

Je n'en sçaurois douter.

Le COMTE.

Quel étoit votre projet , en feignant d'aimer la Comtesse ?

Le CHEVALIER.

De tâcher d'inspirer de la jalousie à la Marquise ; afin de la ramener.

Le MARQUIS.

C'est la Vicomtesse qui a proposé le Baron ?

Le CHEVALIER.

Oui , elle a saisi cette occasion , & le Baron aimoit ma sœur ; je ne sçais pas comment il y a consenti : il a peut-être été piqué de ce qu'elle paroïsoit vouloir bien m'épouser.

Le COMTE.

C'est une découverte délicieuse ! Au moins , de ceci , il n'épousera pas la Marquise , & la Vicomtesse en sera désespérée.

Le CHEVALIER.

Vous croyez qu'il n'épousera pas la Marquise ?

Le COMTE.

Oh , parbleu , nous l'en empêcherons.

Le CHEVALIER.

Mais si elle l'aime ? car voilà ce que je crains.

Le MARQUIS.

Cela ne se peut pas ; il n'y a que vous qu'elle

puisse aimer , je le parierois ; mais il faut que la Vicomtesse ignore tout cela , que même la Marquise n'en sçache rien , que lorsqu'il sera nécessaire ; que la fête de la Vicomtesse , serve à votre mariage avec la Marquise , & qu'elle apprenne que c'est nous qui ayons tout conduit. Elle sera furieuse d'avoir été trompée , par vous & par la Comtesse.

Le CHEVALIER.

Mais comment faire consentir la Marquise ; à se détacher du Baron & de la Vicomtesse ?

Le MARQUIS.

Il me vient une idée admirable !

Le COMTE.

Qu'est-ce , que c'est ?

Le MARQUIS.

La Marquise vient , je n'ai pas le tems de vous l'expliquer. Chevalier , il ne faut pas que vous soyez présent ; mais j'ai besoin du Comte , pour tout affirmer ; vous verrez comme je vais vous servir. Envoyez-nous la Comtesse , seulement.

Le CHEVALIER.

Je laisse mes intérêts entre vos mains.

Le MARQUIS.

Laissez , laissez - nous faire , nous vous en répondons.

SCÈNE IV.

La MARQUISE, Le MARQUIS,
Le COMTE.

Le MARQUIS.

IL n'est pas difficile d'imaginer qui vous cherchez, Madame.

La MARQUISE.

Je peux le dire, je crois, sans craindre qu'on me blâme, & si cela arrivoit, il m'importeroit même fort peu.

Le MARQUIS.

C'est la Vicomtesse, je n'en doute point.

La MARQUISE.

Oui, Monsieur. *Elle veut s'en-aller.*

Le MARQUIS.

Madame, un moment s'il vous plaît.

La MARQUISE.

Vous voulez peut-être vous plaindre de ce que je lui ai dit tous les propos que vous m'avez fait tenir par le Chevalier ?

Le MARQUIS.

Moi ? Non, Madame. Ce procédé est de quelqu'un qui est de bonne foi, & qui n'a point de secret pour son amie. *Ironiquement.* La

Vicomtesse, est pour vous de même, & il y auroit de l'ingratitude à vous, de vous conduire autrement.

La MARQUISE.

Vous plaisantez ; mais rien ne détruira la bonne opinion que j'ai d'elle.

Le MARQUIS.

Je n'ai jamais eu ce projet, Madame ; & je suis même très-aise d'avoir à vous féliciter du desir qu'elle a montré de vous servir.

La MARQUISE.

Quand vous me parlerez sur ce ton-là, je vous écouterai ; car il est vrai que je lui ai les plus grandes obligations.

Le COMTE.

Oui, par exemple, de vouloir vous faire épouser le Baron ; parce qu'elle craignoit que vous ne vous déterminassiez en faveur du Chevalier, qu'elle n'aime pas.

La MARQUISE.

Vous croyez qu'elle n'aime pas le Chevalier ?

Le MARQUIS.

A présent ; elle n'a pas toujours pensé de même.

La MARQUISE.

Le Chevalier, se plaint d'elle, & tient là-dessus des propos fort extraordinaires.

Le MARQUIS.

C'est fort ordinaires , que vous voulez dire,
Marquise.

La MARQUISE.

Si c'est pour cela que vous me retenez....

Le MARQUIS.

Non ; mais je serois bien-aïse de vous ap-
prendre de qui il auroit lieu de se plaindre réel-
lement , s'il le sçavoit.

La MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est ?

Le MARQUIS.

Prévenue comme vous l'êtes , pour la Vicom-
tesse , je ne sçais si je peux vous le dire.

La MARQUISE , *avec humeur.*

Voyons , Monsieur , voyons.

Le MARQUIS.

Connoissez-vous bien la Comtesse ?

La MARQUISE.

Non , pas absolument.

Le MARQUIS.

Vous ne sçavez pas qu'elle est sœur du Che-
valier ?

La MARQUISE , *très-surprise.*

La Comtesse , sœur du Chevalier ?

Le MARQUIS.

Oui , Madame.

La MARQUISE.

Et pourquoi dit-on qu'il va l'épouser ?

Le MARQUIS.

C'est la Vicomtesse , qui a engagé le Chevalier , à vous le faire croire , pour , lui a-t-elle dit , vous faire déterminer en sa faveur , & elle ne vouloit que le tromper.

La MARQUISE.

Comment ?

Le MARQUIS.

C'est un piège qu'elle vous a tendu à tous les deux , pour profiter de votre dépit , & vous engager par ce moyen , à épouser le Baron.

La MARQUISE.

Seroit-il bien possible ?

Le MARQUIS.

Rien n'est plus vrai ; c'est le Comte qui a découvert tout cela.

La MARQUISE.

Ce que vous me dites là , me confond. La Comtesse , sœur du Chevalier ?

Le COMTE.

Oui , Madame ; j'ai été surpris , en arrivant ici , de ce feint mariage dont on parloit.

Le MARQUIS.

Et c'est ce qui nous en a fait rechercher le principe.

La MARQUISE.

La Vicomtesse , pourroit me jouer ainsi !

Elle rêve.

Le COMTE , *bas au Marquis.*

Nous faisons-là une chose affreuse !

Le MARQUIS , *bas au Comte.*

Bon ! Elle n'aura que le regret de ne l'avoir pas imaginé ni prévu.

La MARQUISE.

Elle ignoroit donc que le Baron aimoit la Vicomtesse ?

Le MARQUIS.

Vraisemblablement.

La MARQUISE.

La Comtesse , a risqué de perdre le Baron ?

Le MARQUIS.

Elle a sans doute cru que vous aimiez trop réellement le Chevalier , pour consentir à ce mariage , & elle aura été piquée contre le Baron , d'avoir accepté cette proposition.

La MARQUISE.

Je ne sçaurois croire tout cela.

Le MARQUIS.

Voici la Comtesse , sçachez s'il est vrai qu'elle aime le Baron , ce sera une preuve de tout ce que nous vous avons dit.

La MARQUISE.

Marquis, ne dites rien à la Vicomtesse, de tout ce que vous venez de m'apprendre, non plus qu'au Chevalier.

Le MARQUIS.

Nous ferons discrets.

Le COMTE, *au Marquis.*

La Vicomtesse, niera quand elle sçaura tout cela.

Le MARQUIS, *au Comte, en s'en-allant.*

Elle n'en fera pas moins perdue.

S C E N E V.

La MARQUISE, La COMTESSE,

Le BARON.

La COMTESSE.

IL n'est point ici, Baron.

La MARQUISE.

Qui cherchez-vous, Madame ?

La COMTESSE.

Le Chevalier : on m'a dit qu'il étoit venu chez moi, & que je le trouverois ici.

La MARQUISE , *souriant.*

Votre empressement n'a rien que de convenable, & pour moi je le trouve tout simple.

La COMTESSE.

Vous plaisantez , Madame ; mais en vérité...

La MARQUISE.

Non , ma chere Comtesse.

La COMTESSE.

Madame , vous me voulez sûrement du mal.

La MARQUISE.

Au contraire , je vous plains bien sincèrement de toutes les inquiétudes que je vous ai causées.

La COMTESSE.

Que voulez-vous dire , Marquise ? expliquez-vous.

La MARQUISE.

Je vous rends le Baron , il est toujours fidele ; & toujours digne de vous.

La COMTESSE.

Est-il possible ?

Le BARON , *bas à la Marquise.*

Que faites-vous , Madame ? *A part.* Ah ! serois-je assez heureux !...

La MARQUISE.

J'admire la tendresse de la Comtesse , pour

son frere , d'avoir risqué de vous perdre , par complaisance pour lui.

La COMTESSE.

Comment , pour mon frere ?

Le BARON.

Quoi?...

La MARQUISE.

Oui , Comtesse , je sçais que le Chevalier , est votre frere.

Le BARON , *à la Comtesse.*

Ah ! Madame , je vous demande pardon d'avoir pu vous soupçonner de me trahir , & d'avoir feint de vous abandonner.

La COMTESSE.

N'ai-je pas les mêmes torts vis-à-vis de vous , Baron ? N'ai-je pas cru que vous épousiez Madame ?

Le BARON.

Nous l'avons tous deux laissé croire , sans jamais en avoir eu le desir.

La MARQUISE.

Oui ; c'est un projet de la Vicomtesse ; mais je ne veux pas qu'elle sçache encore que je suis instruite de tous ses desseins sur moi. Le Marquis & le Comte , à qui j'ai obligation de tout ce que j'ai appris , m'ont promis le secret. Baron , feignons toujours devant elle , je vous prie.

Le BARON.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira. *A la Comtesse.* Mais, Madame, fixez du moins le jour où je ferai heureux.

La COMTESSE.

Notre bonheur dépend de la Marquise.

La MARQUISE.

Comment ?

La COMTESSE.

Vous devez m'entendre, Madame ; si mon frere. . . .

La MARQUISE.

Le voici ; je ne veux pas lui parler actuellement.

Le BARON.

Ah ! Madame, par grace.

La MARQUISE.

Non, laissez-moi, je vous prie. *Elle sort avec précipitation.*



S C E N E V I .

La COMTESSE , Le CHEVALIER,
Le BARON.

Le CHEVALIER.

EST-CE que la Marquise m'évite ? Pourquoi donc s'en-va-t-elle aussi précipitamment ?

La COMTESSE.

Nous ne pouvons pas encore sçavoir quels sont ses desseins ; par rapport à vous , elle sçait tout.

Le CHEVALIER.

Elle est donc sûre que vous êtes ma sœur ?

La COMTESSE.

Oui ; mais le Marquis & le Comte , n'en font pas restés là , ils l'ont assurée que la Vicomtesse , s'est mise à la tête de notre projet , pour vous tromper & pour la tromper elle-même , & la forcer d'épouser le Baron,

Le CHEVALIER.

Et le croit-elle ?

Le BARON.

Si bien ; qu'elle paroît très-piquée contre la Vicomtesse.

Le

Le CHEVALIER , *avec joie.*

Ils m'ont bien tenu parole. Cependant...

La COMTESSE.

Elle nous a priés de lui laisser ignorer qu'elle est instruite de tout cela.

Le BARON.

C'est d'un bon augure pour vous.

La COMTESSE.

Je la crois humiliée d'avoir été la dupe d'une femme en qui elle l'avoit la plus grande confiance.

Le CHEVALIER.

Mais si la Vicomtesse a une conversation avec elle , & qu'elle lui fasse avouer tout ce qu'elle sçait , elle se justifiera , elle sçaura lui persuader aisément que ce sont des imputations fausses ; & son empire sera encore mieux établi que jamais.

La COMTESSE.

Voilà ce que je crains , comme vous.

Le CHEVALIER.

Si du moins , elle avoit voulu m'entendre , peut-être que l'amour. . . . Mais le Baron , n'avoit-il pas fait sur son cœur l'impression que je craignois ? Ne me flattez point , Baron , je vous en conjure.

II. Vol.

N



Le BARON.

Il est impossible que vous foyez malheureux. Lorsqu'elle a consenti à laisser croire que je l'épouserois, ce n'étoit, disoit-elle, que pour me servir, & pour me faire réussir auprès de Madame ; mais elle étoit si troublée, qu'elle vous a nommé plusieurs fois au lieu d'elle.

Le BARON.

Pourquoi donc n'a-t-elle pas voulu rester, lorsque je suis arrivé ?

La COMTESSE.

Elle est inquiète, agitée de différens mouvemens, & peut-être ne sçait-elle pas bien encore à quoi s'en tenir.

Le CHEVALIER.

Mais si elle m'aime réellement. . . . Ma sœur ; j'ai envie d'aller me jeter à ses pieds, & de profiter de ce moment de trouble.

La COMTESSE.

Je n'ose vous le conseiller. Avec la Marquise, il ne faut rien brusquer ; laissez agir les réflexions qu'elle pourra faire : lorsque l'on aime bien, elles tournent toujours au profit de l'amour.

Le CHEVALIER.

Mais, si la Vicomtesse s'est justifiée, je suis perdu !

Le BARON.

La voici, elle paroît inquiète.

SCÈNE VII.

La VICOMTESSE, La COMTESSE,

Le CHEVALIER, Le BARON.

La VICOMTESSE.

BARON, sçavez-vous ce que peut avoir la Marquise?

Le BARON.

Pourquoi donc?

La VICOMTESSE.

Je viens de chez elle, on m'a dit qu'elle étoit renfermée.

Le BARON.

Oui, mais non pas pour vous; sûrement elle ne l'est jamais.

La VICOMTESSE.

Non, pas ordinairement; si elle étoit malade, cela ne l'empêcheroit pas de me voir.

Le BARON.

C'est sans doute la faute de ses gens.

La VICOMTESSE.

J'ai insisté, cela me confond!

Nij

Le BARON.

Ce sont peut-être les vapeurs.

La VICOMTESSE.

Je le crains. Voyez-la, vous y êtes intéressé plus que personne.

Le BARON.

J'y vais; mais vous la verrez.

La VICOMTESSE.

Allez-y aussi, Madame.

La COMTESSE.

Si elle n'a pas voulu vous voir, elle ne nous verra pas non plus.

La VICOMTESSE.

Pourquoi donc, Madame? Ce n'est point du tout une raison.

La COMTESSE.

Je vais toujours sçavoir si elle n'est pas incommodée. Chevalier, venez-vous?

Le CHEVALIER.

Je vous suis. *Ils sortent.*

La VICOMTESSE, à elle-même.

Ceci m'inquiète.



SCENE VIII.

La VICOMTESSE, Le VICOMTE.

Le VICOMTE.

EH bien, Madame, quelles réponses a-t-on fait à vos lettres ?

La VICOMTESSE.

Ne vous l'a-t-on pas dit ?

Le VICOMTE.

Non vraiment.

La VICOMTESSE.

Duval est revenu. Je n'aurai de réponses que dans la journée ; ne foyez pas inquiet.

Le VICOMTE.

C'est bien aisé à dire.

La VICOMTESSE.

Et Morinval, n'est pas arrivé ?

Le VICOMTE.

Je l'attends.

La VICOMTESSE.

Mais c'est que je voudrois que ma fête fût dé-
cidée.

Le VICOMTE.

C'est bien intéressant !

La VICOMTESSE.

Sans doute. Je voudrais engager la Marquise, à fixer le jour de son mariage avec le Baron, & ce seroit un prétexte.

Le VICOMTE.

Que vous fait ce mariage? Vous êtes bien bonne de vous tant intéresser à ces gens - là, quand vous négligez mes affaires.

La VICOMTESSE.

Est-ce que je les néglige? N'ai-je pas fait tout ce que vous avez voulu?

Le VICOMTE.

Oui, pour avoir dix mille francs.

La VICOMTESSE.

Mais les ai-je?

Le VICOMTE.

Vous les aurez.

La VICOMTESSE.

Il y a de l'ingratitude à vous.

Le VICOMTE.

Oui, de l'ingratitude; c'est bien là, de quoi vous vous embarrassez.

La VICOMTESSE.

Mais pourquoi cette humeur?

Le VICOMTE.

Ce n'est pas de l'humeur, c'est de l'inquiétude.

La VICOMTESSE.

Chacun a la sienne. Faites - moi donc dire
quand Morinval sera arrivé.

Le VICOMTE , *s'en-allant.*

Tout cela me tourmente.

La VICOMTESSE , *suivant le Vicomte.*

Monfieur , entendez-vous ?

Le VICOMTE.

Oui , oui.

Fin du quatrième Acte.





ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Le COMTE, Le MARQUIS.

Le COMTE.

EH bien, Marquis?

Le MARQUIS.

Ma foi, tout va à merveilles.

Le COMTE.

Mais quoi ?

Le MARQUIS.

La Marquise est triste : la Vicomtesse est inquiète ; elle voudroit sçavoir ce qu'a la Marquise ; mais celle-ci évite le tête-à-tête.

Le COMTE.

Elle craint l'explication ; ainsi nous pouvons être tranquilles.

Le MARQUIS.

Le Vicomte, est en colere contre sa femme ; de ce qu'elle n'a point de réponses de ses lettres.

Le COMTE.

C'est excellent ! Et elle est furieuse de ce que

Morinval n'arrive point, à ce que m'a dit le Vicomte.

Le MARQUIS.

C'est délicieux !

Le COMTE.

Oui ; mais le pauvre diable de Vicomte , ne savait pas encore son malheur.

Le MARQUIS.

Quoi donc ?

Le COMTE.

Languilliere , lui a enlevé Rosine ; c'est une chose faite sans retour.

Le MARQUIS.

Il m'avoit pourtant assuré qu'il ne craignoit rien.

Le COMTE.

Dans son chagrin , il s'en prendra à la Vicomtesse , de n'avoir point écrit à l'oncle.

Le MARQUIS.

Mais il auroit été trop tard.

Le COMTE.

Qu'est-ce que cela fait ? On s'en prend à tout , quand on est contrarié.

Le MARQUIS.

A propos ; le Baron , épouse la Comtesse , à ce que m'a dit le Chevalier.

Le COMTE.

La Vicomtesse, le sçait-elle?

Le MARQUIS.

Non, pas encore.

Le COMTE.

Et toi, tes projets sur la Marquise, que deviennent-ils ?

Le MARQUIS.

Je la croyois détachée du Chevalier, quand j'y ai pensé ; je n'y pense plus, je la lui abandonne. On trouve toujours à se marier, quand on ne cherche que de l'argent, & qu'on a un nom.

Le COMTE.

Qui retient la Marquise ? qui l'empêche de s'expliquer ?

Le MARQUIS.

Ma foi, je n'en sçais rien ; l'embarras de rompre avec la Vicomtesse, peut-être.

Le COMTE.

Ecoute donc ; avec des femmes comme celle-là, quoique l'on n'ait rien à se reprocher, on y regarde à deux fois.

Le MARQUIS.

Je crois qu'elle sera furieuse contre nous.

Le COMTE.

Je le voudrois , cela me divertiroit ; ce sera toujours une bonne chose à conter.

Le MARQUIS.

Voici la Marquise.

Le COMTE.

Elle rêve profondément.

Le MARQUIS.

Elle ne nous voit pas.

Le COMTE.

Il faut la déterminer.

Le MARQUIS.

Le veux-tu ?

Le COMTE.

Ma foi oui ; j'ai affaire à Paris , & je veux voir la fin de tout cela , avant de m'en-aller.

Le MARQUIS.

Et moi aussi.



S C E N E I I.

La MARQUISE , Le COMTE ;

Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

VOUS me paroissez bien occupée , Madame.

La MARQUISE.

'Ah ! Marquis , vous m'avez mise dans le plus grand embarras.

Le MARQUIS.

Comment donc ?

La MARQUISE.

Je crains autant de revoir la Vicomtesse , que si j'étois coupable envers elle.

Le COMTE.

Bon , quelle enfance ! Je ne voudrois seulement pas d'explication , à votre place.

La MARQUISE.

Je voudrois pouvoir l'éviter ; mais rompre sans qu'elle en sçache les raisons , je ne lui paroîtrai qu'une capricieuse ; il y a déjà long-tems qu'elle croit que je n'ai pas une façon de penser à moi.

Le MARQUIS.

C'est vrai , elle le dit par-tout.

La MARQUISE.

Et qu'elle m'accuse d'irrésolution ;

Le COMTE.

Pour lors elle ne le pourra plus , & ce n'est pas là ce que vous devez craindre.

La MARQUISE.

Oui ; mais elle me couvrira de ridicules.

Le MARQUIS.

Sa réputation est faite , & la vôtre est sans reproches ; tous les torts seront de son côté.

La MARQUISE.

Je crains de vous compromettre tous les deux.

Le COMTE.

Ah ! que cette crainte ne vous arrête point.

Le MARQUIS.

Je ne crois pas qu'elle ose se plaindre de nous.

Le COMTE.

Parlez , parlez , Madame , tant que vous le voudrez.

La MARQUISE.

J'ai envie de lui dire , que le Baron , sur lequel je comptois , m'abandonnant pour la Comtesse , je veux rester veuve.

Le MARQUIS.

Et voulez-vous que le Chevalier , croye que vous aimez le Baron ?

La MARQUISE.

Que dites-vous ?

Le COMTE.

Ce qui arrivera. C'étoit là toute sa crainte.

La MARQUISE.

Quoi, il m'a cru réellement capable de l'épouser ?

Le MARQUIS.

Et sans cela, cette feinte auroit-elle autant duré ? Vous ne l'avez donc point vu depuis que nous vous avons instruite ?

La MARQUISE.

Je voulois prendre avant une résolution, & je ne le puis.

Le MARQUIS.

Et vous sacrifiez votre bonheur à une femme, qui ne vous faisoit rien faire que pour elle, dont le but étoit de vous dominer toujours, & qui ne veut vous faire abandonner le Chevalier, que parce qu'il lui déplait ; c'est une foiblesse dont vous ne devez pas même être soupçonnée.

La MARQUISE.

Que voulez-vous, je n'en suis pas la maîtresse ; donnez - moi du tems, laissez - moi y réfléchir encore. *Elle sort.*

Le MARQUIS.

Je ne vous quitte pas. *Au Comte.* Je veux absolument la déterminer.

Le COMTE.

Elle est ébranlée, il ne faut pas lui donner le tems de respirer.

SCÈNE III.

Le COMTE, Le VICOMTE.

Le VICOMTE.

EH bien, Comte, je suis désespéré!

Le COMTE.

Est-il vrai?

Le VICOMTE.

Que trop! La perfide créature! Après les promesses qu'elle me fit hier! Et tout étoit arrangé avec Languillière; peut-on tromper aussi cruellement!

Le COMTE.

Tôt ou tard, tu devois t'y attendre.

Le VICOMTE.

Mais ce n'est pas tout.

Le COMTE.

Qu'y a-t-il donc encore?

Le VICOMTE.

Une chose qui va me couvrir d'un ridicule affreux ; qui est vilaine , malhonnête.

Le COMTE.

Mais quoi ?

Le VICOMTE.

Mon Intendant, ayant appris cet arrangement, s'est avisé, de son propre mouvement, de retirer tout ce que j'avois donné à Rosine, de faire démeubler la maison.

Le COMTE.

C'est un drôle adroit.

Le VICOMTE.

Oui ; mais c'est une action infâme , & qui ne se fait point.

Le COMTE.

Il est vrai qu'on n'en dira pas de bien , & que l'on croira que tu en avois donné l'ordre.

Le VICOMTE.

Voilà ce que je crains , & je ne pourrai jamais me laver de cela.

Le COMTE.

C'est fâcheux.

Le VICOMTE.

Oh ; très-fâcheux ! Imaginerois-tu quelque moyen pour tout réparer ?

Le

Le COMTE.

Oui , il y en a un. Tu n'as qu'à chasser ton Intendant , & le désavouer.

Le VICOMTE.

Tu as raison.

Le COMTE.

Tout ce qu'il a retiré étoit peut-être dû aux Marchands , encore ?

Le VICOMTE.

Sûrement ; qu'importe ? Ils vendent assez cher pour faire crédit. Allons , je vais tout renvoyer.

Le COMTE.

A la bonne heure. Mais on croira toujours que c'est le premier mouvement qui t'aura fait donner cet ordre.

Le VICOMTE.

On le croira ?

Le COMTE.

Tu ne sçaurois l'empêcher ; cela fera un bruit du diable à l'Opéra.

Le VICOMTE.

C'est désespérant ! Je n'oserai m'y montrer. Il faut que tu me rendes un service.

Le COMTE.

De tout mon cœur ; qu'est-ce que c'est ?

Le VICOMTE.

De publier dans la Loge , que je n'ai point de part à ce procédé ; que j'ai été furieux de ne l'avoir pas prévu , & que j'ai tout fait rendre sur le champ.

Le COMTE.

Cela peut faire un bon effet.

Le VICOMTE.

Je vais écrire qu'on ne perde pas un instant.

S C E N E I V.

Le COMTE , Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

MONSIEUR le Comte , avez-vous vu la Marquise ?

Le COMTE.

Oui , le Marquis est avec elle , il ne la quittera pas qu'il ne l'ait déterminée.

Le CHEVALIER.

A quoi ?

Le COMTE.

A vous épouser.

Le CHEVALIER.

Je puis l'espérer ?

Le COMTE.

Elle craint encore la Vicomtesse , voilà tout l'obstacle ; il faudra l'aider , & nous ne vous abandonnerons pas.

Le CHEVALIER.

Que je vous aurai d'obligations à tous deux !

Le COMTE.

Vous vous moquez.

Le CHEVALIER.

Si l'on disoit à la Vicomtesse , que le Baron , épouse ma sœur , pour la préparer.

Le COMTE.

Gardons-nous-en bien , elle auroit le tems d'agir , & il faut qu'elle ne prévoye rien , afin que le coup que nous voulons lui porter soit plus fort , & que vous en soyez débarrassé sans retour.

Le CHEVALIER.

Ah ! je le voudrois de tout mon cœur !

Le COMTE

Je vais voir ce que le Marquis a fait , & vous le ramener.

Le CHEVALIER.

Ma reconnoissance. . .

Le COMTE.

Laissez donc ; nous serons trop heureux de réussir.

Oij

S C E N E V.

La COMTESSE , Le BARON ,
Le CHEVALIER.

La COMTESSE.

ÉH bien , mon frere , avez-vous vu le Marquis ?

Le CHEVALIER.

Non ; mais le Comte me fait tout espérer ; ils sont tous deux occupés de presser la Marquise , en ma faveur.

La COMTESSE.

La Vicomtesse , est inquiète : le Baron a feint de craindre que la Marquise ne change de sentiment ; elle l'a rassuré , & elle prétend même que , si le Marquis & le Comte , pouvoient réussir à la desservir auprès d'elle , qu'elle sçauroit bien trouver les moyens de reprendre son empire sur la Marquise.

Le CHEVALIER.

Tant-mieux , cette confiance m'est absolument nécessaire , pour que rien ne traverse mes desseins. Elle ne sçait donc rien absolument ?

Le BARON.

Non , du tout.

La COMTESSE.

La Voici.

Le CHEVALIER.

Elle a l'air très-empressé.

Le BARON.

Nous allons sçavoir ce qui l'amene.

SCÈNE VI.

La VICOMTESSE, La COMTESSE ;

Le BARON, Le CHEVALIER.

La VICOMTESSE.

BARON, vous ferez content.

Le BARON.

Comment donc, Madame ?

La VICOMTESSE.

J'abandonne le projet de la fête, tout cela
feroit trop long.

Le BARON.

Et comment ferez-vous ?

La VICOMTESSE.

La Marquise, me fournit elle-même ; un
moyen admirable. Sa retraite est une occasion
de reproches ; elle m'aime, elle sera embar-
rassée ; je feindrai de douter de son amitié ; elle

voudra me rassurer , & je lui demanderai , pour me prouver sa confiance en moi , de se décider , & de prendre jour pour vous épouser.

Le BARON.

C'est très-bien pensé.

La VICOMTESSE.

Laissez-moi faire. Bon ! avec cette femme-là , on ne peut pas être inquiet , du tout ; j'en ferai toujours tout ce que je voudrai ; je sçais comment il faut la prendre.

La COMTESSE.

Vous la connoissez bien.

La VICOMTESSE.

Elle a l'ame sensible , le cœur excellent ; mais elle est foible à l'excès , elle ne sçait pas résister.

Le BARON.

Je le voudrois.

La VICOMTESSE.

Comptez , comptez sur moi. Elle vient , retirez-vous tous les trois , & vous paroîtrez quand il sera nécessaire. *Ils se retirent.*



SCENE VII.

La MARQUISE, La VICOMTESSE ;

Le MARQUIS, Le COMTE.

La MARQUISE, *bas au Marquis* ;

EN vérité, je tremble.

Le MARQUIS.

Quelle folie !

La VICOMTESSE.

Eh bien, ma chere Marquise, qu'avez-vous donc eu ? J'ai été, mais on ne peut pas plus, fâchée de ce que vous n'avez pas voulu me voir ; est-ce ainsi que l'on traite quelqu'un dont on est aussi sûre d'être aimée ?

Le MARQUIS.

Madame, craignoit de vous trop attendrir sur son état. Quand on sçait à quel point les personnes qui nous aiment sont sensibles, il faut les ménager.

La VICOMTESSE.

Vous avez donc réellement beaucoup souffert ?

La MARQUISE.

Oui, Madame, & je ne suis pas bien encore.

La VICOMTESSE.

Et vous me l'avez laissé ignorer ; en vérité ,
je ne saurois vous faire assez de reproches.

La MARQUISE.

Vous, Madame ?

La VICOMTESSE.

Oui ; vous n'avez pas assez de confiance en
mon amitié , ma chere Marquise , & quand en-
core ? Lorsque je ne suis occupée que de votre
bonheur ; mais je ne veux plus que vous en
doutiez.

La MARQUISE.

Je n'en doute pas non plus , Madame.

La VICOMTESSE.

Eh bien , j'ai besoin que vous me le prou-
viez.

La MARQUISE.

Et Comment ?

La VICOMTESSE.

La fête que j'avois imaginée de faire faire pour
votre mariage. . . .

Le MARQUISE.

Je ne veux point de fêtes.

La VICOMTESSE.

Vous me charmez ! C'est précisément là , ce
que je voulois dire , il n'en faut point ; l'impac-
tience du Baron , ne se prêteroit point à cela.

La MARQUISE.

L'impatience du Baron ?

Le MARQUIS , *bas à la Marquise.*

Elle ne se doute de rien.

La VICOMTESSE.

Oui , Marquise , il m'a réellement querellée de ne vous avoir pas pressée davantage.

La MARQUISE.

Ce que vous me dites là , me surprend , Madame !

La VICOMTESSE.

Ne me croyez-vous pas ? Je vais vous le faire dire par lui-même , si vous le voulez.

La MARQUISE.

Cela seroit étonnant.

La VICOMTESSE.

Pourquoi donc étonnant ?

La MARQUISE.

Vous n'êtes pas bien instruite , Madame !

Le COMTE , *bas à la Marquise.*

Fort bien.

La VICOMTESSE.

Je ne vous comprends pas , Marquise.

La MARQUISE.

Vous ignorez , sans doute , que le Baron ; que vous m'assurez si positivement ; qui vous

presse de me prier de consentir à l'épouser, épouse la Comtesse?

La VICOMTESSE.

La Comtesse? Cela ne se peut pas. Et le Chevalier donc? Vous voyez bien que vous vous trompez. Mais je m'en-vais éclaircir tout cela. *Elle appelle.* Baron, Baron?

S C E N E V I I I.

La MARQUISE, La COMTESSE,
La VICOMTESSE, Le MARQUIS,
Le CHEVALIER, Le BARON,
Le COMTE.

Le BARON.

ME voici, Madame. . . .

La VICOMTESSE.

Expliquez-nous. . . .

La MARQUISE.

Il est inutile, Madame; tout est découvert.

La VICOMTESSE.

Que voulez-vous dire?

Le MARQUIS, *bas à la Marquise.*

Ferme.

La MARQUISE.

Je sçais tous les moyens que vous aviez employés pour éloigner de moi, le Chevalier.

La VICOMTESSE.

Moi?

La MARQUISE.

Oui, Madame; je sçais que la Comtesse, est la sœur.

La VICOMTESSE.

La sœur du Chevalier!

La MARQUISE.

Oui, la sœur du Chevalier. Vous êtes surprise de ce que je suis instruite de tout cela; mais ce qui vous étonnera davantage, c'est d'apprendre que le Baron, n'a jamais eu d'autres desfeins que d'épouser la Comtesse.

La VICOMTESSE.

Je vous réponds, Madame. . . .

La MARQUISE.

Je suis fâchée, moi, de voir à quel point vous vous êtes abaissée à feindre; j'ai cru que vous m'aimiez sincèrement, & mon cœur ne s'est jamais défié de ce qui a pu lui paroître honnête.

La VICOMTESSE.

Vous pouvez me soupçonner. . . .

La MARQUISE.

D'avoir voulu détruire la seule chose qui peut faire à jamais mon bonheur, l'amour que j'aurai toujours pour le Chevalier, & que j'épouse enfin, malgré tout ce que vous avez fait pour l'empêcher.

Le CHEVALIER, *baisant la main à la Marquise.*

Ah! Madame, après toutes les inquiétudes que j'ai eues de vous perdre, je vais mourir de joie!

Le MARQUIS.

Vicomtesse, je sçavois bien que le Baron, n'épouserait pas la Marquise.

La VICOMTESSE.

La confiance que Madame, a en vous, ne m'étonne pas, Monsieur; votre art va plus loin que celui qu'on me suppose.

Le COMTE, *ironiquement.*

Celui de plaire & d'enchaîner, que vous possédez si bien, Vicomtesse, surpassera toujours le nôtre, quelque grand qu'il puisse être.

La MARQUISE.

Je ne puis souffrir d'avoir à me défier de personne, cela n'est point dans mon caractère; ainsi je ne crains pas d'y être exposée davantage.

La VICOMTESSE.

Sans doute ; quand on a des amis , comme ces Messieurs , rien n'est plus rassurant , vous leur avez tant d'obligations , que je ne suis pas étonnée de la confiance qu'ils vous ont inspirée. Cependant il me seroit facile de vous prouver qu'ils vous ont trompée , & que j'ignorois absolument. . . .

La MARQUISE.

Je n'examinerai point , sur-tout , quand je n'ai lieu que de m'en louer.

Le CHEVALIER , *au Comte , & au Marquis.*

Je vous dois tout mon bonheur.

Le MARQUIS.

Vous voyez que je suis un rival honnête homme.

Le COMTE.

Que vois-je ? Quel désespoir s'est emparé du Vicomte ?



SCENE DERNIERE.

La MARQUISE , La VICOMTESSE , La
COMTESSE , Le CHEVALIER , Le
MARQUIS , Le COMTE , Le BARON ,
Le VICOMTE , *une lettre à la main.*

La VICOMTESSE.

C'EST l'aventure de Languilliere , apparem-
ment.

Le COMTE.

En écrivant à son oncle , vous avez pour-
tant servi de votre mieux le Vicomte , il auroit
tort de se plaindre de vous.

La VICOMTESSE.

Mais , Vicomte , êtes-vous fou , de vous
désespérer comme cela , pour cette petite créa-
ture ?

Le VICOMTE.

Pouvez-vous me parler encore , Madame ,
quand c'est vous qui êtes cause de ma perte ?

La VICOMTESSE.

Moi , Monsieur ?

Le COMTE.

Ah ! Vicomte , tu as tort de te plaindre

d'elle, quand elle n'est occupée que de ses affaires ; les deux lettres qu'elle a écrites en font foi.

Le VICOMTE.

Tu l'as cru comme moi, qu'elle avoit écrit ?

Le COMTE.

Eh bien ?

Le VICOMTE.

Elle n'en a rien fait. Oui, Madame, Morinval, que j'ai envoyé chercher les réponses, me l'a mandé. C'est envain que je vous ai pressée plusieurs fois d'écrire au Président, pour en imposer au Procureur de mes créanciers, vous ne l'avez pas voulu, je suis ruiné !

La VICOMTESSE.

Ruiné ?

Le VICOMTE.

Oui, Madame, ruiné. Mes biens sont en direction, & l'on ne m'accorde qu'une pension viagere de deux mille écus, pour vous & pour moi.

La VICOMTESSE.

Pour moi ? J'ai mon bien.

Le VICOMTE.

Votre bien ? Ce sont vos créanciers qui ont prêté soixante mille francs, pour vous faire

engager, & nous n'avons pas plus de ressources l'un que l'autre.

La VICOMTESSE.

Quoi, Monsieur Drouffin, m'a trompée ?

Le VICOMTE.

Vous n'avez pas voulu écouter ses représentations, je ne sçavois pas les conséquences de ce que vous faifiez, ou plutôt, je ne croyois pas le péril si prochain.

La VICOMTESSE.

Et il ne me reste rien dont je puisse disposer ?

Le VICOMTE.

Non ; mais ce n'est pas tout.

La VICOMTESSE.

Qu'y a-t-il encore ?

Le VICOMTE.

Mon Intendant, avoit touché les soixante mille francs, & il a disparu avec cet argent, & encore celui d'autres effets qu'il avoit vendus.

Le COMTE.

Les meubles de Rosine, apparemment.

Le VICOMTE.

Je suis perdu, abymé !

La MARQUISE.

Madame, dans votre infortune, je serois trop heureuse, si vous vouliez accepter l'offre que je vais vous faire.

La

La VICOMTESSE, *aigrement.*

Vous, Madame ?

La MARQUISE.

Oui, moi. J'ai une Terre en Champagne ; assez belle ; si vous voulez aller l'habiter, vous y ferez entièrement la maîtresse.

La VICOMTESSE.

Je vous remercie, Madame, je ne suis pas encore en âge de quitter le monde ; mais ce que je quitterai, & de très-grand cœur, c'est cette maison-ci. *Elle sort avec le Vicomte.*

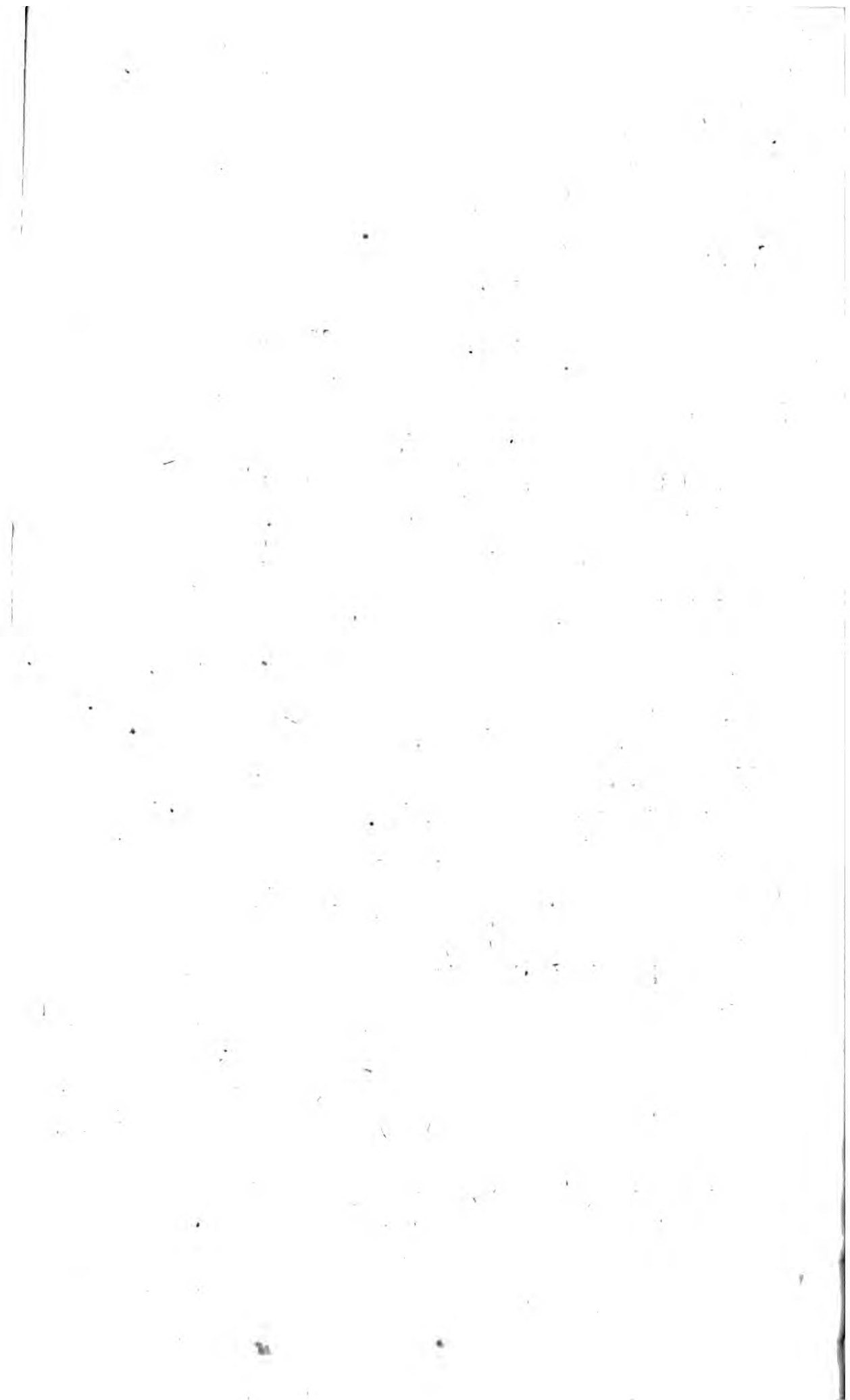
Le COMTE.

Suivons le Vicomte, il me fait réellement de la peine.

La MARQUISE.

Venez, & cherchons les moyens d'aider cette malheureuse Vicomtesse. Puisse, leur exemple, servir à effrayer ceux qui courent, comme eux, aussi rapidement vers leur perte.

Fin des Liaisons du Jour.



LES
HOMMES
A LA MODE.
COMÉDIE EN TROIS ACTES.

A V E R T I S S E M E N T.

*L*A Comédie des Hommes à la Mode, étant la même chose que les Ridicules du Jour, il étoit impossible qu'elle ne ressemblât pas, en partie, au Préjugé à la Mode; puisqu'il falloit y mettre des gens mariés. Ce reproche étoit donc inévitable; mais cette ressemblance n'est pas entière, & cette critique est avouée par l'Auteur. (*) Il seroit trop heureux, si l'on n'en trouvoit pas d'autres. Ce n'est pas qu'il pense qu'on doive se plaindre de se voir critiquer; les meilleurs Ouvrages l'ont été & le seront toujours; ce qu'il y a de plus redoutable, c'est de tomber bientôt dans l'oubli. Une Piece excellente, au contraire, attire l'attention; plus elle réussit, plus on l'examine scrupuleusement. Tout le monde ne sçauroit voir des mêmes yeux; chacun a sa façon de penser & de sentir; & en critiquant, il y a toujours une sorte de satisfaction pour l'amour-propre du lecteur. En indiquant des défauts, on se croit plus habile que l'Auteur. S'il n'est point énorgueilli du succès de ses Ouvrages, s'il est modeste; le critique lui a obligation de l'avoir fait briller; il est même,

(*) Le Prince Clénerzow, en convenoit.

quelquesfois , prêt à prendre son parti , si un autre pousse la critique trop loin. Et la raison ? C'est que l'amour-propre est plus reconnoissant qu'on ne pense : sans lui il n'y auroit pas de protecteurs , peu d'amis , & point d'amans.

Que l'on ne compare donc pas cette Piece , au Préjugé à la Mode ; c'est tout ce que l'Auteur demande ; il est trop loin de penser à vouloir soutenir le parallele avec Monsieur de la Chaussée ; mais il voudroit bien qu'on observât l'avantage qu'aura toujours une Piece imprimée , qui a réussi au Théâtre , sur celle qui n'a pas été jouée. Le ton , & le jeu des Acteurs , se rappellent en lisant ; c'est pour le lecteur , presque l'équivalent d'une seconde Représentation. On pourroit encore ajouter , que nulle Piece n'est jouée entièrement , comme elle a été présentée aux Comédiens ; que les Répétitions font voir des longueurs & des défauts , que l'on n'apperçoit pas à une simple lecture ; que l'on reçoit bien des avis , avant la Représentation , & qu'une Piece jouée , a reçu , avant d'être imprimée , presque toutes les corrections dont elle étoit susceptible , & que l'Auteur étoit capable de faire.

PERSONNAGES.

M. de VIRTEIL.

Mad. de VIRTEIL , *Femme de Monsieur de Virteil.*

Mlle de S. RIS.

M. de BEAUVIEUX , *Oncle de Mademoiselle de S. Ris.*

Le CHEVALIER.

Le MARQUIS.

Le PRÉSIDENT.

HENRIETTE , *Femme-de-chambre de Madame de Virteil.*

RENAUD , *Laquais de confiance de Monsieur de Virteil*

CHAMBERY , *Frotteur.*

DES LAQUAIS.

La Scène est dans le salon de compagnie de Monsieur de Virteil , qui est bien meublé , & où il y a un Clavecin , avec de la Musique & un violon dessus , & sur une table , un tambour à broder.



LES
H O M M E S
A LA MODE.
COMÉDIE EN TROIS ACTES.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, CHAMBERY.

*Chambery, range les meubles & les essuye, &
Henriette arrive en regardant par toutes les
portes.*

HENRIETTE.

IL me semble pourtant que je viens de voir
entrer Renaud, ici; par où a-t-il passé? Cham-
bery, ne l'avez vous pas vu?

P iv

CHAMBERY, *nettoyant, sans regarder Henriette.*

Qui, Mademoiselle ?

HENRIETTE.

Monfieur Renaud.

CHAMBERY.

Non, il n'est pas venu ici.

HENRIETTE.

Allez, je vous prie, chez son maître, voir s'il n'y est pas. *Se parlant à elle-même.* Il a sûrement pris par le grand escalier. *A Chambéry, qui demeure à ranger.* Qu'est-ce que vous faites là ? Allez donc.

CHAMBERY.

Oh, Mademoiselle, vous n'êtes pas si pressée, peut-être ; dès que j'aurai fini de nettoyer ici, j'irai.

HENRIETTE, *vivement.*

Eh, mais, il sera parti, je ne le verrai point, & je veux lui parler.

CHAMBERY, *lentement.*

Ne vous fâchez pas, j'y vais tout-à l'heure. *En s-en-allant, il s'arrête à houffer un tableau.*

HENRIETTE.

Eh bien, vous voilà déjà arrêté ?

CHAMBERY.

Si je n'acheve pas mon ouvrage, personne

ne le finira pour moi, pendant que je ferai vos commissions.

HENRIETTE.

Vous êtes bien impatientant !

CHAMBERY,

Et vous, vous êtes bien vive. Tenez, ne vous fâchez pas, le voilà qui vient, Monsieur Renaud.

HENRIETTE.

Où donc ?

CHAMBERY.

Par ici ; je m'en vais l'appeller. *Il appelle* Monsieur Renaud, Monsieur Renaud.

SCÈNE II.

HENRIETTE, RENAUD,

CHAMBERY.

RENAUD, *en entrant.*

LE diable emporte le braillard ! Qu'est-ce qu'il y a ? Que veux-tu ?

CHAMBERY.

Ce n'est pas moi ; c'est Mademoiselle Hen-

riette , qui vous demande. *A part en s'en-
lant.* On est toujours plus grondé par ces gens-
là , que par les maîtres.

S C E N E I I I.

HENRIETTE, RENAUD.

HENRIETTE.

EH bien , Monsieur Renaud , on ne peut
donc plus vous voir ?

RENAUD.

Ah , Mademoiselle , j'en suis plus fâché que
vous ; mais nous sommes toujours en-l'air , je
ne sçais pas quand cela finira. Si je suis ici , à
présent , par exemple , ce n'est qu'en passant.

HENRIETTE.

Comment ?

RENAUD.

Oui , j'y viens chercher de l'argent , pour
payer un attelage de six chevaux Danois , que
mon maître vient d'acheter.

HENRIETTE.

Il en a tant , qu'en veut-il faire ?

RENAUD.

Ma foi , je n'en sçais rien ; il les effaye trif-

tement sur le Rempart ; car tous les Ecuyers ont l'air triste en maniant leurs chevaux.

HENRIETTE.

Cela peut être ; mais Monsieur de Virteil, votre maître, n'a point de sujet de s'attrister ; à peine a-t-il le tems de desirer , la fortune immense dont il jouit. . . .

RENAUD.

Le rend , je crois , malheureux ; il étoit cent fois plus aimable , du vivant de son pere.

HENRIETTE.

Et vous croyez que c'est parce qu'il est trop riche , qu'il est triste ?

RENAUD.

J'ai lieu de le penser ; je vois tant de gens , comme lui , qui s'ennuient ; parce qu'ils ont tout ce qu'ils veulent ; que cela m'a fait faire bien des réflexions.

HENRIETTE.

Comment ?

RENAUD.

Je commence à croire , que l'on a tort de se donner tant de peine pour amasser du bien ; puisque l'on n'en est pas plus content.

HENRIETTE.

Si vous allez devenir comme votre maître , prenez-y garde , je n'aime pas les moraliseurs.

RENAUD.

Pouvez-vous me blâmer d'avoir de l'humeur, parce que je ne fais pas ce que je souhaite le plus, que je ne vous vois pas assez ?

HENRIETTE.

Non vraiment, au contraire.

RENAUD.

Je vous aime depuis long-tems, & je suis contrarié toute la journée ; cela me déplaît.

HENRIETTE.

Rien n'est plus galant ; que pouvez-vous donc avoir tant à faire ?

RENAUD.

Mille commissions.

HENRIETTE.

Mais votre maître ?

RENAUD.

Oh, un homme qui fait profession d'avoir tous les airs à la mode, a bien de l'occupation.

HENRIETTE.

Et de quelle sorte ?

RENAUD.

Comme si vous l'ignoriez. N'avez-vous pas chez vous des agréables, tout le jour ?

HENRIETTE.

Il est vrai ; mais je ne les écoute pas.

RENAUD.

Autrefois , on se levoit tard , on écrivoit quelques billets , on lisoit une brochure , & l'on ne sortoit que l'après-dîné ; on avoit quelques habits magnifiques ; une femme à la mode , & tout étoit dit.

HENRIETTE.

Et que fait-on de plus ?

RENAUD.

Bon ! à présent , il faut courir toute la matinée , à pied , à cheval , dans un diable ou dans un cabriolet.

RENAUD.

Pour quoi faire ?

RENAUD.

Pour aller voir des chevaux , pour faire faire un nouvel équipage , dont on se dégoute au bout de huit jours ; pour choisir des étoffes , pour faire bâtir , pour acheter des dessins , des tableaux ; pour faire de l'exercice enfin , & l'on se ruine par air & par oisiveté ; voilà ce que fait mon maître.

HENRIETTE.

Et l'après-dîné ?

RENAUD.

Il court tous les Spectacles , & n'en écoute

aucun. Après l'Opéra , dans l'Eté , il reste sur le Théâtre , à attendre qu'il soit nuit , pour aller souper à la campagne. S'il va par hasard dans une bonne maison , il y porte un air ennuyé , pour n'y être pas retenu à souper.

HENRIETTE.

Pourquoi cela ?

RENAUD.

Parce qu'on n'y a pas assez de liberté , & qu'il aime mieux vivre avec la compagnie de ces Demoiselles , dont il est la dupe , & qui se moquent de lui en vivant à ses dépens. Souvent un mal d'estomac le fait rentrer chez lui , où il y a quelquefois des gens fort aimables ; mais qu'il ne veut pas voir ; parce qu'il n'est pas du bon air , d'être en société avec sa femme.

HENRIETTE.

Mais Monsieur a pourtant soupé hier ici , avec elle , à ce qu'on m'a dit.

RENAUD.

C'est qu'il est brouillé avec Mademoiselle Sauteville. Vous sçavez qui c'est ?

HENRIETTE.

N'est-elle pas à l'Opéra ?

RENAUD.

Justement. Quand il est mal avec elle , il ne

ſçait plus où aller. Il vouloit manger un poulet tout ſeul dans ſa chambre , je lui ai dit qu'il y avoit de la Muſique , chez Madame , & il a cru qu'il pouvoit ſ'y montrer ſans ridicule ; car on croit ſouvent qu'il y en a , à ne pas en avoir.

HENRIETTE.

Il me ſemble que Madame a été aſſez contente de lui , & qu'il ſ'eſt amuſé.

RENAUD.

Je ne ſuis pas étonné qu'il en ait eu l'air ; c'étoit de la Muſique Italienne ; il n'y connoît pourtant rien , à ce que l'on m'a aſſuré , ainſi qu'aux porcelaines qu'il achete fort cher , quand c'eſt ce qu'on appelle de l'ancien ; mais c'eſt la mode. Si vous ſçaviez la Chymie , l'Hiſtoire Naturelle , je vous ferois voir de belles choſes ; car nous avons de toutes ces drogues-là , en abondance.

HENRIETTE.

Parce que c'eſt la mode ?

RENAUD.

Sans doute.

HENRIETTE.

Je ne m'étonne pas qu'avec tout cela on ſ'ennuie

RENAUD.

Ah , je vous répons. Il y a long-tems que

j'aurois pris mon parti, fans vous & les revenant-bons que je trouve ici. Comme nous payons bien, & que les Marchands n'y font pas accoutumés, je fais assez bien mes affaires avec eux.

HENRIETTE.

N'est-ce pas du mauvais air de bien payer ?

RENAUD.

Sans doute, & nous pourrions bien parvenir incessamment à nous mettre à la mode. Adieu, je vous verrai, peut-être, pendant que mon maître ira jouer à la paume, s'il y va aujourd'hui. Je l'ai laissé à la Porte Saint-Honoré, & il aura bien eu le tems d'aller à la Porte Saint-Antoine, & de revenir, je crains de le faire attendre, & de m'être trop amusé avec vous.

HENRIETTE.

Et vous ne m'avez pas parlé de nos affaires.

RENAUD.

C'est pour la première fois, vous voyez bien que j'y travaille. *Il sort.*

HENRIETTE, *à elle-même.*

Il fera bien un jour, s'il ne se gâte pas ; car c'est aussi du bon air, que les domestiques soient libertins.

SCENE

SCÈNE IV.

HENRIETTE, Le PRÉSIDENT, *en habit vert, les cheveux noués & en bottes.*

Le PRÉSIDENT.

L'ON m'avoit dit que Renaud, étoit ici, & je n'en serois pas étonné; puisque j'y trouve Henriette.

HENRIETTE.

Renaud, Monsieur le Président? il sort dans l'instant, il est allé joindre son maître.

Le PRÉSIDENT.

Il se moque de moi, Virteil, il me donne rendez-vous ici, pour que nous allions ensemble au Bois de Bologne, essayer mes chevaux; & il est parti; c'est tout-à-fait agréable! Je n'ai eu que le tems de rentrer, pour mettre mes bottes & faire nouer mes cheveux, & j'ai pensé rompre les jambes à mes Anglois, pour ne pas le faire attendre; si je ne les avois pas tenu aussi bien dans la main, je ne sçais pas trop ce qui en seroit arrivé.

HENRIETTE.

Il me paroît que vous menez fort bien; c'est une chose que je n'ai jamais conçue, que

vous puissiez avoir ce talent-là ; car vous avez presque tous la vue basse.

Le PRÉSIDENT.

Oh, que non ; pas tous ; je n'en connois que six , & de ces six-là , il y en a quatre qui menent aussi bien que moi. Mais puisque Virteil n'y est pas , sa femme est-elle éveillée ? J'irois lui faire un doigt de cour. J'ai une Ariette charmante à lui montrer , que j'ai faite ce matin.

HENRIETTE.

Voilà ce qu'on appelle du talent , si elle est bonne. Je vois que vous ne perdez pas toujours votre tems.

Le PRÉSIDENT.

Personne n'en est plus économe que moi. Eh bien , puis-je entrer ?

HENRIETTE.

Ma maîtresse n'a pas sonné , & puis en bottes , voudriez-vous. . . .

Le PRÉSIDENT.

Pourquoi pas ?

HENRIETTE.

C'est qu'il me semble que la décence. . . .

Le PRÉSIDENT.

Oh, bon , la décence ! Vieux mot insipide ; dont on a secoué le joug. Et puis je trouve

l'habit cavalier fait pour moi ; aussi je ne tiens point à la Robe , c'est un parti qu'on m'avoit forcé de prendre , & que je m'en-vais quitter ; j'ai déjà fait faire quatre habits de couleur , plus charmans les uns que les autres.

HENRIETTE.

C'est être prévoyant.

Le PRÉSIDENT.

Voilà comme je suis. Mais ne puis-je pas voir Mademoiselle de S. Ris ?

HENRIETTE.

Non.

Le PRÉSIDENT.

Pourquoi cela ? J'ai la chose du monde la plus intéressante à lui dire. Vous sçavez à quel point je l'aime ; eh bien , mon Ariette n'est faite que pour elle ; les paroles sont aussi de moi , & je défie mes rivaux d'en faire de pareilles.

HENRIETTE.

Vos rivaux ?

Le PRÉSIDENT.

Oui , je dis même le Chevalier , tout préféré qu'il est.

HENRIETTE.

Par où jugez-vous qu'il le soit ?

Qij

Le PRÉSIDENT.

Rien n'est plus aisé : je m'y connois ; j'ai tant vu de ces petits amours mystérieux , lorsque j'habitois le Marais ! Ce qui m'étonne , c'est que Mademoiselle de S. Ris , prenne un ton si opposé à celui de sa sœur ; car on ne sçauroit disconvenir qu'elle est du meilleur ton ; elle a tous les goûts , tous les talens ; enfin , c'est une femme adorable ! Il est vrai qu'elle m'a quelque obligation.

HENRIETTE.

A vous ?

Le PRÉSIDENT.

Oui ; je me suis attaché à elle , dès qu'elle a paru dans le monde. La vivacité de son esprit , sa figure , ses graces , tout cela m'avoit séduit ; mais elle n'étoit occupée que du desir de plaire , sans vouloir s'engager ; cela m'a refroidi , j'ai même remarqué depuis , que sa gaieté n'étoit pas naturelle ; & je crois que le plaisir de montrer ses dents , étoit ce qui lui donnoit cet air riant , dont nous étions tous la dupe.

HENRIETTE.

Et vous croyez sa sœur plus sensible ?

Le PRÉSIDENT.

Je le desire au moins , & j'espère que le goût

la déterminera en ma faveur. On me presse de me marier, elle sera riche, & elle est la seule personne qui ait pu vaincre ma répugnance pour le mariage; car il n'y a rien de si insupportable! Comme je l'adore, elle en charmera tous les commencemens; aussi suis-je très-inquiet de sçavoir ses sentimens pour moi.

HENRIETTE.

Et ne craignez-vous pas Monsieur le Marquis?

Le PRÉSIDENT.

Lui? Ah, bon!

HENRIETTE.

Il a des prétentions aussi, je vous en avertis.

Le PRÉSIDENT.

Lorsqu'il faut rendre des soins assidus, il ne sçauroit s'y résoudre, il est trop merveilleux, trop important; il a vécu avec toutes ces femmes, qui s'engouent si aisément de ces Messieurs - là; elles ont confirmé la haute opinion qu'il a de lui; il croiroit s'abaisser, se déshonorer en affichant une passion réelle.

HENRIETTE.

Quelquefois la résistance....

Le PRÉSIDENT.

Non, toute son ambition est d'avoir l'air

d'un homme à bonnes fortunes, il sacrifie tout à cet air-là. Vous sentez bien qu'il n'ira pas consommer publiquement un tems, dont je parie que souvent il ne sçait que faire, auprès de Mademoiselle de S. Ris. On ne renonce pas aussi facilement à sa réputation.

HENRIETTE.

Et si ses affaires l'obligeoient à se marier; car il n'est pas riche?

Le PRÉSIDENT.

En ce cas... Oh, mais, Beauvieux, l'oncle de Mademoiselle de S. Ris, est ami du mien, il ne voudra pas se brouiller avec lui, & puis, il est prévenu en ma faveur, il m'a promis à moi-même...

HENRIETTE.

Oui, comptez-y; c'est l'homme du monde le moins sensé, quoiqu'il soit fort vieux; il a tous les ridicules & tous les travers de la jeunesse; il veut être compté dans le monde, y briller, voilà ce qui l'occupe; le plaisir d'être allié avec un homme de qualité, lui tournera la tête, je vous en avertis.

Le PRÉSIDENT.

Ne vous inquiétez pas, ma chere Henriette, ne me soyez seulement pas contraire, & vous

verrez que tout ira à merveilles. *Il tire sa montre.* Comment diable, il est tard ! La petite Comtesse, à qui je dois donner une leçon de Cheval, pesterà contre moi. Adieu, je reviendrai tantôt, montrer ma Musique à ces Dames.
Il sort.

S C E N E V.

Mlle De S. RIS, *coëffée seulement.*

HENRIETTE.

Mlle De S. RIS.

JE voudrois bien sçavoir ce que le Président, avoit de si intéressant à vous dire, pour rester aussi long-tems avec vous ?

HENRIETTE.

Vous n'ignorez pas qu'il aime un peu à parler, il m'a beaucoup entretenu de son amour pour vous, & j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher d'entrer.

Mlle De S. RIS.

Vous avez très-bien fait, je ne le puis souffrir.

HENRIETTE.

Il compte pourtant vous épouser.

Q u e

Mlle De S. RIS.

Lui ?

HENRIETTE.

Oui, & je voulois sçavoir quels moyens il emploiroit pour vous obtenir.

Mlle De S. RIS.

Ni lui, ni d'autres, jamais, Henriette ?

HENRIETTE.

Bon, voici du nouveau ; n'aimerez - vous plus Monsieur le Chevalier ?

Mlle De S. RIS.

Je l'aimerois, qu'il n'en feroit pas plus heureux.

HENRIETTE.

Parlez-vous sérieusement ?

Mlle De S. RIS.

Oui, Henriette; il faut sçavoir aimer comme je veux qu'on aime, & c'est une chose impossible aux hommes.

HENRIETTE.

De quoi vous plaignez-vous donc ?

Mlle De S. RIS.

Du Chevalier, que je n'ai pas vu hier de la journée, & je n'ai entendu parler de lui, que pour apprendre, qu'après l'Opéra, on l'avoit vu sur le Théâtre, fort empressé auprès

des Danseuses ; c'est du plus mauvais ton !
Enfin , je suis de la plus méchante humeur du monde.

HENRIETTE.

Vous n'avez pas besoin de le dire. Mais qui vous a dit tout cela ?

Mlle De S. RIS.

Le Marquis , hier pendant le souper , qui me fit là-dessus cent plaisanteries , plus ameres les unes que les autres.

HENRIETTE.

Est-ce que vous l'écoutez ? Vous ne sçavez donc pas qu'on dit qu'il veut paroître méchant , pour se faire une réputation d'esprit ; si vous croyez ce qu'il vous a dit , vous pourriez être injuste.

Mlle De S. RIS.

Injuste ?

HENRIETTE.

Oui , injuste ; vous êtes étonnée ?

Mlle De S. RIS.

Ne me point voir , pour aller à l'Opéra.

HENRIETTE.

Et pour y causer avec des danseuses , encore !

Mlle De S. RIS.

Ne me parlez plus de lui.

HENRIETTE.

Calmez - vous. Vous sçavez que Monsieur de Beauvieux , est l'adorateur de ce Spectacle ; qu'il ne peut pas souffrir Monsieur le Chevalier , parce qu'il est trop sensé , qu'il n'a point l'air d'approuver tout ce qu'il dit. Pourquoi ne changeroit-il pas de conduite , & n'essayeroit-il pas de lui plaire ?

Mlle De S. RIS.

Pourquoi ? C'est qu'il est trop vrai , pour s'abaisser à feindre à ce point - là , qu'il n'a jamais eu de complaisances fades ; il faut que son goût le mene à faire ce qu'il fait , & c'est ce que j'aime le plus en lui , que cette vérité.

HENRIETTE.

Voilà un petit mot d'éloge , en passant , qui me plaît assez ; vous ne vous en apperceviez pas , c'est d'abondance de cœur.

Mlle De S. RIS.

Vous êtes aussi trop méchante.

HENRIETTE.

Vous vous plaignez à tort , je vous applaudis. Enfin , que diriez-vous , si Monsieur le Chevalier , arrivoit , & qu'avec cet air de vérité que vous lui connoissez , il sçût vous prouver qu'il y a de l'ingratitude à vous , de lui

reprocher, sans l'entendre, son peu d'empressement.

Mlle De S. RIS.

Cela ne fera pas.

HENRIETTE.

Nous verrons; car le voici.

Mlle De S. RIS.

Je ne veux point d'explication, je me retire.

HENRIETTE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je ne vous retiendrai pas.

S C E N E V I.

Mlle De S. RIS, Le CHEVALIER,

HENRIETTE.

Le CHEVALIER.

MON impatience, Mademoiselle, ne m'a pas permis d'attendre plus tard, pour jouir du bonheur de vous voir.

Mlle De S. RIS, *froidement.*

Cet empressement est sans doute fort honnête; mais je ne devine pas ce que vous pouvez avoir de si pressé à me dire.

Le CHEVALIER, *troublé & piqué.*
Vous ne le devinez pas ?

HENRIETTE.

Je suis peut-être de trop, aussi-bien j'ai
affaire chez Madame.

Mlle De S. RIS.

Attendez-moi, Henriette, je vais avec
vous, chez ma sœur.

Le CHEVALIER.

Vous me quittez ?

Mlle De S. RIS.

N'y venez-vous pas aussi ?

Le CHEVALIER.

Mais un moment, de grace.

Mlle De S. RIS.

Que voulez-vous donc ?

Le CHEVALIER.

Je ne vous ai pas vu hier de la journée, &...

Mlle De S. RIS.

Est-ce ma faute ? Vous deviez souper ici ;
apparemment que vous avez eu quelque affaire
plus intéressante ; c'est une chose toute simple,
je ne sçais ce que c'est que de tyranniser les
gens.

Le CHEVALIER.

Vous me désespérez avec cette indifférence !

Mais pourquoi s'en étonner ? Il faut s'attendre à tout avec votre sexe.

Mlle De S. RIS.

Voilà une Epigramme toute neuve ! Et l'on voit bien que vous vous êtes orné l'esprit avec les gens que vous avez vu hier. Il est vrai qu'il faut être à la mode , avoir les graces du jour ; oh ! vous y parviendrez.

Le CHEVALIER.

De l'ironie & du mépris ? Fort bien !

Mlle De S. RIS.

Moi, vous mépriser ?

Le CHEVALIER.

Ah ! que trop !

Mlle De S. RIS.

C'étoit donc pour me quereller que vous me cherchiez ?

Le CHEVALIER.

Hélas ! je venois vous peindre tous mes regrets. . . Mais , je le vois , il est inutile !

Mlle De S. RIS.

Pourquoi ? Dites-nous ce que vous avez fait hier ?

Le CHEVALIER.

A quoi cela servira-t-il ?

HENRIETTE.

Dites toujours.

Le CHEVALIER , à *Henriette.*

Je comptois trouver Mademoiselle , chez la mere du Marquis , l'après-dîné , & elle n'y vint pas ; j'allois en sortir pour venir ici , lorsque Monsieur de Beauvieux y entra ; il parla beaucoup de l'Opéra nouveau , je dis , pour mon malheur , que je ne l'avois pas vu , & il m'y entraîna malgré moi. J'espérois pouvoir m'échapper ; mais il ne me fut pas possible. Lorsqu'il fut fini il me présenta aux Actrices , & fit cent choses plus ridicules les unes que les autres.

HENRIETTE.

Fort bien.

Le CHEVALIER.

Je l'aurois brusqué vingt fois , si je n'avois crains de lui trop déplaire , je crus même qu'en l'applaudissant , je pourrois vaincre l'éloignement qu'il a pour moi , & je le laissois faire. Je réussis plus que je ne desirois , car il ne voulut plus me quitter ; il me fit souper avec des originaux de toute espece & il me remit , chez moi , excédé d'ennui , & désespéré de m'être laissé engagé aussi facilement.

HENRIETTE.

J'avois deviné une partie de votre histoire , je l'avois même dit à Mademoiselle. *A Mademoiselle de S. Ris.* Vous le sçavez bien.

Mlle De S. RIS.

Il est vrai que. . .

HENRIETTE.

Vous avez un peu tort.

Le CHEVALIER.

Je suis bien loin de le penser , je ne veux qu'être justifié.

HENRIETTE.

Regardez-la.

Mlle De S. RIS , *soupirant.*

Ah ! Chevalier ! *Le Chevalier lui baise la main.* Passons chez ma sœur.

HENRIETTE , *à Mlle de S. Ris.*

Oui , & voyez avec elle , ce qu'il faut faire pour déterminer Monsieur de Beauvieux , en sa faveur.



S C E N E V I I.

Mlle De S. RIS , Le CHEVALIER ;
M. De VIRTEIL , *en habit du matin.*

M. De VIRTEIL.

AH, ah, que faites-vous donc ici avec le Chevalier ?

Mlle De S. RIS.

Nous allons chez ma sœur.

Le CHEVALIER.

Viens-y.

M. De VIRTEIL.

Oh, moi ! ...

Mlle de S. RIS, *ironiquement.*

Oui, vous voulez qu'il aille chez sa femme,

M. De VIRTEIL.

L'avez-vous vue aujourd'hui ?

Mlle De S. RIS.

Non, pas encore.

M. De VIRTEIL.

Asseyez-vous donc. *Ils s'assoyent.* Sçavez-vous qu'elle chante à ravir, & qu'elle joue de la Harpe, mieux que personne ; c'est qu'on ne met pas plus d'ame qu'elle en met dans son chant

chant! Il y avoit long-tems que je ne l'avois entendue ; d'honneur , elle m'a charmé!

Mlle DE S. RIS.

Vous auriez le plaisir de l'entendre quand vous voudriez , il ne tiendrait qu'à vous de la voir plus souvent.

M. De VIRTEIL.

Eh , non , je n'en suis pas le maître. Que diroit on ?

Mlle De S. RIS.

Quoi , si vous viviez chez vous ?

M. De VIRTEIL.

Sans doute ; rien n'est si plat , à dire vrai.

Le CHEVALIER , *ironiquement.*

Oui , on ne doit vous y trouver qu'à votre toilette , ou dans votre cour , en robe-de-chambre , à voir trotter un cheval.

M. De VIRTEIL.

Tu as beau plaisanter , il faut suivre l'usage , & l'amour conjugal , est une preuve de dé-laiement. Comment renoncer tout-d'un coup à l'air de jouir de tous les agrémens de la vie , à n'être plus compté , à n'être plus fêté dans le monde ? Cela n'est pas praticable.

Mlle De S. RIS.

Oui , quand le plus grand plaisir est de faire

croire qu'on en est excédé, & que cet air-là, fait absolument tout votre bonheur.

M. De VIRTEIL.

Mais....

Mlle De S. RIS, *ironiquement*.

Il y a des gens qui pensent bourgeoisement, à la vérité, qui disent que c'est une gloire insipide, une vanité mal entendue; mais ce n'est pas à eux qu'il faut s'en rapporter; c'est le monde élégant qui doit vous juger. Le monde raisonnable est un triste pédant, à qui il seroit trop singulier de vouloir plaire.

M. De VIRTEIL.

Tout cela vous paroît ridicule, & ne l'est pas tant que le vous croyez. Quoiqu'il en soit, je ne serois pas fâché de voir quelquefois Madame de Virteil.

Le CHEVALIER.

Ah! mon ami, s'il étoit vrai!

M. De VIRTEIL.

D'honneur. Et si Mademoiselle de S. Ris, pouvoit le lui faire entendre, sans que j'eusse l'air de lui en avoir parlé....

Le CHEVALIER.

Sûrement, rien n'est plus facile.

Mlle De S. RIS, *ironiquement*.

Eh, non vraiment, Monsieur, pour qui

me prenez-vous ? Voudriez-vous que je me mêlasse de cette intrigue ; car cela en auroit tout l'air , & qu'un beau jour on vous surprît ensemble tête-à-tête ? Ce seroit une jolie aventure , & qui seroit bien rire tout Paris.

M. De VIRTEIL , *avec regret.*

Il est vrai. C'est une chose cruelle , d'être obligé de fuir toujours ce qu'il seroit si juste d'aimer !

Mlle De S. RIS.

Scavez-vous que voilà un dépit qui ressemble tout-à-fait à l'amour ?

Le CHEVALIER.

Tant-mieux !

M. De VIRTEIL.

Mais....

Mlle De S. RIS.

Cela auroit fait une bonne histoire à dire à ma sœur.

M. De VIRTEIL , *révant.*

Ne lui en parlez point encore.

Mlle De S. RIS.

Comment encore ? N' imaginez - vous pas qu'elle me croiroit ? Elle traite tout légèrement , elle sçait comme vous avez pensé jusqu'à présent , elle est occupée , ainsi que vous , des

bons airs , & elle n'y renonceroit jamais , quelque chose qu'on pût faire pour l'y engager.

M. De VIRTEIL.

Je ne puis l'en blâmer. Je serois pourtant bien-aîsé de sçavoir , si vous ne lui avez pas entendu parler de moi , l'idée qu'elle s'en est faite , ce qu'elle en pense.

Mlle De S. RIS.

Elle vous trouve le mieux du monde , & si elle rencontre quelque homme , qu'elle veuille louer , ce n'est qu'en disant , il ressemble en cela , à Monsieur de Virteil.

M. De VIRTEIL , *vivement avec joie.*

O ciel ! seroit-il bien possible !

Mlle De S. RIS , *bas au Chevalier.*

Il est plus amoureux de ma sœur , qu'il ne le croit.

Le CHEVALIER.

Pourquoi le contrarier ?

Mlle De S. RIS.

Je le fais exprès , parce que je veux m'assurer de son amour.



SCENE VIII.

M. De VIRTEIL , Mlle De S. RIS,
Le CHEVALIER , RENAUD.

RENAUD.

MONSIEUR, le Tailleur , le Doreur , l'Ebéniste. . . .

M. De VIRTEIL , *révant.*

Un moment , qu'ils attendent.

RENAUD.

Il y a aussi un homme , qui. . . .

Mlle De S. RIS.

Laissez donc , Renaud.

RENAUD.

Que diable peuvent - ils avoir tant à faire ;
Il s'éloigne , & il écoute.

M. De VIRTEIL.

A vous dire le vrai , si elle n'étoit pas ma
femme , ce seroit une conquête qui me tenteroit
singulièrement.

Mlle De S. RIS , *furiant.*

Vous y perdriez votre tems comme amant ,
à plus forte raison , comme mari.

M. De VIRTEIL.

Ce que vous me dites là , m'étonne !

Mlle De S. RIS.

Elle prétend qu'elle ne se feroit jamais rendue qu'à quelqu'un qui pourroit répondre de l'aimer toute sa vie ; mais que c'est une chose impossible , & sur quoi l'on ne sçauroit compter.

M. De VIRTEIL.

Je croyois qu'elle pensoit comme toutes les femmes avec qui elle vit , & que l'exemple que je lui donnois , pouvoit l'engager à suivre ses goûts.

Mlle De S. RIS.

Il est étonnant que vous ne vous connoissiez pas davantage.

Le CHEVALIER.

Quand on se voit si peu....

M. De VIRTEIL.

Nous nous sommes mariés , comme c'est l'usage , sans nous être vus que la veille. J'avois pour lors un engagement que je croyois éternel , une perfidie m'a détaché. J'ai eu depuis beaucoup d'aventures , & je n'avois point encore pensé à Madame de Virteil.

Le CHEVALIER.

Quoi , c'est la première fois ?

M. De VIRTEIL.

Oui , je sens à chaque instant tout ce que

j'ai perdu ; & j'ai pour elle , depuis trois mois , la passion la plus vive ; je la combats vainement , son idée me fuit par-tout , & je desire fans cesse de la revoir. Je n'ai jamais été embarrassé avec les femmes , & je le suis à présent avec la mienne.

Le CHEVALIER.

Pourquoi ?

M. De VIRTEIL.

Je crains , que , remplie des idées du jour ; livrée à ses usages , tyrannisée , ainsi que moi , par la mode , elle ne trouve ma passion extravagante , qu'elle n'en croie pas un mot , ou qu'elle ne craigne de partager le prétendu ridicule où son retour pour moi , pourroit l'exposer.

Mlle De S. RIS.

Vos craintes ne sont que trop bien fondées ; & je jurerois que si elle vous aimoit , elle vous le cacheroit toujours.

M. De VIRTEIL.

Ah ! cette assurance me désespere !

Mlle De S. RIS.

Quelle est cette fantaisie aussi ; car ce n'est pas autre chose.

M. De VIRTEIL.

Fantaisie ? Ah ! c'est l'amour le plus tendre ,

le plus pur , le plus durable , un amour que je ne connoissois pas , que je n'avois point encore senti.

Mlle de S. RIS.

Vous êtes étonnans vous autres hommes ! La plus forte contrariété ne fait que vous enflammer davantage , il vous faut des obstacles pour vous ramener , même à la vertu.

M. De VIRTEIL.

C'est que l'insipidité & le dégoût , suivent toujours de près , la trop grande facilité. Mon amour est un secret pour vous seule ; je vous en supplie , aidez-moi ; c'est la plus grande obligation que je puisse vous avoir de la vie.

Mlle De S. RIS.

Je vous promets de pressentir ma sœur , & de vous dire ce que je découvrirai.



SCÈNE IX.

Mlle De S. RIS , CHEVALIER ,
M. De VIRTEIL , HENRIETTE ,
RENAUD.

HENRIETTE.

MADAME , demande pourquoi , Mademoi-
selle & Monsieur le Chevalier , ne viennent pas
chez elle ?

Mlle De S. RIS.

Nous y allons , Henriette. *A Monsieur de
Virteil.* Voyez ma sœur , & essayez de lui dé-
couvrir vos sentimens.

M. De VIRTEIL.

Je ne sçais si je pourrai vaincre toutes mes
craintes. Allons , Renaud , viens m'habiller.

RENAUD.

Je vous suis.



S C E N E X.

HENRIETTE, RENAUD.

RENAUD.

MADemoiselle Henriette, un moment.

HENRIETTE.

Pourquoi ? Je suis pressée.

RENAUD.

Que je vous dise une nouvelle. Monsieur, est amoureux de Madame.

HENRIETTE.

Tout de bon ?

RENAUD.

Il vient de le dire tout-à-l'heure à Mademoiselle de S. Ris ; mais il est très-embarrassé, il craint de ne pouvoir pas s'en faire aimer.

HENRIETTE.

Il est difficile de sçavoir ce que pense Madame, elle a toujours été sage. Elle veut bien être aimée ; mais sans jamais avoir eu d'amans, sans avoir donné le moindre retour : par où la prendre ?

RENAUD.

Je dirai à mon maître que je vous en ai parlé ; cela peut toujours nous être utile. Mademoiselle de S. Ris, lui a promis de l'aider.

HENRIETTE.

C'est encore un autre caractère. Elle aime Monsieur le Chevalier , & elle craint de l'épouser ; il ne plaît point à Monsieur de Beauvieux ; comment réussir à faire le bonheur de ces gens-là & le nôtre ? Il faudra pourtant y travailler.

RENAUD.

Allons , allons , j'espère que l'amour triomphera de la mode & des ridicules où elle entraîne.

Fin du Premier Acte.





ACTE SECON D.

SCENE PREMIERE.

Mad. De VIRTEIL , *assise , faisant des nœuds.*

Mlle De S. RIS , *brodant au tambour.*

Mad De VIRTEIL.

MA sœur , à quoi vous êtes-vous donc amusée tantôt ? Quand vous êtes venus chez moi , il y avoit du monde , & Henriette , m'avoit dit que vous aviez à me parler , avec le Chevalier.

Mlle De S. RIS.

Il est vrai , mais . . .

Mad. De VIRTEIL.

Vous avez peut-être changé d'avis ; vous n'avez pas beaucoup de confiance en moi ; ce n'est pas me rendre justice , vous sçavez combien je m'intéresse à ce qui vous regarde.

Mlle De S. RIS.

J'en suis persuadée. Cependant . . .

Mad. De VIRTEIL.

Vous croyez que je blâme l'amour ?

Mlle De S. RIS.

Ai-je tort ?

Mad. De VIRTEIL.

Quoique je ne croie pas beaucoup à la confiance des hommes , je ne sçaurois m'empêcher de m'intéresser à votre passion ; c'est une espece de Roman , qui me plaît fort , & je desire de tout mon cœur que vous & le Chevalier , foyez heureux !

Mlle De S. RIS , *soupirant.*

Ah !

Mad. De VIRTEIL.

Vous soupirez ? Ecoutez-moi , je suis plus occupée de vos affaires que vous ne le croyez.

Mlle de S. RIS.

Comment ?

Mad. De VIRTEIL.

J'entrevois que nous pourrions déterminer mon oncle , à ce mariage. Le Chevalier , allant avoir une Charge à la Cour , le plaisir qu'auroit Monsieur de Beauvieux , de s'y montrer avec son neveu , pourroit le tenter , je veux lui en parler & brusquer cette affaire , de crainte que le Marquis ou le Président , n'obtiennent de lui , une parole positive.

Mlle De S. RIS.

Mais , ma sœur , rien ne presse encore. Il me semble. . . .

Mad. De VIRTEIL.

Il me semble que vous aimez bien foiblement ; puisque le Chevalier , doit avoir bientôt la réponse du Ministre , il n'y a pas un moment à perdre.

Mlle De S. RIS.

Il est vrai.

Mad. De VIRTEIL.

Il n'est pas malheureux que le Chevalier ; ait commencé à plaire à Monsieur de Beauvieux , quoique ce soit sans le vouloir ; j'aurois bien voulu le voir au milieu de tous ces petits Messieurs-là , je crois qu'il devoit y faire une bonne figure ! Et vous l'avez bien grondé encore , à ce que m'a dit Henriette.

Mlle De S. RIS , *avec embarras.*

Moi ? Point du tout.

Mad. De VIRTEIL.

Nier ; c'est convenir de votre injustice. Il faut que vous ayiez un prodigieux ascendant sur lui , pour l'avoir subjugué à ce point-là ; car il y a près d'un an qu'il vous aime ; il mérite bien d'être récompensé d'une pareille confiance.

Mlle De S. RIS.

Si vous voulez que je vous parle naturelle-

ment , à présent que j'ose entrevoir quelque espérance de l'épouser , je commence presque à le craindre.

Mad. De VIRTEIL.

L'aimeriez-vous moins ?

Mlle De S. RIS.

Ce n'est pas cela ; au contraire.

Mad. De VIRTEIL.

Qui peut donc vous causer cette crainte ?

Mlle De S. RIS.

Je ne fais si je dois vous la confier , sur-tout ; avec la façon de penser que je vous connois.

Mad. De VIRTEIL.

Il y a quelque enfance là-dedans ; je veux absolument le sçavoir.

Mlle De S. RIS.

Puisque vous l'exigez ; c'est que je crains que l'amour du Chevalier , ne cesse bientôt après le mariage ; il y en a tant d'exemples , que , quoiqu'il ne pense pas comme tous les hommes à la mode , rien ne me rassure.

Mad. De VIRTEIL.

Voilà une belle inquiétude ! Quand cela arriveroit , vous seriez comme toutes les femmes du bon air , qui vivent à Paris.

Mlle De S. RIS.

Voilà précisément ce que je redoute ! Vous sçavez que j'ai toujours désapprouvé cet usage de ne point vivre ensemble.

Mad. De VIRTEIL.

Eh mais , ma sœur , est-ce que vous comptez aller souper tous les jours avec votre mari ; en bonne maison ?

Mlle De S. RIS.

Pourquoi pas , ma sœur ?

Mad. De VIRTEIL.

Fi donc ! cela feroit hideux ! La figure d'un mari qui fuit sa femme , ou qui lui donne la main , a toujours été pour moi , la chose du monde la plus révoltante ! Monsieur de Virteil , m'auroit bien déplu , s'il avoit pensé comme vous ; heureusement qu'il en est bien éloigné.

Mlle De S. RIS.

Si vous l'aviez aimé...

Mad. De VIRTEIL.

Moi ? aimer mon mari ! ah , j'en aurois été bien fâchée ! Avec le goût que j'ai pour le monde , être tyrannisée par une passion aussi ridicule !... A propos de cela , vous ne devinez pas une bonne folie d'Henriette. Vous sçavez

ſçavez combien Monsieur de Virteil s'est recrié hier au soir , sur la maniere dont je chantois , qu'il en étoit dans une admiration presque indécente ?

Mlle De S. RIS.

Eh bien ?

Mad. De VIRTEIL.

Elle prétend que c'est qu'il est devenu amoureux de moi.

Mlle De S. RIS.

Je le voudrois de grand cœur.

Mad. De VIRTEIL.

Je vous suis obligée , cela seroit tout-à-fait agréable !

Mlle De S. RIS.

Je fouhaiterois même qu'il pût trouver en vous du retour ; je suis presque sûre que vous ne ſçavez pas ce que c'est que l'amour ; vous n'avez point connu ses charmes.

Mad. De VIRTEIL.

Ses charmes ! Est - il agréable de se voir la victime d'un sentiment qui vous empêche de jouir de tout ce qui offre des plaisirs dans le monde ; pour desirer sans cesse , la présence d'un ingrat , qui affecte souvent la froideur , & même le dédain , lorsqu'il est sûr de notre

cœur ; ou d'être fatigués par des empressements ridicules , d'essuyer des humeurs , des tracasseries , d'être en proie aux propos des méchans , même les plus bêtes ? Non , ce n'est qu'un tourment insupportable , odieux !

Mlle De S. RIS.

Comme vous peignez l'amour !

Mad. De VIRTEIL.

Comme il est ; aussi j'ai rebuté beaucoup d'hommes , qui s'étoient mis en tête que je ne leur résisterois pas ; rien n'étoit pourtant plus facile , ils m'ont tous paru si peu estimables , si misérables , que si j'ai paru donner de l'espoir à quelques-uns , ce n'étoit que par vanité , & pour le plaisir de mortifier d'autres femmes en les leur enlevant ; encore avois - je bien de la peine à supporter l'ennui qu'ils me causoient. Enfin , ma sœur , j'aime ma liberté , & je n'ai point connu d'hommes qui en méritassent le sacrifice.

Mlle De S. RIS.

Puisque vous n'avez jamais aimé , vous ne connoissez pas leurs cœurs.

Mad. De VIRTEIL.

Au contraire , ma sœur , je les ai vus de sang froid , & sans ce charme séducteur qui nous trompe toujours.

Mlle De S. RIS.

Et connoissez-vous celui de votre mari ?

Mad. De VIRTEIL.

Non ; mais j'imagine qu'il est comme celui de tous les autres.

Mlle De S. RIS.

Pourquoi ne vouloir pas l'étudier ? Si Monsieur de Virteil , pouvoit vous toucher , s'il étoit digne de vous inspirer de la tendresse . . . vous m'avez dit cent fois que vous le croyiez aimable , voyez-le sans prévention , vous ne pouvez qu'y gagner.

Mad. De VIRTEIL.

Quelle folie !

Mlle De S. RIS.

Folie ? Le voici justement ; c'est une nouveauté de le voir deux jours de suite chez vous. Je vous laisse ; mais vous me direz ce qu'il vous vouloit.

Mad. De VIRTEIL.

Où allez-vous donc ? Ma sœur , voilà une jolie plaisanterie de me laisser seule avec mon mari !



S C E N E II.

Mad. De VIRTEIL, M. De VIRTEIL.

Mad. De VIRTEIL, *assise, sans regarder
Monsieur de Virteil.*

QUOI, Monsieur, vous n'êtes pas encore
forti ?

M. De VIRTEIL.

J'ai voulu avoir le plaisir de vous voir avant,
& . . . je viens sçavoir . . . pourquoi vous n'allez
pas aujourd'hui à l'Opéra ?

Mad. De VIRTEIL.

Cette attention est singulière & nouvelle !
Vous sçavez bien que cet Opéra-ci m'ennuie ;
c'est une si pauvre Musique ! Auriez-vous besoin
de ma Loge, pour quelque femme ? Mais
non, vous avez la vôtre.

M. De VIRTEIL.

Je n'y mene jamais personne.

Mad. De VIRTEIL.

Il est vrai ; parce que ces demoiselles s'ent
emparent. Vous vouliez peut - être me parler
de ma sœur & du Chevalier ; je commence à
croire qu'ils s'épouseront,

M. De VIRTEIL.

Qu'ils feront heureux ! car il me paroît qu'ils s'aiment réellement.

Mad. De VIRTEIL.

Cela fera un ménage d'un bien mauvais ton.

M. De VIRTEIL.

Pourquoi donc ?

Mad. De VIRTEIL.

Ma sœur , prétend aller par-tout avec son mari , rien n'est si pitoyable ! J'espère que le Chevalier , sera trop raisonnable pour y consentir ; sans quoi , je me brouille avec eux , le lendemain de leur mariage , & je ne les reverrai de ma vie : j'aimerois autant avoir chez moi , deux Provinciaux.

M. De VIRTEIL.

Il faudra voir avant , le parti qu'ils voudront prendre , & s'ils.... *Il s'assied.*

Mad. De VIRTEIL.

Que faites-vous donc , Monsieur ? Est-ce que vous ne sortez pas ?

M. De VIRTEIL.

Où voulez-vous que j'aille pour être mieux ?

Mad. De VIRTEIL.

Je vous avoue , que je ne sçauois souffrir

cette plaisanterie-là, je vous en prie, sonnez ;
afin que. . . .

M. De VIRTEIL.

Je ne plaisante point, Madame, au contraire, je viens vous prier de croire. . . .

Mad. De VIRTEIL.

Sérieusement, que voudriez-vous qu'on pensât, si l'on nous trouvoit seuls ? Cela appréteroit à rire à tout le monde, on croiroit que nous avons ensemble, un commerce réglé, & je n'oserois plus me montrer nulle-part.

M. De VIRTEIL.

Je conçois qu'il y a des gens qui pourroient nous trouver ridicules ; mais qui sont-ils pour la plupart ? Des étourdis, des mauvaises têtes ; sans mœurs, sans principes, incapables de se plaire qu'avec leurs pareils ; voilà ce que j'avois été jusqu'à présent, & ce que je ne suis plus. vous me rendez à moi-même, je deviens sensible, délicat, vertueux enfin ; puisque je vous aime.

Mad. De VIRTEIL, *feignant de plaisanter.*

Mais, voilà une folie aussi triste ! . . .

M. De VIRTEIL.

Quittez ce ton, Madame, je vous en supplie, il n'est point fait pour vous ; je ne croirai

jamais que vous l'approuviez , avec une ame comme celle que vous avez. Vous vous êtes ainsi que moi , laissé entraîner par le torrent des airs & de la frivolité ; mais je suis convaincu qu'intérieurement , vous connoissez la stérilité des plaisirs que l'on croit qu'ils procurent.

Mad. De VIRTEIL.

Et comment pouvez-vous juger , avec tant d'assurance , de ma façon de penser ?

M. De VIRTEIL.

C'est que l'exemple ne vous a point séduite. Au milieu du cahos , vous avez vu de sang froid , ce qui enchantoit les gens avec qui vous viviez. Convenez-en ?

Mad. De VIRTEIL.

Vous faites là , de moi , une espee de misantrophe , de rêve creux , qui me feroit une jolie réputation dans le monde , si on pouvoit seulement l'imaginer.

M. De VIRTEIL.

Mais on n'y parle jamais mal de vous , on est même forcé de vous y estimer de vous y respecter , & l'estime générale , vous le sçavez , est toujours fondée sur le vrai mérite.

Mad. De VIRTEIL.

Je ne comprends pas à quoi tendent ces

Six

discours , accoutumés à vivre librement , voudriez-vous que nous changeassions de conduite ? Non , Monsieur , j'aime la liberté , & c'étoit tout ce que je trouvois d'agréable avec vous.

M. De VIRTEIL.

Eh , voudrois-je vous la faire perdre ? Au contraire , ne regneriez-vous pas toujours sur moi ? Je vous demande seulement que vous trouviez bon que je vous aime , que je vous rende des soins , & je ferai trop heureux de suivre toutes les loix que vous voudrez m'imposer.

Mad. De VIRTEIL, *souriant.*

Je ne comprends pas quel est votre dessein ; mais vous sentez bien que si j'étois femme à vouloir prendre un engagement , il faudroit faire un autre choix vis-à-vis du Public.

M. De VIRTEIL.

De grace , cessez de plaisanter.

Mad. De VIRTEIL.

Je puis vous assurer que je serai toujours la même.

M. De VIRTEIL.

Quoi , aussi peu sensible ?

Mad. De VIRTEIL.

Je dis que je ne veux rien changer à ma façon

de vivre. A mon âge , il feroit tout - à - fait agréable de m'enterrer , avec mon mari , pendant deux ou trois mois , & de revenir après dans le monde pour y effuyer toutes les plaisanteries imaginables.

M. De VIRTEIL.

Je ne vous aimerois que deux ou trois mois ! vous le croyez ? C'est une juste punition de toutes mes erreurs passées , je sens tout ce que j'ai à réparer , je courois vainement après le bonheur , je m'en éloignois à chaque instant. Epreuvez-moi , Madame , que tout le monde ignore mes sentimens , le mystere en aura plus de charmes , & si je peux vous convaincre....

Mad. De VIRTEIL.

J'entends du monde. Levez - vous donc ; Monsieur , vous me perdez ! Justement ; c'est le Marquis & mon oncle.

M. De VIRTEIL , *à part , se levant.*
Quel fâcheux contretems !



S C E N E I I I.

Mad. De VIRTEIL , M. De VIRTEIL ,
Le MARQUIS , M. de BEAUVIEUX .

Le MARQUIS , *s'arrêtant en entrant , la main
sur l'épaule de Monsieur de Beauvieux.*

MON cher Beauvieux , je crois que nous in-
terrompons un tête-à-tête ; rentrons , je suis
discret.

Mad. De VIRTEIL.

Marquis , où allez-vous donc ?

Le MARQUIS.

Parbleu , Madame , je sçais les usages , je
ne veux pas que vous vous plaignez de moi.

Mad. De VIRTEIL.

Que voulez-vous dire ?

Le MARQUIS.

Eh , Dieu me pardonne , je crois que c'est
Virteil ! *Il éclate de rire.* L'aventure est fort bon-
ne ! Je me suis bien trompé ! *Sérieusement.* Sça-
vez - vous qu'avec un autre mari que lui , on
parleroit de ceci , à cause de la singularité.

Mad. De VIRTEIL.

Nous avons une affaire ensemble , elle vient
d'être terminée.

Le MARQUIS, *s'assessant.*

Il en a l'air tout embarrassé.

Mad. De VIRTEIL, *souriant.*

C'est qu'il est sans doute fâché, d'avoir été surpris en tête-à-tête avec moi.

Le MARQUIS.

Oh, parbleu, il n'a rien à craindre, nous connoissons ses mœurs & votre façon de penser, Madame. Vous ne ferez jamais comme Vireval, qui est devenu amoureux de sa femme, par économie; & comme elle est aussi avare que lui, elle a profité de la circonstance des tems, pour se retrancher en réformant ses amans; il est vrai que faite comme elle est, rien n'étoit si cher!

Mad. De VIRTEIL.

Fi donc, Marquis, pouvez-vous tenir de ces propos-là!

Le MARQUIS.

Pourvous deux, le Public ne sçauroit jamais avoir de prise sur vous, on connoît trop l'excellence de votre ton pour cela.

M. De VIRTEIL.

Moi, je n'ai là-dessus aucune inquiétude; & les propos ne me font rien, je t'en avertis.

Le MARQUIS.

Eh mais, il a de l'humeur, je crois. Il faut

que l'affaire que vous avez traitée ensemble, n'ait pas réussi au gré de ses desirs. De quoi donc pourroit-il avoir été question? Je cherche... Ah! je devine; mais non, il n'est pas possible! Plus j'y réfléchis...

Mad. De VIRTEIL.

Voyons, qu'imaginez-vous?

Le MARQUIS.

Oh, je n'en crois rien, cela seroit trop surprenant; car vous êtes riches tous deux, & l'on ne voit guere de maris & de femmes renfermés ensemble, que pour déterminer, par exemple, les femmes à s'obliger pour des arrangemens de créanciers. Ah! j'ai deviné!

Mad. De VIRTEIL.

Eh bien, dites?

Le MARQUIS.

Je parie que Virteil, veut que vous vendiez une de vos Terres, qui sont trop éloignées d'ici, pour acheter quelque belle maison de campagne auprès de Paris. Sçavez-vous que cela seroit fort sensé; car on ne va jamais dans ses Terres, que pour y végéter; il est vrai qu'elles rapportent de l'argent; mais l'argent est une misere, & je trouve cent fois plus agréable de le dépenser, que de s'ennuyer à le recevoir.

à figner des quittances , & à compter avec les receveurs & les fermiers ; ce sont des coquins qui n'ont que du bon sens , & qui ne pensent qu'à leurs affaires.

M. De BEAUVIEUX.

Oui , qui ne pensent qu'à leurs affaires. Parbleu , Marquis , je suis charmé de te voir penser comme moi ; car , tel que tu me vois , je ferois fâché d'avoir un neveu qui fût vilain ; j'aime qu'on soit magnifique , il faut briller , rien n'a plus l'air grand Seigneur ; enfin je veux qu'on demande toujours , quand on me voit passer , quel est ce grand homme galonné , ou brodé , que l'on voit par-tout , là... qui a si bon air.

Le MARQUIS.

Comment , tu veux que l'on dise cela de toi ? Ah , il est délicieux !

M. De BEAUVIEUX.

Il est délicieux ? Ecoutez donc , j'ai été autrefois assez bien campé , & si dans ma jeunesse vous m'aviez vu promener aux Thuilleries autour du bassin , vous auriez fait un peu de cas de moi. Hé , hé , les femmes de ce tems-là , vous en auroient dit des nouvelles , & de femmes de la plus grande qualité. Ah ! moi ,

j'ai toujours été très-riche-ment mis , & j'ai conservé encore ce goût-là comme tu vois.

Le MARQUIS.

Cet habit , est pourtant un peu connu.

M. De BEAUVIEUX.

Est pourtant un peu connu ?

M. De VIRTEIL.

Il est encore frais , riche & de bon goût; croyez-moi , mon oncle , ne vous en rapportez qu'à vous , sur ces choses-là.

Le MARQUIS.

Je le trouve un peu triste pour notre cher oncle , lui qui a l'air vif & léger.

M. De BEAUVIEUX.

Lui , qui a l'air vif & léger ? Mais ne plaignez pas. Vous ne sçauriez faire encore tout ce que je fais. La moindre promenade vous fatigue ; vous vous plaignez continuellement de votre estomac , vous ne mangez pas le quart de ce que je mange , & vous ne pouvez à peine vous soutenir ; enfin , je suis plus vert que vous , voilà ce qui fait la jeunesse.

Le MARQUIS, *riant*.

Je vous dis , ce n'est qu'un enfant !...

M. De BEAUVIEUX.

Ce n'est qu'un enfant ? Quant au goût , je

crois l'avoir meilleur que personne, on ne sçauroit me le disputer; car tout le monde veut s'habiller comme moi, à ce que me disent les Marchands. C'est moi, qui, le premier, ai fait dorer une voiture Angloise, & tout le monde m'a imité; voilà ce qui fait l'éloge du goût. Par exemple, ma niece, voyez un peu mes dentelles, vous vous y connoissez; là, sans vanité, qn'en dites-vous?

Mad. De VIRTEIL.

Sçavez - vous qu'elles sont superbes! Mais cela est ruineux, mon oncle!

M. De BEAUVIEUX.

Cela est ruineux? Moi, je ne sçaurois souffrir d'aller terre-à-terre

Le MARQUIS.

A propos de terre-à terre, vous ne sçavez pas son aventure de ce matin? Elle est délicieuse!

Mad. De VIRTEIL.

Comment donc? Qu'est-ce que c'est?

M. De BEAUVIEUX.

Qu'est-ce que c'est? Mais. . . . Je ne voulois pas trop vous en parler, de crainte de me mettre en colere. Il faut que je m'en - aille; car. . . . En un mot, moi, je ne suis pas

tendre , & une autre fois , nous verrions comment. . . Je m'entends bien.

Le MARQUIS , *retenant Monsieur de Beauvieux.*

Parbleu , tu ne t'en-ira pas , je veux que tu sois présent. Notre bon homme d'oncle , étoit ce matin dans son cabriolet vert & or , en frac Anglois , brodé des deux côtés. Comme un autre Hypolite , sa main sur son cheval , laissoit flotter les rênes ; car il ne sçait pas trop bien mener ; malgré les leçons que lui donne tous les jours le Président ; à *Monsieur de Beauvieux.* Oh , tu ne m'échapperas pas. Au détour d'une rue , il a été rencontré par le petit Comte , qui menoit en diable ; le cher oncle , n'a jamais pu tourner assez promptement ; ma foi , le diable a emporté le cabriolet , & l'a renversé en canelle à quatre pas de là , le bon homme , ventre à terre au milieu de la boue *Il rit très-fort.*

Mad. De VIRTEIL , *avec l'air de l'intérêt.*

N'avez-vous pas été blessé , mon oncle ?

M. De BEAUVIEUX.

N'ai-je pas été blessé ? Non. Ce qui me pique le plus , c'est que ce petit Monsieur-là , au lieu de me faire des excuses , m'a éclaté de rire
au

au nez. Si j'avois été encore Mousquetaire , je ne sçais pas trop ce qui en seroit arrivé ; car moi , je n'aurois pas attendu. . . . Mais à présent on tourne tout en plaisanterie.

Le MARQUIS.

Et l'on a raison. Tu aurois mauvaise grace de te fâcher ; je veux ce soir , vous faire souper ensemble.

Mad. De VIRTEIL.

Si vous appelez cela une plaisanterie , elle est un peu forte.

Le MARQUIS.

C'est un homme de qualité qui est très-fêté par tout , il ne seroit pas du bon air de se brouiller avec lui , pour une bagatelle , il a voulu badiner avec le cher oncle ; car il l'aime à la passion.

M. De BEAUVIEUX.

Il m'aime à la passion ? Je sçais bien que je suis de ses amis ; mais pas autant que du petit Duc ; car moi , tel que vous me voyez , je ne suis pas mal faufile , ma niece. . . . A propos de cela , j'ai vu hier la Princesse , sur l'escalier de la Comédie ; elle me traite fort bien , oui ; elle m'a parlé : elle m'a dit , bonjour , Monsieur de Beauvieux , comment vous portez-vous ?

Le MARQUIS.

Voilà ce qu'on appelle être répandu dans le beau monde , aller de pair avec les grands ; c'est pourtant moi , qui te vauz cela ; je ne vais nulle part que je ne vante ton goût, ta magnificence ; tu ne sçais pas toutes les obligations que tu m'as. *A Monsieur de Virteil , qui veut s'en-aller.* Virteil , où vas-tu donc ? A l'Opéra, sans doute ; j'irai avec toi.

M. De VIRTEIL.

Non , je reste ici ; parce que j'ai affaire chez moi.

Le MARQUIS.

Des affaires ! l'après-dîné encore ! fi donc ! J'ai compté sur toi , j'ai renvoyé ma voiture, il faut bien que tu me menes à l'Opéra.

M. De BEAUVIEUX.

Qu'il vous mene à l'Opéra ? Vous n'irez pas aux Italiens ? Il y a une Comédie Italienne charmante , aujourd'hui.

Le MARQUIS.

Un vendredi ? Fi donc !

M. De BEAUVIEUX.

Un vendredi , fi donc ? L'Arlequin , est excellent , & je vous soutiens . . .

Le MARQUIS.

Que tu ne sçais ce que tu dis , va mon cher bon homme. A propos , je n'ai point vu Mademoiselle de S. Ris , aujourd'hui , où se tient-elle donc ? Sur le point de l'épouser ; car tu m'as donné ta parole ; c'est fort mal fait à moi , j'en conviens ; je suis outré , furieux , de n'avoir pas le tems de faire les choses que je desire le plus ! En vérité , je crois que si je n'avois pas pris le parti de faire mes visites aux femmes , aux Spectacles , dans leurs petites Loges , je n'y pourrois pas suffire. Allons , Virteil , partons. Adieu , Madame. Tu souperas ici , ce soir , n'est-ce pas , bon homme ? *Il s'en-va.*

M. De VIRTEIL.

Songez , je vous supplie , Madame , à ce que je viens de vous dire ; c'est avec le plus grand regret que je vous quitte. Il n'y a plus de bonheur pour moi , sans vous.



S C E N E I V.

Mad. De VIRTEIL , M. De BEAUVIEUX.

Mad. De VIRTEIL.

MON oncle , de grace , restez un moment ; j'ai à vous parler.

M. De BEAUVIEUX.

Vous avez à me parler ? Mais c'est que je suis fort pressé , je veux aller aux Italiens , avant le Ballet de l'Opéra.

Mad. De VIRTEIL.

Asséyez-vous.

M. De BEAUVIEUX.

Asséyez-vous. Vous ne ferez donc pas long-tems ? *Il s'assied.*

Mad. De VIRTEIL.

Non , non. Vous nous avez emmené hier le Chevalier ; comment le trouvez-vous ?

M. De BEAUVIEUX.

Comment je le trouve ? Mais point trop mal ; il me paroît seulement avoir l'air embarrassé ; je crains qu'il ne soit timide ; si , cela ne vaut rien : à son âge , il faut être vif , alerte ; voilà comme j'étois moi , ma niece , autrefois ; aussi personne ne pouvoit me résister , & si je

voulois encore. . . Mais pour le Chevalier. . .
Allons , allons , j'en ai pourtant été assez content , il faut être raisonnable.

Mad. De VIRTEIL.

Je serois fort aise qu'il pût vous plaire ; nous avons des desseins sur lui , que nous voudrions bien que vous approuvassiez.

M. De BEAUVIEUX.

Que j'approuvâsse ? Comment , qu'est - ce que voulez dire ? Je ne vous devine point du tout.

Mad. De VIRTEIL.

Les engagements que vous avez pris pour ma sœur , sont-ils bien réels ?

M. De BEAUVIEUX.

Sont-ils bien réels ? Je ne sçais pas trop encore sur quoi compter. Le Marquis , m'a dit qu'il l'épouserait volontiers , je lui ai répondu que j'en serois charmé , & cela est vrai ; j'aime les gens de qualité moi , il faut toujours tenir aux grands. D'un autre côté , le Président , est fort amoureux de ma niece , il m'en parle continuellement dans nos promenades du matin ; si je pouvois prévoir qu'il parvînt un jour à jouer un grand rôle ; car j'ai toujours eu de l'ambition , moi , je me déterminerois en sa

faveur , si cependant nous ne pouvions pas avoir le Marquis ; car c'est lui qui me tente le plus.

Mad. De VIRTEIL.

Le Marquis , n'a rien.

M. De BEAUVIEUX.

Le Marquis n'a rien ? Il a son Marquisat , vrai ou faux ; c'est un beau titre ! on est reçu par-tout avec considération & Oui , par ma foi , je crois que je donnerois tout mon bien , pour avoir un titre pareil.

Mad. De VIRTEIL.

Vous feriez là un mauvais marché , mon oncle. Pour le Président , vous ignorez sans doute , qu'il veut se défaire de sa Charge dès qu'il le pourra ; il ne peut pas souffrir la Robe , sa folie est d'être Militaire. Que deviendra-t-il ?

M. De BEAUVIEUX.

Que deviendra-t-il ? Attendez donc , s'il fait jamais cette sottise-là , il n'aura sûrement pas ma niece ; je veux qu'un homme fasse quelque chose dans le monde ; il faut se distinguer , se faire connoître , voilà comme je pense.

Mad. De VIRTEIL.

Et vous avez raison.

M. De BEAUVIEUX.

ui , j'ai raison , & si j'étois plus jeune je voudrois faire parler de moi ; car enfin , je commence à sentir qu'il ne faut pas être oisif , j'en conviens , on doit me le reprocher ; mais l'habitude que j'ai prise d'aller tous les jours au Spectacle , m'a fait connoître. Si je n'avois pas eu l'esprit de me choisir cette occupation-là , je m'ennuyerois fort. Voilà ce qu'on appelle sçavoir se retourner , par exemple.

Mad. De VIRTEIL.

Il me paroît que vous aimez beaucoup ma sœur.

M. De BEAUVIEUX.

Que j'aime beaucoup votre sœur ? Assurément , voilà pourquoi je veux la bien marier , je veux qu'elle épouse quelqu'un de distingué , qui me plaise , en un mot , avec qui je puisse aller.

Mad. De VIRTEIL.

Voudriez - vous qu'elle épousât quelqu'un qu'elle ne pourroit pas souffrir ? C'est là toute sa crainte.

M. De BEAUVIEUX.

Toute sa crainte. Bon ! Qu'est-ce que cela fait ? On ne se marie point pour vivre avec

son mari, il faut suivre l'exemple des gens du bon ton ; c'est la mode qui doit toujours décider ; même dans les affaires les plus sérieuses.

Mad. De VIRTEIL.

C'est ce que je lui ai dit.

M. De BEAUVIEUX.

C'est ce que vous lui avez dit. Et vous aviez raison ; pour moi, je veux que l'on soit du bon air, je le préfère à tout.

Mad. De VIRTEIL.

Elle ne veut rien entendre à tout cela, & elle trouve que le Chevalier. . . .

M. De BEAUVIEUX.

Que le Chevalier. . . . Oui, par exemple ; c'est un honnête garçon ; mais il est un peu gothique ; il est toujours simplement mis, il a les plus vilains chevaux ! . . . Un cocher ! . . . de l'île Saint-Louis, & la plus hideuse voiture ! . . . On n'en pourra jamais rien faire.

Mad. De VIRTEIL.

Vous m'avez pourtant dit qu'hier. . . .

M. De BEAUVIEUX.

Je vous ai dit qu'hier. . . . Oui, il est vrai que. . . .

Mad. De VIRTEIL.

Comme il va avoir une Charge à la Cour. . . .

M. De BEAUVIEUX.

Comme il va avoir une Charge à la Cour.

Mad. De VIRTEIL.

Oui, & fort honorable même.

M. De BEAUVIEUX.

Et fort honorable ? Ecoutez donc, s'il vou-
loit suivre mes conseils, je pourrois lui être
fort utile ; car j'ai passé ma vie avec des cour-
tifans, tel que vous me voyez, & je crois que....

Mad. De VIRTEIL.

Il fera tout ce que vous voudrez ; je vous
jure qu'il n'a pas de plus grand desir que celui
de vous plaire.

M. De BEAUVIEUX.

Que celui de me plaire. Il faut donc qu'il
soit bien changé ! Est-ce lui qui vous a dit
que. . . . Quand l'avez-vous vu ? Pour cause.

Mad. De VIRTEIL.

Ce matin.

M. De BEAUVIEUX.

Ce matin. Tout juste, il aura pris goût
à. . . . Je n'en suis plus surpris. Ma niece, je
l'ai mené hier en bonne compagnie, & je com-
mence à croire. . . . Oui, oui ; il pourroit
bien. . . . Mais quelle heure est-il ? *Il tire sa*
montre. Diable ! il est près de sept heures, je ne

veux pas manquer le Ballet. Nous reparlerons de cela. Je reviendrai après l'Opéra.

Mad. De VIRTEIL.

Mon oncle, en vous en-allant, voulez-vous bien faire appeller Henriette? Non, non, la voici.

S C E N E V.

Mad. De VIRTEIL. Mlle De S. RIS.

HENRIETTE.

HENRIETTE.

EH bien, Madame, ce que je vous ai dit, n'est-il pas vrai?

Mad. De VIRTEIL.

Quoi, Mademoiselle?

HENRIETTE.

Que Monsieur est resté seul avec vous, & que vous avez dû voir que non-seulement il vous aime; mais qu'il vous adore.

Mad. De VIRTEIL.

Allez, vous rêvez.

Mlle De S. RIS.

Pour moi, je voudrois de tout mon cœur

que cela fût vrai , & je me trouverois fort heureuse , à votre place , si . . .

Mad. De VIRTEIL.

Ma sœur , vous pourrez l'être aussi , & je ne désespere pas de faire consentir Monsieur de Beauvieux , à vous faire épouser le Chevalier.

Mlle de S. RIS.

Je vous remercie de vos soins , ma sœur ; mais ce n'est pas là ce qui m'occupe le plus ; vous sçavez bien ce que je desire de sçavoir , c'est si Monsieur de Virteil , vous aime réellement , & . . .

Mad. De VIRTEIL.

Quelle idée ! A peine avez-vous été sortie ; que Monsieur de Beauvieux & le Marquis , sont entrés.

HENRIETTE , *à part.*

Du mystere , bon !

Mlle De S. RIS.

Je desire que vous me trompiez ; mais si le retour de Monsieur de Virteil , n'est pas vrai , je méprise à jamais tous les hommes.

Mad. De VIRTEIL.

Vous en exceptez sans doute le Chevalier ; il le mérite ; puisque vos inégalités ne peuvent allarmer sa constance ; à moins que vous ne

préfériez le Marquis ou le Président ; je ne vous conseille pas cependant de compter sur le dernier ; car Monsieur de Beauvieux m'a assuré que s'il se défait de sa Charge de Président , il ne vous aura pas. Le voici justement.

HENRIETTE , *bas à Mademoiselle de S. Ris.*

Elle détourne la conversation ; tant-mieux.

S C E N E V I.

Mad. De VIRTEIL , Mlle De S. RIS ;

Le PRÉSIDENT , *en habit noir.*

HENRIETTE.

Le PRÉSIDENT.

P OUR cela , Mesdames , vous devez bien gronder Henriette , elle n'a jamais voulu , ce matin , me laisser entrer chez vous.

Mad. De VIRTEIL.

Elle a très - bien fait.

Le PRÉSIDENT.

C'est bon pour la plaisanterie ; mais j'ai réellement à me plaindre à vous , Madame , de l'indifférence de Mademoiselle. Il ne tient qu'à

elle de faire mon bonheur ; personne , j'ose m'en flatter , ne s'y opposeroit , & c'est elle seule qui y met obstacle.

Mad. De VIRTEIL.

Oh ! si vous prenez le ton tragique , Président , vous allez me donner des vapeurs !

Le PRÉSIDENT.

Mais qui peut me rassurer & calmer mes inquiétudes ? D'honneur , je suis désespéré ! A propos de cela , il faut que je vous montre un Air & des paroles que j'ai fais sur les rigueurs de Mademoiselle.

Mlle De S. RIS , *riant.*

Si mes rigueurs vous font faire de la Musique , ce n'est pas le moyen de m'en corriger , on y perdrait trop.

Le PRÉSIDENT.

Oui , oui , ajoutez l'ironie à vos procédés , cela fera honneur à votre caractère.

Mad. De VIRTEIL.

Voyons , voyons la Musique , Président.

Le PRÉSIDENT , *montrant sa Musique.*

Voici par où je débute. Il y a beaucoup d'instrumens : la symphonie exprime d'abord la beauté & l'insensibilité réunies. Si vous voulez bien chanter , vous commencerez ici.

Mad. De VIRTEIL.

Oh , je ne sçaurois aujourd'hui , je n'ai point de voix du tout.

Le PRÉSIDENT.

Mais pourquoi ? Vous n'êtes point enrhumée.

Mad. De VIRTEIL.

Que dites-vous là ? Je n'ai point fermé l'œil de toute la nuit : j'ai un mal de gorge affreux.

Le PRÉSIDENT.

Essayez seulement.

Mad. De VIRTEIL.

En vérité , je ne peux pas.

Le PRÉSIDENT.

Mais si cela vous fait mal , vous n'achèverez pas.

Mad. De VIRTEIL, *éclatant de rire.*

Ah voilà un orage ! un orage , ma sœur ; pour exprimer vos rigueurs !

Le PRÉSIDENT.

Je vous dis que rien n'est plus neuf. Ne vous faites donc pas prier davantage. Faut-il que je me jette à vos genoux pour vous déterminer ?

Mad. De VIRTEIL.

Qu'est-ce qui m'accompagnera ?

Le PRÉSIDENT.

Mademoiselle & moi ; je m'en-vais prendre

le violon , pour faire le dessus ; c'est seulement pour vous donner une idée. *Il va prendre le violon sur le clavecin.* Allons , allons , Mesdames , venez donc au clavecin. *Elles y vont.*

Mad. De VIRTEIL , *montrant sa Musique.*

Qu'est-ce que c'est que cela ?

Le PRÉSIDENT.

Ce n'est rien , je vous avertirai quand il faudra reprendre. *A Mlle de S. Ris.* Donnez-moi un peu le ton , Mademoiselle. C'est bon. Commencez , si vous voulez bien. Nous avons d'abord le prélude ou l'annonce , comme vous voudrez l'appeler. Le violon & le clavecin commencent ensemble. Il faudroit beaucoup plus d'instrumens ; mais vous verrez bien de quoi il s'agit. Et où allez-vous donc Madame ?

Mad. De VIRTEIL , *s'assessant.*

Je ne scaurois chanter absolument aujourd'hui.

Le PRÉSIDENT.

Mais cela n'est point long du tout.

Mad. De VIRTEIL.

Je vous assure que je n'acheverois pas , j'ai une migraine insupportable !

Le PRÉSIDENT.

Allons , Mademoiselle , si vous voulez bien m'accompagner , je chanterai , je veux absolument que vous entendiez cette Ariette-là. *A Mad. de Virteil.* Ecoutez-vous , Madame ?

Mad. De VIRTEIL.

Oui , oui. Commencez donc.

Le PRÉSIDENT.

Andante. Partons. *Ils jouent l'Ouverture ; & le Président s'applaudit beaucoup.* Que dites-vous de cela , Madame ?

Mad. De VIRTEIL.

C'est de l'Italien tout pur !

Mlle De S. RIS , *riant.*

Ce que j'aime le plus ; c'est comme l'insensibilité est bien rendue !

Le PRÉSIDENT.

Attendez , attendez ; vous verrez le reste. Commencez s'il vous plaît. *Il chante.*

ARIETTE.

R IEN ne peut vous toucher ,
Vous êtes un rocher ,
Et tout vous rend hommage.
Le plus sçavant Nocher ,
Même pendant l'orage ,

Sans

Sans craindre le dommage,
Voudroit vous approcher :

Le ravage,
L'esclavage,
Le tapage,
Le naufrage,

Ne pourroient l'empêcher.
Vous êtes un rocher,
Que rien ne peut toucher.

La Musique devient plus douce.

Par vos attraits vainqueurs
Vous soumettez les cœurs.
Votre charmant sourire,
Enflamme, attire.

Vos yeux
Lancent des feux
Qui causent mon martyre,
Je languis, je soupire,
Et la nuit & le jour.
Voulez-vous toujours rire
Du plus tendre amour ?
Je languis, je soupire,
Ah ! quel martyre !

Rien ne peut vous toucher,
Vous êtes un rocher !

Mad. De VIRTEIL :

A merveille, Président, à merveille; c'est
admirable!

II. Vol.

V

Le PRÉSIDENT, *chante, en suivant Mlle de S. Ris.*

Rien ne peut vous toucher,
Vous êtes un rocher !

Mlle De S. RIS, *riant & s'asseyant.*

Ah ! je n'en puis plus ! Vous me faites mourir de rire !

Le PRÉSIDENT.

Quoi, le reproche ne vous fait rien ? *Il chante.*

Rien ne peut vous toucher,
Vous êtes un rocher !

J'ai bien du regret que vous n'entendiez pas les différentes parties de l'accompagnement, pendant l'orage. Je peins la pluie, la grêle, le sifflement des vents, les éclairs, le tonnerre, les cris des matelots, & jusqu'au fracassement du Vaisseau que l'on croit voir échouer contre le rocher. C'est un coup de génie que ce dernier trait-là.

Mad. De VIRTEIL.

Voilà ce qui s'appelle peindre en Musique !

Le PRÉSIDENT.

Ensuite le Vaisseau s'entr'ouvre, & l'on croit voir les voyageurs, qu'il contenoit, se sauver à la nage, dans une île charmante, où ils ren-

dent hommage à Mademoiselle de S. Ris. Ce qui est exprimé par la ritournelle qui précède.

Vous foudrez les cœurs.

Il chante la ritournelle.

Mad. De VIRTEIL.

Cela fera divin ! délicieux !

Le PRÉSIDENT.

Je m'en-vais tout faire exécuter chez le gros Vicomte , où l'on fait de la Musique. Vous devriez y venir , Mesdames.

Mad. De VIRTEIL.

Je ne sçaurois sortir aujourd'hui.

Le PRÉSIDENT.

Il n'y a qu'Henriette , qui ne dit rien de ma Musique.

HENRIETTE.

Moi, Monsieur , je ne trouve rien de si beau , que , *elle chante.*

Rien ne peut vous toucher ,
Vous êtes un rocher.

Cela ressemble bien à Mademoiselle.

Le PRÉSIDENT.

Rien n'est plus vrai , malheureusement pour moi.

HENRIETTE, *bas au Président.*

Comment voulez-vous plaire avec ce lugubre habit-là, elle ne peut pas souffrir la Robe.

Le PRÉSIDENT.

Il falloit donc me le dire plutôt. Elle ne me lereverra plus, je vous en réponds. *Aux Dames.* Je viendrai vous rendre compte de ma répétition. J'ai mille choses à faire, je m'enfuis.

S C E N E V I I.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS,

M. De VIRTEIL.

Mad. De VIRTEIL.

EN vérité, ma sœur, vous avez entièrement tourné la tête du Président.

Mlle De S. RIS.

Croyez que son goût pour la Musique, lui a seul fait faire cette folie.



SCÈNE VIII.

Mad. De VIRTEIL , Mlle De S. RIS ,
Le CHEVALIER , HENRIETTE.

Mad. De VIRTEIL.

CHEVALIER , vous arrivez trop tard , un moment plutôt , vous auriez joui de tout votre triomphe.

Le CHEVALIER.

Je ne vous comprends pas. . . .

Mad. De VIRTEIL.

Vous auriez vu votre rival , chanter les rigueurs de ma sœur.

HENRIETTE.

.. Oui , vous auriez entendu : *elle chante.*

Rien ne peut vous toucher ,
Vous êtes un rocher.

Et puis les vents , la pluie , la grêle , les éclairs ;
le tonnerre , le coup du génie du fracassement
du Vaisseau , les Voyageurs qui se sauvent à la
nage. . . .

Le CHEVALIER.

C'est un tableau de Vernet , qu'elle raconte
là,

HENRIETTE.

C'est la plus belle Musique !

Le CHEVALIER.

Elle extravague assurément. *A Madame de Virteil.* Madame , je vous en supplie. . . .

HENRIETTE , *chante , & impatiente le Chevalier.*

Le ravage ,
Le tapage ,
L'esclavage ,
Le dommage. . . .

Mad. De VIRTEIL , *riant.*

Henriette est fort bonne.

HENRIETTE.

Je vous demande pardon , Madame , c'est que j'ai la tête si remplie de cette Musique. . . .

Le CHEVALIER.

Madame , ayez donc la bonté de déterminer Mademoiselle en ma faveur , ou que je sçache du moins ce qui peut me nuire auprès d'elle.

Mad. De VIRTEIL.

Qu'elle vous dise elle-même ses raisons.

Le CHEVALIER , *à Mlle de S. Ris.*

Je ne sçaurois suivre l'affaire qui pourroit me rendre favorable Monsieur de Beauvieux ,

si je ne suis assuré de pouvoir vous obtenir de vous même.

Mlle De S. RIS.

N'êtes-vous pas sûr de mon cœur ? Vous avez sçu m'amener au point de vous faire un aveu qui devrait vous contenter.

Le CHEVALIER.

Qui m'assurera que vous ne changerez jamais, si un lien indissoluble ne me confirme cet aveu ?

Mlle De S. RIS.

Quel pouvoir ce lien a-t-il sur les cœurs ? Empêche-t-il les hommes de trahir leurs sermens ? Au contraire, ils en tirent vanité. Et quelle consolation reste-t-il à une femme vertueuse, abandonnée par un ingrat, & qu'elle ne sçauroit cesser d'aimer ?



S C E N E I X.

Mad. De VIRTEIL , Mlle De S. RIS ,
Le CHEVALIER , HENRIETTE ,
RENAUD.

RENAUD , *donnant un billet à Madame de
Virteil.*

MADAME , mon maître vous prie de lire ce
billet , & d'y faire un mot de réponse.

HENRIETTE.

Scavez-vous ce que c'est ?

RENAUD.

C'est sûrement au sujet de son amour. Je lui
ai dit que vous le serviriez auprès de Madame ,
& il m'a promis de nous marier ensemble s'il
réussit.

Mlle de S. RIS.

Ma sœur que je sçache de quoi il est ques-
tion , je vous prie.

Mad De VIRTEIL.

Ce n'est rien.

Mlle De S. RIS.

Eh bien , montrez-moi ce billet.

Mad. De VIRTEIL.

Vous pouvez le lire.

Mlle De S. RIS , *lisant.*

» Je vous supplie , Madame , de vouloir
» bien m'accorder un moment d'entretien ,
» pour vous confirmer ce que je vous disois
» quand on nous a interrompus ; faites fermer
» votre porte si vous voulez ; mais sur-tout ,
» ne me refusez pas la grace que je vous de-
» mande. «

Mlle De S. RIS , *avec joie.*

La grace ! Ce que je vous disois est vrai.

Mad. De VIRTEIL.

Quelle idée !

Mlle De S. RIS.

Ah ! répondez-lui.

Mad. De VIRTEIL.

Oui. *A Renaud.* Dites-lui , que dans le mo-
ment que vous êtes arrivé j'allois fortir , &
rien n'est plus vrai ; je ne sçaurois m'en dis-
penser.

Mlle De S. RIS.

Ma sœur , vous allez le désespérer. Renaud ,
ne vous en-allez pas.

RENAUD.

Oh , que non , Mademoiselle ; je n'ai garde ,
je ferois trop mal reçu.

Mais écoutez-le seulement ; on doit au moins des égards à son mari.

Mad. De VIRTEIL.

J'admire comme on trouve facilement les autres injustes. Vous désespérez un homme, qui vous adore & que vous aimez, en ne voulant pas consentir à l'épouser, & vous trouvez que j'ai tort de me refuser à une légère fantaisie de mon mari, qui lui passera aussi promptement qu'elle lui a pris.

Mlle De S. RIS.

Il y a bien de la différence, ma sœur ; vous êtes engagée, & je crains de l'être. Votre engagement vous oblige de vous prêter à ce qui peut plaire à votre mari ; je puis le dire devant le Chevalier, il vous propose sûrement de vous retirer de cet égarement continuel où vous avez vécu tous les deux, de vous réunir, vous avez les mêmes goûts, il ne sçauroit vous déplaire ; il y a de l'ingratitude à vous, de ne pas vouloir, au moins, l'écouter.

Mad. De VIRTEIL.

En vérité....

Mlle De S. RIS.

Allons, écrivez un mot, & mandez-lui qu'il peut venir & que vous ne ferez pas fâchée de l'entendre.

Mad. De VIRTEIL.

Vous, consentez à épouser le Chevalier.

Mlle De S. RIS.

Et mon oncle, n'y consentira peut-être jamais.

Mad. De VIRTEIL.

C'est notre affaire; que le Chevalier, obtienne l'agrément de la Charge qu'il sollicite, & je répons de tout.

Le CHEVALIER.

Eh bien, Mademoiselle?

Mlle DE S. RIS.

Ma sœur, écrira-t-elle le billet.

Mad. De VIRTEIL.

Mais. . . .

Le CHEVALIER.

Ah! Madame!

HENRIETTE.

Vous ferez le bonheur de deux hommes; d'un seul coup de plume.

Mad. De VIRTEIL.

Chevalier, j'aime à vous obliger.

Mlle De S. RIS.

Allons, écrivez. *Madame de Virteil écrit.*

Le CHEVALIER, *baisant la main de Mlle de S. Ris.*

Rien ne pourra augmenter l'excès de ma

joie, que le consentement de Monsieur de Beauvieux.

RENAUD, à *Henriette*.

L'on a bien de la peine à déterminer les gens à devenir heureux.

Le CHEVALIER.

Je fors, & je ne perds pas de tems pour m'assurer de tout ce qui peut faire le bonheur de ma vie.

S C E N E X.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS ;
HENRIETTE, RENAUD.

Mlle De S. RIS, *allant voir ce que Madame de Virteil écrit.*

VOYONS, si vous répondez comme je le veux. *Elle lit bas.*

HENRIETTE, à *Renaud*.

Je n'ai pu encore découvrir ce qui se passe dans le cœur de Madame, tout va dépendre de la conversation qu'elle aura avec Monsieur.

Mlle De S. RIS, *après avoir lu.*

Fort bien.

RENAUD, à *Henriette*.

Mademoiselle de S. Ris, est contente du billet, tout ira bien.

Mad. De VIRTEIL.

Tenez, Renaud, donnez cette réponse à votre maître. *Renaud s'en-va.*

SCÈNE XI.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS,
HENRIETTE.

Mad. De VIRTEIL.

MA sœur, vous répondrez de tout ce que vous me faites faire. Ce qui m'enchanté, c'est qu'enfin ce pauvre Chevalier, sera content. Avouez que vous n'avez pas été fâchée d'être forcée; vous ne cherchiez qu'un prétexte, & vous m'avez sacrifiée à votre fausse gloire; je n'en suis pas la dupe.

Mlle De S. RIS.

Vous avez en effet de quoi vous plaindre; pour moi, si mon oncle ne consent pas. . . .

Mad. De VIRTEIL.

Vous en serez charmée. N'est-ce pas là ce que vous voudriez me faire entendre?

Mlle De S. RIS.

Tenez , ma sœur , je sens que si je restois j'aurois de l'humeur ; il vaut mieux què je vous quitte.

S C E N E X I I.

Mad. De VIRTEIL , HENRIETTE.

Mad. De VIRTEIL , *révant.*

ELLE s'en-va réellement.

HENRIETTE.

Elle est piquée de s'être enfin déterminée.

Mad. De VIRTEIL , *préoccupée.*

Henriette ?

HENRIETTE.

Madame,

Mad. De VIRTEIL.

Je ne sçais plus ce que je voulois dire.

HENRIETTE.

N'est-ce pas qu'on ne laisse entrer personne ?

J'y vais.



SCÈNE XIII.

Mad. De VIRTEIL.

QUEL est donc mon dessein en écoutant mon mari? Je frémis du consentement que j'ai donné. . . . Voudrois-je lui laisser prendre quelque avantage sur moi? . . . Perdre ma liberté, m'enfouir dans ma maison, être dédaignée par les gens les plus aimables, ou du moins qui en ont la réputation. . . . C'est vieillir tout-d'un-coup! . . . D'un autre côté, puis-je désespérer un homme fait pour plaire, que l'on me blâmeroit de ne pas aimer, s'il n'étoit pas mon mari, & que je n'aime déjà que trop! Mais que dis-je? . . . Quoi, je pourrois. . . . Ah! fuyons le danger de me rendre, oui. . . .



SCENE XIV.

Mad. De VIRTEIL, HENRIETTE.

HENRIETTE.

MADAME, le cocher demande s'il ôtera les chevaux ?

Mad. De VIRTEIL, *regardant Henriette d'un air distrait.*

Mes gens, font-ils-là ?

HENRIETTE.

Oui, Madame. *Madame de Virteil s'en-va.*
Ah! Madame, que voulez-vous faire!

Mad. De VIRTEIL.

Laissez-moi.

HENRIETTE, *la regardant aller.*

Sur quoi avions - nous comptés ! Elle sort,
tout est changé!

Fin du second Acte.



ACTE



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

M. De VIRTEIL, *entre, le désespoir peint sur le visage, il se promene en tenant le billet de sa femme, qu'il relit.*

ELLE m'écrit qu'elle m'attendra, qu'elle n'est point fâchée de me donner cette marque de complaisance, que je peux venir : j'accours avec empressement, & je ne la trouve point, elle est sortie ! On me dit qu'elle est allée au Rempart ! Pouvoit-elle me donner une marque de mépris qui me fût plus sensible ! *Il se promene avec douleur.* Je m'ennuyois de rien aimer ! Que j'étois heureux ! *Il va regarder à la fenêtre.* Elle ne reviendra point sans doute ! . . . Quelle félicité je me promettois en espérant de toucher son cœur ! . . . Espoir trop flatteur ! . . . je ne t'ai connu que pour augmenter encore mes maux ! *Il sonne & l'on vient.* Que l'on sçache où est Renaud. *Il jette son chapeau sur une table, s'assied auprès, la tête appuyée sur sa main.* Elle se rit sans doute de ma foiblesse ! . . .

Ah ! si je pouvois lui cacher mon amour !...
Oui, lui faire croire que je n'ai voulu que
plaisanter... Plaisanter ? moi ! & le puis-je ,
dans l'état où je suis !... Accablé , désespé-
ré !... Allons cacher ma douleur & ma honte.
Que ferois-je à Paris , au milieu d'un monde
brillant & léger , avec la mort dans le cœur ?...
Il se leve. Oui , je vais partir dans l'instant pour
la campagne. J'irai trouver Ducourfy ; c'est un
homme sage , au-dessus des passions , il m'ai-
dera à combattre la mienne , & je retrouverai
ma raison dans le sein d'un ami si fidele... Si
je l'ai négligé , en me voyant à plaindre , il me
pardonnera sûrement ; la véritable amitié , tou-
jours indulgente , prévient les malheureux ,
elle aime à consoler.

S C E N E I I.

M. De VIRTEIL , RENAUD.

RENAUD.

MONSIEUR , je viens de chez votre tailleur ;
pour votre habit ; mais en rentrant j'ai appris...

M. De VIRTEIL,

Quoi ?

RENAUD.

Que Madame, étoit partie & que vous ne l'aviez pas vue.

M. De VIRTEIL.

Prépare tout ce qu'il faut pour mon départ ; ne perds point de tems ; va , cours.

RENAUD.

Mais, Monsieur, où voulez-vous donc aller ?

M. De VIRTEIL.

Renaud étonné, est fâché & demeure. Eh bien, que fais-tu là ? que veux-tu dire ? Mon parti est pris, l'absence seule est ma ressource.

RENAUD.

L'absence, Monsieur, ne fait qu'augmenter un véritable amour ; il s'affoiblit bien plutôt en voyant continuellement ce qu'on aime.

M. De VIRTEIL.

Ce qu'on aime !... Et quand cet objet... Ah ! ne différons plus.

RENAUD.

Quels chevaux & quelle voiture voulez-vous ?
A part. Il faut gagner du tems. *Haut.* Voulez-vous, les chevaux gris, les Anglois, les Danois ?...

M. De VIRTEIL.

Il m'importe peu ; pourvu que je m'éloigne promptement.

RENAUD, *à part.*

Ce n'est pas là mon compte. *Haut.* Mais, Monsieur, Madame, va rentrer, elle soupe ici ; pourquoi ne pas la voir avant de partir ?

M. De VIRTEIL.

La voir ? La voir ! & pourquoi faire ?

RENAUD.

Pour tenter de . . . Enfin cela seroit plus honnête.

M. De VIRTEIL.

Fais ce que je t'ai ordonné.

RENAUD, *s'en-allant.*

Allons. *Revenant.* Quel Nécessaire voulez-vous emporter ; parce qu'il faut sçavoir . . .

M. De VIRTEIL.

Le premier venu.

RENAUD.

Voulez-vous celui aux outils ? emporterai-je aussi le tour ? la boîte aux couleurs ? votre violon ? La harpe ira-t-elle sur son mulet ou dans la voiture ?

M. De VIRTEIL, *avec impatience.*

Ma chaise me suffit, qu'elle soit prête sans tarder, & ne me replique pas davantage.

RENAUD.

J'obéis. *A part.* J'en serai quitte pour le faire attendre. Allons chercher avec Henriette, les moyens d'empêcher notre départ.

SCÈNE III.

M. De VIRTEIL, *se promenant.*

QUI m'eût dit qu'un jour je desirerois de m'éloigner de Paris ! moi , qui ne connoissois d'autres biens , que de jouir des plaisirs qu'on y goute. Quel changement ! Une femme ingrate , insensible , renverse toutes mes idées , change tous mes desirs ! Et quelle est cette femme ? C'est la mienne ! Je suis trop heureux , en fuyant , que mon amour soit un secret pour tout le monde. Pour tout le monde ? Eh , que m'importe ce qu'il en pense ? Ma femme est tout pour moi. Pourrois-je me résoudre à m'éloigner , sans la revoir encore ? Si je lui reprochois son procédé , fin ... Ecrivons-lui plutôt ; il seroit trop humiliant de s'exposer à revoir une perfide ; qui riroit peut-être de mon désespoir , en ma présence. *Il écrit.* Que puis-je attendre de cette lettre ? Non. *Il la déchire.* Ce seroit un triomphe de plus pour son amour - propre.

fuyons seulement , & qu'on ignore la cause de mon absence.

S C E N E I V.

Mlle De S. RIS , M. De VIRTEIL ,
HENRIETTE.

Mlle De S. RIS.

EH quoi , mon frere , vous voulez nous quitter ? Je viens de l'apprendre.

M. De VIRTEIL , *à part.*

Pourquoi n'ai-je pas dit à Renaud , de cacher mon départ ?

Mlle De S. RIS.

Vous ne répondez point ? Nous n'ignorons pas la cause de votre fuite.

M. De VIRTEIL , *soupirant.*

Ah !

HENRIETTE.

Monfieur , je ne défefpere pas encore , malgré ce qui vous arrive actuellement. . . .

M. De VIRTEIL.

Pouvez-vous me tenir ce langage , quand vous voyez , qu'après la promesse qu'on m'avoit fait de m'entendre , on me fuit ?

HENRIETTE.

C'est là ce qui me rassure.

M. De VIRTEIL.

Comment?

HENRIETTE.

Madame, a craint le danger, elle a voulu l'éviter.

M. De VIRTEIL.

Vous cherchez à me flatter.

HENRIETTE.

Non non, croyez-moi. Loin de partir, demeurez; redoublez de soins, pressez-là, ne lui laissez pas le tems de réfléchir, elle se rendra. Il y a du trouble dans son ame, & c'est la preuve d'amour la plus certaine, que puisse donner une femme qui n'a jamais aimé.

Mlle De S. RIS.

Henriette, a raison, il m'a semblé que tantôt elle étoit inquiète.

HENRIETTE.

Vous n'avez rien vu. Je puis vous répondre que lorsqu'elle est sortie, elle sembloit vouloir se fuir elle-même. Enfin, nous vous aiderons.

Mlle De S. RIS.

Pour moi, je vous jure que ce sera du meilleur de mon cœur. Je voudrois vous voir rai-

sonnablement heureux l'un & l'autre. Ma sœur, est plus sensée qu'elle ne veut le paroître ; c'est là son secret ; elle a souvent la foiblesse de rougir de sa raison , elle craint de s'éloigner du ton du jour ; voilà le grand obstacle que vous trouverez à combattre.

HENRIETTE.

Il faudra le vaincre. Elle va sûrement rentrer , il est déjà tard , attendez-la ici.

M. De VIRTEIL.

Je crains de la revoir !

HENRIETTE.

Pourquoi ? C'est elle qui a tort vis-à-vis de vous.

M. De VIRTEIL.

C'est ce qui fera que je lui déplairai encore davantage !

HENRIETTE.

Quelle foiblesse ! J'entends quelqu'un ; c'est elle-même.

M. De VIRTEIL.

Mon sort va donc être décidé !



S C E N E V.

Mad. De VIRTEIL , Mlle de S. RIS ;

M. De VIRTEIL , HENRIETTE.

Mlle De S. RIS.

MA sœur , nous allons perdre votre mari ;
il veut absolument nous quitter , il veut partir ;
vous seule pouvez l'en empêcher.

Mad. De VIRTEIL.

Il n'a pas coutume de souper ici ; pourquoi
voulez-vous que je le retienne , s'il est engagé
ailleurs ?

HENRIETTE.

Mais ce n'est pas pour un jour qu'il veut
s'éloigner.

Mad. De VIRTEIL.

Quoi , Monsieur , mon peu d'exactitude ;
vous auroit-elle fâché ? Elle a été involon-
taire , & comme j'étois bien sûre que nous
nous retrouverions , j'ai cru que vous me par-
donneriez aisément ce manque de parole.

M. De VIRTEIL.

Je ne me plaindrai jamais de vous , Madame ,
c'étoit à moi , de mériter d'être distingué des



autres hommes, vous me confondez avec eux, & je vais m'en punir, en m'éloignant de vous pour jamais.

Mad. De VIRTEIL.

Devois-je croire en effet, que je vous eusse inspiré une passion aussi sérieuse? Je n'en pouvois juger que d'après ce que je connois de votre façon de penser, & je voudrois vous donner le tems de réfléchir, & de vous mettre à l'abri de la séduction d'un moment d'ivresse qui s'est emparé de vous.

M. De VIRTEIL.

Ah! Madame, elle durera toute ma vie!

Mad. De VIRTEIL.

Vous en êtes persuadé dans ce moment; mais quand je partagerois vos sentimens, pourrions-nous compter qu'ils dureront toujours? Nous voudrions tenir nos sermens; nous péririons d'ennui en nous efforçant d'être constants; & nous perdrons tous les agrémens de la vie, dont la liberté seule peut faire jouir.

M. De VIRTEIL.

Quelle erreur!

Mad. De VIRTEIL.

Non, Monsieur, croyez-moi; le bonheur

ne se trouve pas dans les entraves des passions. Je vous estime, je vous crois même mieux pensant que vos pareils, & c'est une justice que j'aime à vous rendre; mais ne cherchez point à former une chaîne que vous ne pourriez bientôt plus supporter, & dont tout le poids retomberoit sur moi, si j'étois assez folle pour vous y laisser engager. C'est dans le monde que vous devez être, & par goût & par habitude; tôt ou tard on se repent d'y avoir renoncé, & comment vivre ensemble, sans être forcés de s'en éloigner ?

M. De VIRTEIL.

Madame, il y a beaucoup d'exemples de gens du meilleur ton, qui sont très-répondus, & dont les maisons sont fréquentées par ce qu'il y a de plus aimable.

Mad. De VIRTEIL.

Dites plutôt par les ennuyés dont Paris fourmille; par des femmes qui se jettent dans le bel esprit, quand elles ne peuvent plus avoir d'amans; par des hommes qui ont pu être aimables autrefois, qui ont usurpés le droit de décider de tout, & qui ne parlent que d'eux & de leur fantés. Voilà ces maisons brillantes auxquelles la mienne seroit réduite à ressembler.

Rien de si ennuyeux en un mot, qu'un mari & une femme uniquement occupés l'un de l'autre; on les fuit, ou on leur rend l'ennui qu'ils inspirent, & rien ne leur tient lieu de tout ce que l'amour conjugal leur a fait perdre.

M. De VIRTEIL.

Eh, ne peut-on pas se faire un choix d'amis, qui se plaisent avec vous, qui applaudissent à votre bonheur, le partagent & vous deviennent plus chers tous les jours? Vous vous occupez d'eux, ils vous aiment réellement, & jusqu'à vos enfans apprennent à leur plaire & à s'en faire aimer.

Mad. De VIRTEIL.

Des amis! On a tout au plus des connoissances, encore faut-il que les plaisirs les attirent; on ne s'occupe que d'en chercher, & l'on veut même que vous sçachiez les varier. L'homme charmant qui vous quitte, parce qu'il commence à s'ennuyer, est remplacé par un autre aussi agréable, quelquefois plus à la mode, mais qui n'a de l'esprit que pour un quart d'heure, ou qui n'a voulu vous montrer que ses bijoux, ses dentelles, ou vous parler de ses chevaux. En voyant beaucoup de monde, la scène change à tous les instans, les en-

nuyeux même deviennent l'objet de votre amusement , on tire parti de tout , on n'a pas le tems de penser , & c'est là ce que j'aime.

Mlle De S. RIS.

Vous ne parlez pas sérieusement , ma sœur ; je vous ai vu réfléchir , soupirer ; votre cœur est sensible.

Mad. De VIRTEIL.

A l'amitié ; mais l'amour est autre chose.

Mlle de S. RIS.

Je ne vois pas ce qu'il a de si effrayant ; sur-tout quand on est jeune.

M. De VIRTEIL.

Et faite pour être aimée toujours.

HENRIETTE.

Oui ; car sans cela , il peut arriver que l'on vieillit sans avoir eu d'amans , & l'on ne s'est pas même doutée qu'on a eu un mari.

Mad. De VIRTEIL.

Quand on pense & qu'on agit comme ce qu'il y a de mieux dans le monde , je crois que l'on n'a rien à se reprocher.

M. De VIRTEIL.

Si vous pensiez réellement comme ce qu'il y a de plus frivole à Paris , je n'insisterois pas ; mais vous êtes sensible , votre cœur est délicat ;

puisque vous êtes allarmée par la crainte du changement , vous n'êtes point ce que vous voulez paroître ; la vertu ne vous effraye point , & vous me la ferez aimer en la trouvant en vous.

Mad. De VIRTEIL.

Eh comment , aux yeux de tout Paris , changer de ton , sans s'exposer à fournir la nouvelle du jour la plus ridicule ? Il seroit impossible que votre amour fût un mystere ; on ne vous voit jamais chez moi , pourriez - vous continuer de n'y plus paroître , pourrois - je vous en empêcher ? Non , Monsieur , il n'y faut plus penser ; il vous faudra quelques efforts pour éteindre cette passion , peut-être ; mais...

M. De VIRTEIL.

Ah ! Madame , j'en mourrai

Mad. De VIRTEIL. *inquiète.*

J'entends quelqu'un , contraignez-vous de grace.

M. De VIRTEIL.

Quoi , toujours des importuns !

HENRIETTE , *bas à M. de Virteil.*

J'augure bien de tout ceci , ne vous désespérez pas.



S C E N E V I.

Mad. De VIRTEIL Mlle De S. RIS ;

M. De VIRTEIL , Le MARQUIS ,

HENRIETTE.

Le MARQUIS.

COMMENT , Virteil , encore ici ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Madame , prenez-y garde , à la fin , on en parlera , je vous en avertis.

Mad. De VIRTEIL , *bas à Mlle de S. Ris.*

Vous voyez déjà ce qu'on peut soupçonner.

Le MARQUIS.

Seroit-il venu vous conter ce qui vient d'arriver à Beauvieux ?

Mad. De VIRTEIL.

Non vraiment , qu'est-ce que c'est ?

Le MARQUIS.

Oh ! une scène délicieuse ! Le petit Comte , qui l'a versé ce matin , avoit appris son histoire à tout ce qu'il y avoit de plus brillant à l'Opéra. Le Spectacle fini , tout le monde attendoit Beauvieux , avec impatience , sur le Théâtre ; dès qu'il a paru , on lui a éclaté de rire au nez ; vous sentez bien qu'il s'est fâché ; mais de la bonne maniere ; les ris ont augmentés , & il a

parlé un quart d'heure , fans qu'on en ait rien entendu ; dès qu'il commençoit à s'appaiser , quelqu'un prenoit son parti , il se réchauffoit de plus belle , les ris recommençoient toujours ; enfin il a été berné en plein.

Mad. De VIRTEIL.

Et vous n'avez pas fait cesser cette mauvaise plaisanterie ?

Le MARQUIS.

Je n'avois garde , les rieurs seroient tombés sur moi ; j'ai mieux aimé me mettre de leur côté ; c'étoit le plus sûr. Je crois que le bon homme sera furieux quand il me verra.

M. De VIRTEIL.

Il n'aura pas tort ; quand on est ami des gens , on fait l'occasion de leur être utile , au lieu de les plaisanter.

Le MARQUIS.

Sans doute , mais autant qu'on le peut , fans se compromettre. On prête ses chevaux , sa maison de campagne , de l'argent même , quand on en a ; mais quand il est question de partager un ridicule , il n'y a point d'amitié qui aille jusques-là ; on veut bien avoir les siens à soi , c'en est assez , & l'attachement le plus vif , ne m'empêchera jamais de rire de mon ami , avec le Public.

Mlle

Mlle De S. RIS , *ironiquement.*

C'est une leçon adroite qu'on lui donne, en l'abandonnant ainsi.

Le MARQUIS.

Sans doute.

Mlle De S. RIS , *ironiquement.*

Et la plaisanterie doit toujours avoir le pas sur le sentiment.

Le MARQUIS.

C'est bien là mon avis. Le sentiment est plat ; vieux ; bourgeois. Fi ! il absorbe tout ; il rend les gens gauches , fastidieux , hébétés ; on ne m'y prendra jamais , j'en répons bien. Du goût , du goût ; voilà ce qu'il faut. Je voudrois bien voir arriver Beauvieux pour rire encore.

HENRIETTE.

Vous n'attendrez pas beaucoup ; car je l'entends. *A Mademoiselle de S. Ris.* Il faut que cet homme-ci déplaîse à Monsieur votre oncle , au point d'en être détesté.



S C E N E VII.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS, Le
MARQUIS, M. De VIRTEIL M. De
BEAUVIEUX, HENRIETTE.

Le MARQUIS, *en riant, allant au-devant
de M. de Beauvieux.*

EH bien, mon pauvre bon homme, es-tu
bien en colere?

M. De BEAUVIEUX.

Bien en colere? Oui parbleu, je le suis; ne
me parle pas. Je voudrois bien sçavoir ce qu'il
y a de si plaifant à tout cela? Si on m'échauffe
davantage les oreilles. . . . Enfin, je m'entends
bien, ce n'est pas la premiere fois que j'ai sçu
faire taire les gens, & je pourrois bien. . . . En
un mot. . . .

Le MARQUIS.

Ah, il est délicieux! charmant! Il faut que
je t'embrasse. Tu m'as bien amusé aujourd'hui.

M. De BEAUVIEUX.

Je t'ai bien amusé aujourd'hui? Me prenez-
vous pour un bouffon? Je suis las de tout ceci,
je vous en avertis, & vous avez plus de tort que

personne, vous qui parlez, vous avez excité les rieurs, & vous avez encore fait pis; car je sçais que....

Le MARQUIS.

Au contraire, j'ai prétendu que tu entendois très-bien la plaisanterie, que tu étois au-dessus de ces miseres-là; mais pendant que je m'efforçois de persuader que tu ne te fâchois pas, ta colere augmentoit à chaque instant, & j'ai été obligé de rire avec les autres. Ah ça, faisons la paix.

M. De BEAUVIEUX.

Faisons la paix? Non, je ne veux pas que l'on rougisse d'être de mes amis; & de plus, je sçais que c'est vous qui avez conseillé au Comte, de me faire ce tour-là.

HENRIETTE, à M. de Beauvieux.

Cela seroit affreux!

Le MARQUIS.

Mais point du tout; ce n'est pas moi. Il est vrai que j'ai dit devant lui, qu'il seroit plaisant de verser ton cabriolet vert & or; il a saisi l'occasion, & je n'ai tout au plus, que le mérite de l'invention, ce n'est pas ma faute.

Mlle De S. RIS,

C'est une bagatelle.

Le MARQUIS.

Sans doute , & il a tort de se fâcher comme il fait.

M. De BEAUVIEUX.

J'ai tort de me fâcher comme je fais ? Vous verrez que moi , qui travaille depuis que je suis dans le monde , à m'acquérir de la considération , qu'il est agréable de me voir tourner en ridicule par tous ces étourdis-là ; parce que je ne suis pas de leur âge ; j'ai été aussi jeune qu'eux , & je valois cent fois mieux. Il n'y a pas jusqu'à ce petit fat de Président , qui veut se donner les airs de me plaisanter. Oh , parbleu , Messieurs , Messieurs , nous verrons qui aura le dernier.

Le MARQUIS.

Ah ! pour lui ; c'est un peu fort ! A propos ; Mesdames , il a quitté la Robe.

Mad. De VIRTEIL.

Comment , depuis quand ?

Le MARQUIS.

Ma foi , je crois que c'est de tout-à-l'heure. Il étoit à l'Opéra , en habit bleu , brodé en argent , le plus galant du monde.

Mlle De S. RIS.

Cela n'est pas possible , il étoit ici cet après-dîné , en noir.

HENRIETTE , à *Mlle de S. Ris*.

Je lui ai dit que vous n'aimiez pas les gens de Robe , il aura saisi cette occasion de la quitter.

Mlle De S. RIS.

Tenez , voyez si je ments.

S C E N E V I I I .

Mad. De VIRTEIL , Mlle De S. RIS , M.

De BEAUVIEUX , M. De VIRTEIL ,

Le MARQUIS , Le PRÉSIDENT , *en*

habit bleu , brodé en argent. HENRIETTE.

Le PRÉSIDENT.

MESDAMES , vous ferez sans doute surprises de me voir en habit de couleur , mais . . . *Il éclate de rire en voyant M. de Beauvieux.* Ah , voilà notre cher oncle ! Madame , il a été incroyable , à l'Opéra.

Le MARQUIS , à *M. de Beauvieux , qui est bouffi de colere.*

Ma foi , à ta place , je ne souffrirois pas ces propos-là. A présent , cela devrait finir.

M. De BEAUVIEUX , *en colere.*

Cela devrait finir ? Monsieur le Pré. . . .
Comment t'appelles-tu actuellement ?

Le PRÉSIDENT.

Le Chevalier.

M. De BEAUVIEUX.

Le Chevalier ? Eh bien , Monsieur le Chevalier , je vous prie de te taire , & de ne pas davantage me venir répéter. . . . C'est-à-dire , que. . . . Nous verrons si cela continuera.

Le PRÉSIDENT.

Oh , si tu te fâches réellement , je ne dis plus rien.

M. De BEAUVIEUX.

Tu ne dis plus rien ? Ne crois pas qu'il te réussisse de me plaisanter , je ne ferai jamais si ridicule que tu l'es dans ce moment-ci , tout Chevalier que tu es , & tu ferois mieux de reprendre ta Robe. Te voilà bien avancé , que vas-tu devenir actuellement ?

Le PRÉSIDENT.

Ne t'en embarrasse point , si je ne peux pas avoir la Charge à la Cour , que j'ai en vue , je me ferai Mousquetaire.

M. De BEAUVIEUX.

Tu te feras Mousquetaire ? Il falloit , avant

de changer d'état , attendre que tu eusses cette Charge ; je te réponds bien que tu n'auras pas ma niece.

Le MARQUIS.

Je le crois bien ; puisque tu me l'as promise à moi.

M. De BEAUVIEUX.

Je vous l'ai promise ? Oui ! pour vous , Monsieur , il falloit me traiter avec plus d'égards , & ne pas venir me plaisanter , sur-tout en Public.

Le MARQUIS.

Tu vas me persuader que tu prends garde à cela , avec moi.

Le PRÉSIDENT.

Mais Mademoiselle de S. Ris , a la plus grande averfion pour les gens de Robe ; j'ai voulu lui plaire , & c'est , je crois , une excuse valable.

M. De BEAUVIEUX.

Une excuse valable ? Eh bien , tu me déplaîs à moi ; je te parle sérieusement , je veux qu'on se conduise un peu plus sensément.

Le PRÉSIDENT.

C'est bien dit , notre cher oncle , & dans ce moment-ci , où votre conduite coute peut-être la vie à deux hommes.

Mad. De VIRTEIL.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le PRÉSIDENT.

Cela veut dire. . . . Mais ce n'est rien.

Le MARQUIS.

Il faut développer ce mystère ; d'ailleurs c'est une nouvelle.

Mad. De VIRTEIL.

Pourquoi ne nous le diriez-vous pas ?

Le PRÉSIDENT.

Puisque vous le voulez absolument. . . . Je fors de chez la Comtesse , tante du Chevalier ; il y étoit , lorsque le Comte est arrivé en riant comme un fou , de ce qui venoit de lui arriver avec le cher oncle ; le Chevalier , n'a pas trouvé la plaisanterie de son goût , le Comte , lui a demandé quel intérêt il y prenoit , il lui a répondu qu'il le lui diroit en tems & lieu , & ils sont fortis.

M. De BEAUVIEUX.

Ils sont fortis ?

Le PRÉSIDENT.

Oui.

Mlle De S. RIS , *allarmée.*

Ah ! ma sœur !

Mad. De VIRTEIL.

Calmez-vous , & sçachons ce qui est arrivé.

M. De VIRTEIL, *bas au Président.*
Ne sçavez - vous pas de quel côté ils sont
allés ?

Le PRÉSIDENT.

Je le devine à-peu-près.

M. De VIRTEIL, *bas au Président.*
Venez , vous m'en instruirez.

Mad. De VIRTEIL.

Ah, Monsieur, je pénètre vos desseins.

M. De VIRTEIL.

Vous m'étonnez , Madame ; que voulez
vous dire ?

Mad. De VIRTEIL.

Vous voulez vanger mon oncle & dégager
le Chevalier.

M. De VIRTEIL.

Est-ce à vous à m'arrêter ?

Mad. De VIRTEIL.

Ah ! si j'ai quelque pouvoir sur vous ! . . .

M. De VIRTEIL.

Vous sçavez les raisons que j'ai de saisir cette
occasion . . .

Mad. De VIRTEIL.

Demeurez , je ne puis vous en dire davantage ;
mais croyez que . . .

M. De VIRTEIL.

Je ne m'abuse point, Madame, & si quelqu'un doit prendre le parti de votre oncle, c'est moi seul, je ne sçaurois courir trop promptement, au secours d'un ami généreux, qui fait ce que je devrois faire.

Mad. De VIRTEIL.

Cruel ! j'ai bien peu de pouvoir sur vous ! Eh bien, connoissez mon cœur ; je me défendois vainement, je voulois cacher un amour, qu'un monde peu sensé blâme toujours : je ne le crains plus ce monde, j'y renonce s'il ne m'applaudit pas. J'attendois, pour vous faire cet aveu, que je fusse bien fure de votre passion pour moi. Elle est bien foible, hélas ! si je n'ai pas plus de pouvoir sur vous.

M. De VIRTEIL.

Eh, Madame, l'honneur, le devoir, cèdent-ils à l'amour ? Et ferois-je digne de votre cœur, en vous obéissant ?

Le MARQUIS.

Mais ceci devient tragique ! Je crois que les voilà tout de bon amoureux l'un de l'autre !

Mad. De VIRTEIL.

Oui, Messieurs, je le déclare tout haut, sans craindre les plaisanteries que vous en pourrez

faire. J'aime mon mari, je le crois seul digne de posséder mon cœur, & mon bonheur va naître du sein du devoir,

M. De VIRTEIL, *baisant la main de Mad. de Virteil.*

Quel sort peut égaler le mien ! Ma sœur ; ne me reprochez pas les momens que je diffère à voler au secours du Chevalier. . . . Mais que vois-je ? C'est lui-même.

S C E N E IX.

Mad. De VIRTEIL, M. De BEAUVIEUX ;
Mlle De S. RIS, Le MARQUIS, M. De
VIRTEIL, Le CHEVALIER, Le PRÉ-
SIDENT, HENRIETTE.

Mlle De S. RIS, *allant au Chevalier.*

CHEVALIER, n'êtes-vous pas blessé ?

Le CHEVALIER.

Non, Mademoiselle, je suis trop heureux. . .

Mad. De VIRTEIL.

Ne nous faites pas languir davantage, & dites-nous ce qui s'est passé.

Le CHEVALIER.

Je vois que vous êtes instruite, Madame.

Le Comte m'a entendu , il est brave , nous nous sommes battus , & je l'ai blessé au bras. Je crains que cette aventure ne fasse du bruit , son oncle est puissant , son crédit pourroit menuire , je vais m'éloigner , & je viens vous dire adieu.

Mlle De S. RIS.

Ah ! fuyez promptement.

M. De BEAUVIEUX.

Ah ! fuyez promptement. Voilà ce qu'on appelle un véritable ami. *Il embrasse le Chevalier.* Dites-moi , je vous prie , comment je pourrai reconnoître une pareille obligation ; car moi , je . . . je ne sçai ce que c'est que d'être ingrat.

Le CHEVALIER.

Hélas ! Monsieur , ce que j'ai fait est bien au-dessous de ce que je voudrois pouvoir mériter.

Mad. De VIRTEIL, *vivement.*

Mon oncle , nous vous donnerons les moyens de vous acquitter. Le Chevalier , aime ma sœur , elle n'a pu se défendre devant vous , d'exprimer ce qu'elle sent pour lui ; vous voyez que vous ne pouvez la lui refuser ; mais avant tout , il faut qu'il se mette à l'abri des poursuites que l'on pourroit faire. Partez , Chevalier , ne perdez pas un instant.

Le CHEVALIER.

Adieu, Mademoiselle ; Madame , je compte sur vos bontés. *Il leur baise la main.*

Mad. De VIRTEIL.

Votre affaire est devenue la nôtre , partez.

S C E N E D E R N I E R E.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS, M. De VIRTEIL, Le MARQUIS, Le CHEVALIER, M. De BEAUVIEUX, Le PRÉSIDENT, RENAUD, HENRIETTE.

RENAUD, *donnant un paquet au Chevalier.*

UN de vos gens qui vous cherche, Monsieur, apporte ce paquet que vient de lui remettre un homme qui vous attend.

Mlle De S. RIS.

Ah ! sans doute on vous arrête , vous avez trop différé de partir !

Mad. De VIRTEIL.

Ma sœur , attendez. *Au Chevalier.* Voyez ce que c'est.

Le CHEVALIER, *ayant defait le paquet.*

Cette lettre est de l'oncle du Comte. *il lit la lettre.*

» Je vous remercie, Monsieur, de la petite
» correction que vous avez donnée à mon neveu;
» j'espère que cela le corrigera de ses étourde-
» ries, & pour vous prouver que loin de vous
» en vouloir je vous suis obligé, je vous envoie
» l'agrément de la Charge que vous desirez,
» trop heureux de pouvoir vous donner cette
» preuve du cas que je fais de votre mérite, &
» des sentimens, &c.

Mlle de S. RIS.

Ah! je respire.

M. De BEAUVIEUX.

Vous respirez, & moi aussi. Oui, vous ferez mon neveu; car moi... Enfin je veux que vous foyez content.

Le CHEVALIER.

Je le suis, Monsieur, rien ne peut augmenter le bonheur que j'aurai de vous appartenir; par un don aussi précieux.

RENAUD, à M. de Virteil.

Monsieur, vous n'oublierez point votre promesse?

M. De VIRTEIL.

Qui pourroit refuser de faire des heureux , quand on le devient soi-même ? Oui , Madame , mes jours vont couler délicieusement ; puisque le vrai mérite va combler tous mes vœux.

Mad. De VIRTEIL.

Vous plaire & vous aimer toujours feront le bonheur de ma vie.

Le MARQUIS.

Quelle fadeur ! Quel mauvais ton ! Fuyons rapidement de cette maison , l'ennui va s'en emparer.

Le PRÉSIDENT.

Pour moi , je brûle de répandre cette nouvelle dans tout Paris ; elle fera divine ! incroyable ! *Il s'en-va avec le Marquis.*

M. De BEAUVIEUX.

Divine ! incroyable ! Je t'en répons. Ceci m'apprend combien des amis sûrs sont préférables aux hommes frivoles & légers. C'est avec les cœurs sensibles qu'on peut goûter les vrais plaisirs de l'amitié , & je renonce pour toujours au bel air & aux hommes à la mode.

Fin des Hommes à la mode.

T A B L E

DES PIÈCES

Contenues dans le second Tome.

LEMARI MÉDECIN, *Comédie en un Acte.*

Page 3

LES LIAISONS DU JOUR, *Comédie en cinq actes.*

71

LES HOMMES A LA MODE, *Comédie en trois Actes.*

227

F I N

Fautes à corriger.

PAGE 28 , ligne 14 , *chechera pas* , mettez ,
cherchera pas.

Page 39 , ligne 1 , *en toute* , mettez , *est*
toute.

Page 40 , ligne 12 , *pas faute* , mettez , *pas*
ma faute.

Page 95 , ligne 19 , *attendus* , mettez , *ent*
endus.

Page 112 , ligne 5 , *avoit cette* , mettez ,
avoit fait cette.

Page 143 , ligne 19 , *sçais ce* , mettez , *sçais*
que ce.

Page 149 , ligne 24 , *le Vicomte* , mettez ,
la Marquise.

Page 150 , ligne 1 , *me distraire* , mettez ,
m'en distraire.

Page 194 , ligne 8 , *le Baron* , mettez , *le*
Chevalier.

Page 289 , ligne 3 , *attendu* , mettez , *entendu*.

Page 295 , ligne 2 , *ui* , mettez , *oui*.

Page 321 , ligne 13 , *de rien* , mettez , *de ne rien*.

74751599

